

CLAUDIA RABY

LE PARCOURS CRITIQUE DE JEANNE LAPOINTE

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M. A.)

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

Résumé

Jeanne Lapointe, intellectuelle d'influence et professeure passionnée, a marqué l'histoire du Québec en participant, entre autres, aux Commissions Parent et Bird. Discrète, elle demeure aujourd'hui une figure méconnue du grand public comme du milieu littéraire dans lequel elle a œuvré des années 1940 à la décennie 1990. Ce mémoire constitue une première étude en profondeur de son œuvre critique. Nous proposons une analyse de ses textes disponibles à ce jour, inédits et publiés, qui concernent explicitement la littérature. Il s'agit d'une reconstitution du parcours critique de J. Lapointe qui permet une caractérisation de sa démarche dans le champ littéraire par le biais de la poétique de la critique. Œuvrant successivement au sein de la revue *Cité Libre*, dans le domaine de la psychanalyse puis dans une perspective féministe, Jeanne Lapointe s'est forgé un itinéraire clairement divisé en trois grandes périodes critiques qui déterminent conséquemment les divisions de cette étude qui rend compte de la cohérence d'une pensée en évolution.

Avant-propos

J'aimerais d'abord remercier mon directeur, François Dumont, qui, avec si peu de pistes, a su pressentir une heureuse rencontre intellectuelle. Merci de m'avoir ouvert une porte vers un univers riche et unique, celui de Jeanne Lapointe. Toute ma reconnaissance aussi pour la ténacité et la persévérance dont vous faites preuve et dont l'exemple m'a inspiré confiance au cours de la recherche et de la rédaction.

Ma gratitude s'adresse aussi à Chantal Savoie, qui constitue la preuve que toute rencontre, même tardive, n'est pas fortuite. Merci de m'avoir fait connaître les «mères» de la critique littéraire au féminin au Québec, ces pionnières d'un féminisme méconnu. Par delà le travail de recherche formateur, je garde le souvenir d'une chercheuse optimiste, attentive et vivifiante dont la constance m'a permis de garder le cap.

Merci au GREMF et particulièrement à Chantal Théry, Micheline Beauregard et Marie-José des Rivières, « successeuses féministes » de Jeanne Lapointe, qui m'ont communiqué avec beaucoup de passion et de générosité cette image sensible de J. Lapointe qu'elles gardent si affectueusement en mémoire et qui guide leurs engagements intellectuels, universitaires et sociaux.

Merci au CRILCQ et à ses membres dont les possibilités élargies et le dynamisme caractéristique en recherche ont favorisé les découvertes et les enrichissements intellectuels indispensables à ma réflexion.

Je tiens aussi à souligner ma reconnaissance envers «mes interviewés», Denis Saint-Jacques, Raymond Joly, Réal Ouellet et Pauline Tremblay, qui m'ont fourni des pistes extrêmement intéressantes. Merci pour le partage des souvenirs de tous ordres concernant votre enseignante ou votre collègue, selon le cas.

Merci à toutes les personnes qui ont facilité avec générosité des recherches complexifiées d'emblée par l'éparpillement de l'information disponible sur Jeanne Lapointe : Rachel Michaud, de l'Institut de psychothérapie du Québec ; Marie Lacasse et Stéphanie Godin du Vice-rectorat aux ressources humaines de l'Université Laval ; Isabelle Lamoureux, de l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia ; Monique Ostiguy, des archives littéraires de la Bibliothèque nationale du Canada ; Marie-Andrée Lamontagne et enfin, Claude Lapointe.

Je veux enfin remercier chaleureusement ma famille qui n'a pas sourcillé devant le nombre d'années de recherches nécessaires à la rédaction de ce mémoire et qui a fait preuve d'une belle curiosité intellectuelle concernant Jeanne Lapointe.

Table des matières

INTRODUCTION	1
Repères biographiques	2
Formation et enseignement	2
Profil d'une femme	4
Activités extra-littéraires	6
Activités critiques	7
Distinctions	9
Sujet et méthodologie	10
 CHAPITRE I – JEANNE LAPOINTE CHEZ <i>CITÉ LIBRE</i> :	
LA CRITIQUE LITTÉRAIRE EN INTERACTION (1954-1964) ...	13
I - Situation de <i>Cité Libre</i>	14
- La revue et l'équipe: points de départ	15
- Le dialogue : une poétique de l'interaction	15
- Un rationalisme en quête de vérité et de justice	18
- Lier liberté et autorité	20
- L'évolution de la revue et les années 1960	21
 II - Jeanne Lapointe chez <i>Cité libre</i>	23
- Profil d'une citélibriste	23
- Jeanne Lapointe et la poétique de l'interaction	26
 III - Un itinéraire de texte en texte	27
- La parole communautaire : enjeux critiques des débats	27
« <i>Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination</i> » (1954)	28
« <i>Dissidence</i> », Félix-Antoine Savard (1954)	33
« <i>De notre littérature I- Lettre à Jeanne Lapointe</i> », Pierre Gélinas (1955)	37
« <i>II- Réponse à la lettre précédente</i> » (1955)	41
- La parole spécialisée : deux études	44
« <i>Saint-Denys Garneau et l'image géométrique</i> » (1960)	44
« <i>Mystère de la parole par Anne Hébert</i> » (1961)	46
- La parole universitaire : interaction des disciplines et remises en question méthodologiques	48
« <i>La sociologie comme critique de la littérature : commentaire</i> » (1964)	48

CHAPITRE II – JEANNE LAPOINTE ET LA PSYCHANALYSE :	
LA CRITIQUE LITTÉRAIRE SPÉCIALISÉE (1969-1974)	52
I - L'intuition psychanalytique de Jeanne Lapointe : prémisses	53
- Conceptions de la littérature et de la critique : une porte ouverte	53
- Filiation freudienne : les thèmes retenus	55
- Champ lexical de la psychanalyse	57
- Trace de psychocritique	58
II - La spécialisation : venue de Jeanne Lapointe à la psychanalyse	61
- Passage en France : formation à L'École freudienne de Paris (ÉFP) ...	61
- Retour au Québec : l'Institut de psychothérapie du Québec	63
III - La perspective psychanalytique ou étude du langage de la subjectivité	67
- Un mot sur la traduction littéraire : expérimentation comparative de l'autonomie des pratiques au second degré	67
« <i>Une petite aventure en littérature expérimentale</i> » (1970)	67
- Les textes inédits : essais sur la spécificité du langage littéraire	69
« <i>Attention flottante sur La Chamade de Françoise Sagan : où trouver le langage de l'inconscient dans un roman sans qualité</i> »	69
« <i>Notes sur rire, narcissisme et intersubjectivité dans Vous les entendez? de Nathalie Sarraute</i> »	72
- Les textes publiés : prise de distance et autonomie de la critique littéraire ...	76
« <i>Lecture psychanalytique de La Maison de Petrodava, roman de Virgil Georghiu</i> (1971)	76
« <i>To the lighthouse de Virginia Woolf et le monde de la féerie fusionnelle</i> » (1972) ...	78
CHAPITRE III – JEANNE LAPOINTE ET LE FÉMINISME :	
LA CRITIQUE LITTÉRAIRE À FORGER (1979-1991)	82
I - Psychanalyse et féminisme	83
- Liens théoriques entre les deux perspectives	84
Psychanalyse et féminisme	85

Critique psychanalytique et critique féministe	86
II - Activités féministes de Jeanne Lapointe	88
- L'enseignement universitaire (Laval)	88
- Les actions féministes sur le campus (Laval)	89
- Rayonnement à l'extérieur du campus	90
III - Dénonciation et énonciation au fil des textes	92
- La dénonciation	92
« <i>Du discours de domination</i> » (1979)	92
1) Jean-Thierry Maertens	93
2) Jeanne Lapointe	94
3) Jean-Thierry Maertens	96
« <i>Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe</i> » (1982)	97
- Allocutions transitoires : entre dénonciation et énonciation	100
« <i>La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines</i> » (1980)	101
« <i>Research on women : a question of life and identity</i> » (1982)	104
- Énonciation d'une méthode	108
« <i>Le traitement objectif des sexes dans la recherche</i> » (1985)	108
« <i>Perspectives féministes en littérature</i> » (1987)	111
IV - Sur Anne Hébert : ultimes critiques	116
«Notes sur <i>Le Premier Jardin</i> d'Anne Hébert» (1989)	116
«Hommage à Anne Hébert» (1996)	118
CONCLUSION	120
BIBLIOGRAPHIE	125

INTRODUCTION

Introduction

Jeanne Lapointe : un nom méconnu, une femme d'influence. Le paradoxe entourant l'intellectuelle québécoise engagée dans des projets de grande envergure tels que la Commission Parent et la Commission Bird, mais toujours volontairement restée dans l'ombre de ses réalisations, révèle que, bien qu'elle en ait accepté la réalité de son vivant, ce mémoire voué à son œuvre critique ne lui procurerait aucun plaisir narcissique. Nonobstant cette humilité et avec tout notre respect, nous éprouvons aujourd'hui la nécessité de consacrer notre étude à une œuvre critique de première importance. Cette étude de sa critique littéraire et de son évolution veut aussi rendre hommage au dévouement d'une femme à travers les différentes sphères de la vie culturelle québécoise dans lesquelles elle s'est investie. D'abord, parce que la structure de ce mémoire est intimement liée à la notion de parcours, une courte biographie s'avère essentielle afin de tracer un portrait sommaire¹ de la femme et de son œuvre, avant de poser les fondements méthodologiques de notre analyse.

Repères biographiques

Formation et enseignement

Fille de Simon Lapointe, avocat, et d'Angéline Frenette, Jeanne Lapointe est née à Chicoutimi le 7 septembre 1915 dans une famille aisée qui, dès 1917, a pris une part active à la vie intellectuelle de Québec grâce à son intérêt pour les objets anciens, les arts visuels et la littérature. Le statut familial privilégié permet à Jeanne Lapointe d'accéder à de hautes études, ce qui constitue une exception pour les femmes de la première moitié du XX^e siècle :

Quand elle eut parcouru [de 1921 à 1933] le cycle d'études qu'offraient alors les Ursulines de Québec, « je n'avais pas envie de m'arrêter là, dit-elle, et de faire mes débuts comme mes compagnes », elle s'adressa au Couvent de Bellevue, dirigé par les Dames de la Congrégation. Mais les religieuses décidèrent de surseoir à leur projet d'offrir les cours du baccalauréat. Elles mirent toutefois la jeune fille en communication avec Mère Sainte-Anne-Marie, qui fonda le premier cours classique pour filles, le Collège Marguerite-Bourgeoys de Montréal. C'est là que Jeanne Lapointe obtint [son certificat ès arts en 1934 puis] son baccalauréat ès arts [en 1936]. Elle regagna ensuite Québec pour s'inscrire simultanément

¹ Ces repères biographiques constituent un condensé des informations demeurées éparses dans le sillage de Jeanne Lapointe. Tels des morceaux d'un casse-tête inachevable, ils demeurent partiels puisqu'ils ne se basent, actuellement, que sur les sources disponibles en nombre restreint : son curriculum vitæ, ses correspondances archivées, quelques articles et les souvenirs que ses collègues, proches et étudiants ont bien voulu partager avec nous. Il sera donc principalement question du volet professionnel de la vie de Lapointe, le plus étoffé, qui, somme toute, demeure le plus pertinent pour éclairer son œuvre critique.

aux facultés de Lettres et de Sciences sociales [de l'Université Laval où elle obtint une maîtrise ès arts en 1938]².

Ce parcours académique exceptionnel constitue une base à partir de laquelle elle se lance dans l'enseignement et poursuit activement sa formation dans diverses institutions. À la fin des années 1930, J. Lapointe donne des cours d'été de français à des étudiants étrangers³ à l'Université Laval. Parallèlement à cette occupation, pendant l'année scolaire 1939-1940, elle enseigne au Collège St-Joseph de Cluny à Fort-de-France en Martinique⁴. C'est en décembre 1940 que Jeanne Lapointe est engagée comme professeure de grammaire puis de littérature française et québécoise à l'Université Laval où elle œuvrera pendant 47 années, c'est-à-dire jusqu'au moment de sa retraite en 1987.

Entre temps, Lapointe devient l'« une des premières Canadiennes à braver les conditions de vie difficiles qu'a connues la France au lendemain du dernier conflit mondial⁵ » : boursière du gouvernement français de 1946 à 1948, elle étudie la linguistique (grammaire et dialectologie, grammaire et phonétique historiques) à l'École normale supérieure, la sémantique à l'École Libre des Hautes Études et à la Faculté des Lettres de la Sorbonne ; en 1947, elle s'inscrit au doctorat à l'Université de Paris dans le but d'écrire une thèse sur la phrase chez Henri de Régnier, projet qu'elle ne mènera pas à terme. Dix ans plus tard, en 1957-1958, elle complète sa formation de linguiste à l'Institut de phonétique de l'Université de Paris (linguistique et phonétique).

² Evelyn Gagnon, « Jeanne Lapointe explique l'école nouvelle », dans *Châtelaine*, vol. 6, n° 3 (mars 1965), p. 102.

³ Dans un article intitulé « Juillet 44 à l'Université Laval » publié dans le journal *Le Travailleur* du 19 octobre 1944 et signé du pseudonyme « Un professeur aux cours d'été », Lapointe décrit avec passion l'expérience humaine qu'elle vit chaque été à travers cette occupation qui favorise le côtoiement des cultures et le partage d'une langue dans son apprentissage. Elle témoigne aussi de son amour de la langue française qu'elle contribue à préserver : les deux cents étudiants « venus cet été, sont un témoignage de la réalité d'une vie française en Amérique, un témoignage aussi de l'attrait particulier, parmi les autres centres de culture française dans le monde, de ce Canada français, de ce Québec et de cette université qui ont su garder, enrichir et affirmer la langue et ses vertus ancestrales, de façon héroïque et miraculeuse » (p. 2). Nous avons pu identifier ce « Professeur aux cours d'été » grâce à un échange épistolaire daté d'octobre 1944 entre Alphonse-Marie Parent et Jeanne Lapointe conservé dans le dossier professionnel de Lapointe au Vice-Rectorat aux Ressources Humaines de l'Université Laval (consultation autorisée par Mme Claude Lapointe). Incertaine d'aimer le ton de son article, Lapointe y demande l'anonymat pour la publication d'un article précédemment envoyé à Mgr Parent et destiné à la publication dans *Le Travailleur*. Parent accède à sa demande tout en lui reprochant son exigence envers elle-même.

⁴ En 1977-1978, elle retournera en Martinique pour une année sabbatique consacrée à l'étude de la littérature antillaise et de l'ethnologie des Antilles, et au travail clinique en psychothérapie à l'hôpital du Lamentin auprès de patients alcooliques et de femmes.

⁵ Evelyn Gagnon, *art. cit.*, p. 102.

Son attirance vers la France se traduira par d'autres plongées dans la vie intellectuelle européenne à d'autres époques de son parcours : boursière du Conseil des Arts à Paris en 1970-1971, elle suit une formation psychanalytique d'une année à l'École freudienne de Paris fondée par Jacques Lacan⁶ ; enfin, elle passe une année sabbatique en 1984-1985 en Europe pour étudier les structures et l'évolution idéologique des études sur la femme dans une université française (Paris VIII) et dans une université anglaise (université de Kent à Canterbury).

Profil d'une femme

Peu de privilégiés ont véritablement pu connaître Jeanne Lapointe, la femme : « fille aussi muette qu'une tombe⁷ », « qui refuse systématiquement de lever le voile qui protège sa vie et son activité personnelles, [...] femme secrète, qui n'aime pas parler d'elle, mais qui peut vous entretenir pendant des heures, avec chaleur et passion, des autres, de l'éducation⁸ ». La personnalité de Jeanne Lapointe reste difficile à cerner ; la confrontation apparente des sphères publique et privée met en évidence des contradictions dont font état les témoignages rassemblés⁹, les correspondances archivées ainsi que l'entrevue publiée dans *Châtelaine* en mars 1965.

Si l'impression d'une femme drôle, vive (« comme vous êtes vive! comme vous êtes vivante¹⁰! », « d'une intelligence pétillante¹¹ » et au regard intense (dont témoignent les photographies) fait l'unanimité, le rire de Lapointe, si franc soit-il, semble toutefois cacher une tristesse selon André Béland qui lui écrit : « J'ai reconnu ce soir ton rire saccadé et attachant, ce rire dont je n'ai jamais su s'il ne dissimulait pas, sous beaucoup d'ironie, quelques larmes¹². » Dans une lettre datée du 15 février 1956, Réginald Boisvert saisit le contraste en expliquant l'accomplissement professionnel par le sacrifice de soi : « Si vous n'aviez pas choisi vous-même d'assumer beaucoup de douleur, vous n'auriez pas soutenu sans faillir, de la première ligne à la

⁶ Ce séjour trouve une suite à son retour au Québec de 1971 à 1974, période où elle suit une formation de psychothérapeute à l'Institut de psychothérapie du Québec.

⁷ Judith Jasmin, 25 octobre 19?? : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172-1990-16, série A, boîte 1, ch. 28, p. 2.

⁸ Evelyn Gagnon, *art. cit.*, p. 39.

⁹ C'est-à-dire ceux de Micheline Beaugard, Chantal Théry, Raymond Joly, Pauline Tremblay, Réal Ouellet et Denis Saint-Jacques.

¹⁰ Louky Bersianik, 10 juillet 1976 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172-1990-16, série A, boîte 1, ch. 6, p. 1.

¹¹ Evelyn Gagnon, *art. cit.*, p. 39.

¹² André Béland, sans date : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172-1990-16, série A, boîte 1, ch. 5.

dernière, votre si émouvant dialogue avec Pierre Gélinas [chez *Cité Libre*]¹³ ». La solitude et le courage apparaissent ici comme la condition du combat de Lapointe.

Pourtant – ou peut-être pour cette raison – Jeanne Lapointe n'apparaît pas comme la victime de ses ambitions philanthropiques. Au contraire, maints entretiens nous laissent entrevoir une figure autoritaire, crainte et respectée, professeure exigeante et perfectionniste. En septembre 1956, elle est invitée chez les Dominicains pour ses qualités de « personne cruelle¹⁴ », c'est-à-dire dont le sens critique est aiguisé et la parole, franche et tranchante. Son amie Judith Jasmin voit dans ces caractéristiques des outils de protection personnelle : « Non, tu n'es pas dure, dans le sens de “méchante” – tu es “dure” (je maintiens) d'une manière que j'envie – tu opposes farouchement des obstacles entre toi et les embêtants, les médiocres, et tous ceux qui nous prennent notre temps et un peu de nous-mêmes. Tu es exclusive, farouche, avec en masse de gens. Avec tes amis, au contraire, tu es en or¹⁵. » Ce passage souligne le caractère combatif de Lapointe qui alimentera sa rhétorique, et met en évidence la dichotomie ressentie entre le privé et le public, entre le personnel et le professionnel, qui apparaît comme le moteur même de ses actions les plus significatives.

Malgré cette scission, Lapointe demeure sur les deux plans une femme dynamique et cultivée dont les valeurs humanistes la poussent constamment vers le partage intellectuel et l'échange d'idées. Toujours à l'affût des nouvelles tendances, Lapointe fait preuve d'« une étonnante capacité d'assimiler rapidement les situations et les idées les plus nouvelles [...], d'une réceptivité exceptionnelle à l'égard de ce qui est neuf¹⁶ », ce qui fait d'elle une personnalité originale, innovatrice, avant-gardiste. Par cette façon d'aller au devant et par-delà les courants de pensée, Lapointe s'est imposée comme une pionnière des idées au Québec malgré l'humilité caractéristique qui ne l'a jamais quittée.

¹³ Réginald Boisvert, 15 février 1956 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172-1990-16, série A, boîte 1, ch. 8, p. 1.

¹⁴ « L'un de vous a, paraît-il, demandé au Père Lévesque d'inviter ici ce soir des gens cruels. Une telle parole, une telle exigence pour soi-même, l'inspiration même d'une réunion comme celle-ci nous imposent à notre tour le devoir d'une entière franchise » (Lapointe, « La prédication et son auditoire », p. 74).

¹⁵ Judith Jasmin, 12 janvier 19?? : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172-1990-16, série A, boîte 1, ch. 28, p. 1.

¹⁶ Evelyn Gagnon, *art. cit.*, p. 39.

Activités extra-littéraires

Femme d'action, Jeanne Lapointe prend part à de multiples événements, comités, commissions et jurys qui détermineront non seulement sa propre notoriété mais surtout les changements dans la société québécoise de la seconde moitié du XX^e siècle. Dès 1947, Lapointe se distingue par sa nomination en tant que représentante de l'Université Laval au demi-millénaire de l'Université de Bordeaux et comme déléguée du Canada à un congrès de toponymie et anthroponymie à Paris. Mais la décennie 1960, marquée par la Révolution tranquille et son vent de changement, sera ponctuée d'implications majeures de la part de Lapointe. Membre du jury du Concours des jeunes auteurs de Radio-Canada¹⁷ (1960), présidente (1961) puis membre (1967) du jury du Grand Prix littéraire de la ville de Montréal, membre du jury du Prix du Cercle de France (1967-1970), du comité consultatif des arts du Conseil des arts du Canada (1967-1970) et du comité de direction de la Conférence canadienne des Arts (1968-1970), Lapointe est aujourd'hui principalement connue pour sa participation aux Commissions Parent et Bird, auxquelles elle aura consacré dix années de sa vie. Membre de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec (Parent, 1961-1966)¹⁸ et de la Commission de l'enseignement supérieur du Conseil supérieur de l'éducation (1967-1970), Lapointe rédige un document d'appoint en 1967 intitulé « L'éducation au Canada français » dans lequel elle décrit la situation à partir des données recueillies grâce à l'enquête et propose des solutions servant « l'œuvre à réaliser », en appelant aux différents partis politiques du Québec. Cette volonté de changement dans l'enseignement au Québec se traduisait déjà dans les années 1950 par son appui à la demande de réforme de Gaston Miron intitulée *Déclaration des intellectuels canadiens de langue française pour la démocratisation de l'enseignement dans la province de Québec* qu'elle signe en mars 1958, et par son implication active dans la modernisation des programmes de l'Université Laval : cette même année, elle présente une étude devant la Commission du

¹⁷ Les archives de Radio-Canada témoignent du passage occasionnel de Lapointe sur ses ondes télévisées jusque dans les années 1980 : en février 1965, Jeanne Lapointe participe à un hommage à Paul Claudel en tant que spécialiste de l'auteur ; en janvier et en décembre 1968, elle donne deux entrevues à l'émission « Femme d'aujourd'hui » d'abord pour montrer l'utilité de l'enquête sur la condition des femmes au Québec (Commission Bird) puis pour raconter son propre cheminement en tant que commissaire et travailleuse ainsi que son combat pour l'égalité des sexes ; en août 1982, aux émissions « Ce soir » et « Première page », elle fait des déclarations sur le colloque international sur la recherche et l'enseignement relatif aux femmes tenu à Montréal.

D'autre part, sa participation au jury du Concours des jeunes auteurs de Radio-Canada souligne l'intérêt de Jeanne Lapointe pour la relève littéraire et va de pair avec son rôle de protectrice des arts et des lettres et de mentor pour des écrivains tels que Marie-Claire Blais, Anne Hébert, Roger Lemelin, Monique Bosco, etc., pour qui elle témoigne un grand respect pour leur authenticité.

¹⁸ Dans son numéro de mars 1965, la revue *Châteline* publie une entrevue réalisée avec Jeanne Lapointe intitulée « Jeanne Lapointe explique l'école nouvelle » dans laquelle elle explique les recommandations contenues dans le rapport de la Commission Parent qui corrobore sa propre conception de l'enseignement laïc et égalitaire. (*Châteline*, vol. 6, n° 3 (mars 1965), p. 38-39 et 101-104)

Programme de la Faculté des Arts, intitulée « Humanisme et humanités », qui donne des pistes intellectuelles pour une nouvelle orientation des études afin de régler « des problèmes que pose notre enseignement secondaire¹⁹ ».

Enfin, membre de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada (Bird, 1967-1970), Lapointe trouve dans les observations concrètes les bases de son féminisme émergeant dans les années 1970 puis florissant dans les années 1980, où ses implications constitueront moins des missions politiques officielles que des initiatives idéologiques et méthodologiques. En effet, en créant des cours et des séminaires de littérature dans une perspective féministe à l'Université Laval, en participant à des conférences sur la recherche au sujet des femmes à l'Institut Simone de Beauvoir à Concordia, en co-fondant avec d'autres femmes le RAF (Recherche et Action pour les Femmes) devenu le GREMF (Groupe de Recherche Multidisciplinaire Féministe), en co-rédigeant un fascicule du CRSH sur la recherche non sexiste du CRSH de 1983 à 1985 et en publiant plusieurs textes sur la méthode des recherches féministes, Lapointe fait valoir et transmet un féminisme fidèle aux valeurs humanistes qu'elle défend depuis ses toutes premières critiques littéraires.

Activités critiques

L'exercice de la critique littéraire spécialisée mène très tôt Lapointe sur la scène intellectuelle publique. Dès 1951, elle se fait d'abord connaître comme critique littéraire sur les ondes radiophoniques de Radio-Canada : jusqu'en 1954, elle y tient une chronique de livres (« Revue des arts et des lettres ») suivie en 1955 d'une série de quinze entretiens intitulée « L'écrivain et son style » où elle commente des œuvres de poètes et romanciers français (Valéry, Proust, Colette, etc.). Cette série critique trouvera écho en 1960 dans une série d'entretiens cette fois télévisée où Lapointe discute littérature avec Robert Élie et Jean Le Moyne²⁰.

¹⁹ Jeanne Lapointe, « Humanisme et humanités : étude présentée à la Commission du Programme de la Faculté des Arts de Laval », 1958, Bibliothèque et archives nationales du Québec (Montréal), Centre de conservation, ms. 233158 CON, p. 1.

²⁰ Un lien d'amitié durable se tisse entre Lapointe et Le Moyne, lien qui durera jusqu'à la fin de sa vie, nourri d'une admiration intellectuelle dont elle témoigne dans certains de ses textes critiques, le décrivant comme le « plus significatif des observateurs de notre milieu » (« Saint-Denys Garneau et l'image », dans *Cité Libre*, n° 27 (mai 1960), p. 26) et, plus tard, signalant ses propos sur les femmes comme rare discours masculin acceptable (dans « Du discours de domination », dans *Études littéraires*, vol. 12, n° 3 (décembre 1979), p. 353).

C'est dans la revue *Cité Libre* que les premières critiques littéraires écrites par Lapointe sont publiées de 1954 à 1961. Suscitant ici des débats intellectuels voire institutionnels, et là une réflexion morale sur la société canadienne-française, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » (octobre 1954), « Réponse à la lettre précédente » (mai 1955), « Saint-Denys Garneau et l'image » (mai 1960) et « *Mystère de la parole* par Anne Hébert » (avril 1961) rendent compte d'un regard critique et d'un esprit contestataire déjà bien outillés, assortis d'une plume tranchante. « Pour une morale de l'intelligence », article publié le 15 novembre 1955 dans une section littéraire spéciale du journal *Le Devoir*, constitue l'exacerbation d'une parole polémique qui sort de la discipline littéraire pour dénoncer les œillères cléricales et faire valoir un universalisme de la pensée. Reconnue pour sa franchise, Lapointe est invitée à donner son opinion de laïque sur la prédication lors d'une réunion de Dominicains à la Maison Montmorency. Son discours, publié dans la *Revue Dominicaine* en septembre 1956 et intitulé « La prédication et son auditoire », vise à sensibiliser les clercs à une rhétorique guidée par l'honnêteté, le courage et le respect d'autrui en soulignant la perte de confiance des jeunes intellectuels – et aussi des femmes – dans le prédicateur.

L'anticléricalisme que Lapointe développe dans les années 1950 s'assortit d'une réflexion sur la nation, le sentiment national et le nationalisme qui l'amènera instinctivement à soupçonner puis à approfondir le lien étroit entre littérature et société. Ses interrogations méthodologiques trouveront un écho plus objectif dans son commentaire à l'exposé de Fernand Dumont intitulé « La sociologie comme critique de la littérature » lors du deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* tenu à l'Université Laval en février 1964.

L'aventure de la « littérature au deuxième degré » chez Lapointe se poursuit plus tard lorsqu'elle rédige la présentation du *Dialogue sur la traduction : à propos du Tombeau des rois*, en 1970. « Une petite aventure en littérature expérimentale » témoigne de l'attention accordée par Lapointe au style, à la langue, aux subtilités sémantiques et à la subjectivité liée au processus de traduction littéraire. Ces critères demeureront primordiaux dans ses textes critiques subséquents. En effet, pendant sa formation en psychanalyse, Lapointe propose quatre lectures psychanalytiques de textes littéraires (*La Chamade* de Françoise Sagan (non daté), *Vous les entendez* de Nathalie Sarraute (non daté), *La maison de Petrodava* de Virgil Georghiu (décembre 1971) et *To the lighthouse* de Virginia Woolf (juin 1972)), dont deux études publiées dans la revue *Études en psychothérapie*, qui soulignent l'indissociabilité du langage et de l'inconscient.

Enfin, les critères critiques posés par Lapointe depuis les années 1950 aboutissent à des revendications féministes qui évoluent rapidement vers l'élaboration d'une méthodologie au fil de ses nombreux textes et conférences publiés : elle dénonce le sexisme des discours dans « Du discours de domination » (*Études littéraires*, décembre 1979) et « Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe » (*Cahiers du GRIF*, mars 1983) ; elle poursuit sa réflexion féministe dans des allocutions telles que « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines » (Institut Simone de Beauvoir, 1980) et « Research on women : a question of life and identity » (Institut Simone de Beauvoir, juillet 1982) ; enfin, elle énonce une méthode dans « Le traitement objectif des sexes dans la recherche », document co-rédigé avec Margrit Eichler pour le CRSH en 1985, et dans « Perspectives critiques en littérature » publié dans *Un savoir à notre image : critiques féministes des disciplines* en 1991.

Ces activités critiques, qui tendent vers une compréhension approfondie de l'être humain en vue d'un changement pour le rétablissement de la justice, éclosent parallèlement au développement d'une amitié profonde avec l'écrivaine Anne Hébert, sentiment d'attachement qui s'établit aussi sur le plan intellectuel : Lapointe fait souvent état, au passage, de son admiration pour l'œuvre hébertienne sous tous ses aspects. Les deux dernières prises de parole publiques de Lapointe lui sont d'ailleurs consacrées : « Notes sur *Le Premier jardin* d'Anne Hébert », discours prononcé lors d'un lancement le 6 avril 1988 à l'Université Laval, et « Hommage à Anne Hébert », publié dans la revue *Arcade* en 1996 lors du décès de l'écrivaine.

Distinctions

Toutes ces activités lui valent la reconnaissance de quelques organismes et institutions. Proclamée membre d'honneur de l'ICRAF (Institut canadien pour l'avancement de la femme) en 1982, elle obtient en 1987 le prix Elsie Gregory-MacGill pour l'ensemble de ses réalisations visant « [l'amélioration de] l'environnement et/ou l'égalité entre les femmes, les hommes et les handicapés au niveau légal, éducationnel, social ou économique²¹ ». Lapointe se voit « attribuer un prix de 5000\$ pour son travail de pionnière dans le domaine des études féministes. C'[est] le premier des prix annuels que décernera désormais la Fondation Elsie Gregory-MacGill²² ».

²¹ « La Fondation Elsie Gregory MacGill », Document 1, fascicule informatif sur le prix Elsie Gregory MacGill.

²² « Le Prix GREMF/Elsie MacGill », GREMF (page consultée le 8 novembre 2006), [en ligne], http://www.fss.ulaval.ca/lef/GREMF_prix.html.

Inspirée par Madame MacGill qui fut sa collègue en tant que membre de la Commission Bird (1970),

Jeanne Lapointe [décide] de créer un fonds dont les intérêts cumulatifs servent désormais à l'attribution de prix destinés à récompenser un travail de recherche remarquable selon une perspective féministe, c'est-à-dire dans une perspective susceptible de faire évoluer les mentalités au sujet des femmes et les conditions de vie de celles-ci²³.

Ainsi est créé le Prix GREMF/Elsie-MacGill attribué tous les deux ans depuis 1988.

Mais la générosité de Lapointe, mêlée à sa volonté de changement et à un souci de préserver les acquis, ne se limite pas à la seule création de ce prix : dans une démarche plus personnelle, elle crée une fondation qui ne deviendra effective qu'après sa mort. Jeanne Lapointe est décédée le 7 janvier 2006, à l'âge de 90 ans. Les objectifs de sa fondation seront mis au jour dans un avenir rapproché.

Au terme de sa vie professionnelle, l'impulsion que Lapointe a donnée aux études féministes, la modernité de ses travaux de recherche et d'enseignement et l'importance de son rôle politique en tant que commissaire sont reconnues par l'Université Laval qui lui décerne le titre de professeure émérite en 1990.

Sujet et méthodologie

Première étude entièrement consacrée à l'œuvre de Jeanne Lapointe²⁴, cette analyse se veut une reconstitution de son parcours critique dans le but de caractériser sa démarche. Afin de préciser le propos, l'attention sera exclusivement portée sur les textes disponibles, inédits et publiés, qui concernent explicitement la littérature. Nous ne traiterons donc pas de certains textes

²³ *Art. cit.*

²⁴ Dans *L'institution du littéraire au Québec* et dans l'article « Sociocritique et modernité au Québec » publié dans *Études françaises* en 1988, Lucie Robert apporte un éclairage significatif sur les deux débats suscités par Jeanne Lapointe dans la revue *Cité Libre*, dont les voix dissidentes sont celles de Mgr Félix-Antoine Savard et de Pierre Gélinas. Robert souligne l'important apport de Lapointe à la modernité littéraire au Québec. Ce même débat est aussi étudié par Robert Schwartzwald dans *Institution littéraire, modernité et question nationale au Québec (1940 à 1976)*. Le chapitre II, intitulé « Littérature d'imagination valorisée », situe les débats de *Cité Libre* dans le milieu intellectuel et le champ littéraire des années 1950.

Outre ces parties de thèses, quelques ouvrages de référence présentent Lapointe, bien que très brièvement, comme une initiatrice de projets. Par exemple, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* lui accorde quelques mentions discrètes dans plusieurs de ses tomes ; le collectif *Clio (Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles)* la nomme au passage comme signataire de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada (1970).

de Lapointe qui s'éloignent de la discipline tels les récits de voyage « Sillage sur la Mer Caraïbe » (1940) et « Avec l'Intourist » (1960)²⁵, le compte rendu « Juillet 44 à l'Université Laval » (1944) et le document d'appoint « L'Éducation au Canada français » (1967). Par contre, nous nous appuyerons sur les repères que fournissent la série d'entretiens radiophoniques « L'écrivain et son style²⁶ » (1955), l'article « Pour une morale de l'intelligence » (1955), l'étude « Humanisme et humanités » (1958) et la réflexion féministe « Fantômes/réalités » (1990) sur les événements de Polytechnique, dans lesquels nous trouverons maintes définitions de concepts centraux dans la pensée de Lapointe.

« Littérature au troisième degré », critique de la critique, ce mémoire tracera les grandes lignes d'une pensée en évolution par le biais de la poétique de la critique. Nous nous interrogerons sur la nature de la critique et sur les particularités du discours littéraire chez Lapointe. Nous tenterons de faire une lecture éclairée de l'œuvre en établissant sa genèse (l'élaboration progressive de la pensée de l'auteure) et son contenu (système de pensée dont nous dégagerons les structures principales et les fondements). Nous étudierons principalement l'interaction des textes dans le système de la pensée de Jeanne Lapointe mais aussi le rapport établi entre ses textes critiques (métatextes) et leurs objets littéraires (textes). Concrètement, l'identification des caractéristiques de la critique sera en partie basée sur ces deux questions : quels principes de départ nourrissent le rapport métatexte/texte chez Jeanne Lapointe et comment ce rapport évolue-t-il?

Œuvrant successivement au sein de *Cité Libre*, dans le domaine de la psychanalyse puis dans une perspective féministe, Jeanne Lapointe s'est forgé, au fil des années, un parcours intellectuel clairement divisé, *a posteriori*, en trois grandes périodes constituant trois facettes d'une conception cohérente de la littérature. Afin de respecter l'évolution de l'œuvre et de mieux

²⁵ Dans le numéro de décembre 1940 de la revue *Regards*, Lapointe décrit les paysages tropicaux aperçus lors d'un long voyage en bateau sur la Mer Caraïbe : des Bermudes à la Martinique, « Sillage sur la Mer Caraïbe » laisse transparaître la poésie que les lieux exotiques lui inspirent : « À la Dominique survivent les Caraïbes au teint brique, au front plat, aux lèvres fines et aux yeux de lézard » (Lapointe, « Sillage... », p. 107).

Publié dans le numéro de janvier-février 1960 de *Cité Libre*, « Avec l'Intourist » regroupe les réflexions de Lapointe sur la Russie moderne à la suite de ses vacances en U.R.S.S., où elle voulait voir « toujours, partout, l'être humain, tour à tour irritant et fraternel, jamais pareil et partout pareil, accablé et courageux, à la fois épique et quotidien et qui, par delà toutes barrières de siècles, d'idéologies, de langage, arrive à communiquer avec son semblable par cette ébauche du rire, qui soudain nous saisit le cœur » (Lapointe, « Avec l'Intourist », p. 13).

²⁶ Les textes de ces entretiens conservés par Jeanne Lapointe seront archivés à l'Université Laval pendant l'année 2007. Le caractère actuellement inédit et privé de ces documents nous interdit de les analyser dans cette présente étude, mais nous tenons à remercier mesdames Claude Lapointe, Chantal Théry et Micheline Beauregard de l'autorisation de consultation et de citation.

la comprendre, notre étude sera divisée en trois chapitres correspondant aux trois orientations successives privilégiées par Lapointe. Ainsi, nous verrons en quel sens la psychanalyse et le féminisme transforment la pratique initiale de la critique littéraire chez Jeanne Lapointe, tout en observant comment les différentes phases de sa pensée se situent dans une certaine unité du discours qui tient principalement dans une conception humaniste de la littérature qu'elle raffinera au fil des textes et des perspectives.

CHAPITRE I

JEANNE LAPOINTE CHEZ *CITÉ LIBRE* : LA CRITIQUE LITTÉRAIRE EN INTERACTION (1954-1964)

I- Situation de *Cité Libre*

Publiée de 1950 à 1966²⁷, la revue *Cité Libre* se situe dans une ère de changements culturels et sociaux au Québec, et constitue le champ d'attraction intellectuel par excellence de cette époque puisqu'elle est porteuse d'un discours progressiste et laïc dominant²⁸. Libérale, anticléricaliste, antinationaliste, universaliste et rationaliste, *Cité Libre* poursuit un discours déjà mis en place par la génération précédente, celle « de la Crise ». Ce discours, véhiculé par *La Relève* (1934-1941) et *La Nouvelle Relève* (1941-1948) et marqué par une modernité catholique, « dévoile un projet de société fondé sur le respect des droits fondamentaux de la personne, sur la présence d'un État régulateur et centralisé, sur l'élaboration d'une culture humaniste qui serait un lieu de réflexion et d'expérimentation²⁹ ». Précurseur de la « Révolution tranquille » des années 1960, *Cité Libre* constitue le prolongement de cette modernité en se donnant pour but d'en préciser les concepts au plus près possible du concret. Pour Jeanne Lapointe, qui joint sa plume à celles des collaborateurs de la revue en 1954, la revue représente à la fois une tribune privilégiée et un carrefour d'idées progressistes susceptible d'enrichir et d'appuyer sa pensée; réciproquement, *Cité Libre* trouve en cette intellectuelle un regard critique particulièrement clairvoyant qui convient à l'orientation révolutionnaire qu'elle veut se donner. La relation à ce média semble donc jouer un rôle déterminant dans les premières écritures critiques de Lapointe, quant aux idées, à la poétique et à la rhétorique. Afin de mieux comprendre le rôle et la place de Jeanne Lapointe en son sein, puis de cerner son lien critique avec elle, il importe de brosser un bref portrait de la revue à ses débuts et de décrire son évolution au fil des ans.

²⁷ Il s'agit ici de la première phase de vie de la revue qui en connaîtra trois. À titre informatif, signalons que de 1966 à 1971, Jacques Tremblay juge pertinent de faire revivre la revue aux Éditions du Jour sous le titre *Les Cahiers de Cité Libre*, afin de faire perdurer la pensée libre et ce lieu de rencontre que constitue toujours l'équipe. Plus tard, vingt ans après la disparition des *Cahiers*, la publication de *Cité Libre* sera reprise en 1991, situant la revue dans un contexte politique de l'entre-deux référendums qui l'orientera différemment. En effet, poursuivant sa quête libérale, le troisième souffle de *Cité Libre* se veut partial sur la question de la souveraineté en défendant l'unité canadienne. De 1991 à 2000, la revue renouvelée désire prolonger la pensée de ses fondateurs en se donnant des objectifs semblables : « combattre le nationalisme ethno-territorial et la langue de bois et promouvoir l'esprit libéral, la liberté individuelle et l'unité canadienne » (*Cité Libre*, vol. XXVIII, n° 3 (été 2000), p. 3). La publication régulière de la revue est suspendue en 2000 lorsque, après cinquante ans d'argumentation, les collaborateurs considèrent leurs objectifs atteints.

²⁸ Voir André J. Bélanger, « Introduction », dans *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, La JEC, Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, HMH, 1977, p. 1 à 11.

²⁹ Lucie Robert, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 207.

La revue et l'équipe : points de départ

Cité Libre publie son premier numéro en juin 1950, se présentant alors comme une revue trimestrielle. Toutefois, la seconde parution n'a lieu qu'en février 1951, délai que la rédaction explique par un besoin de marquer un certain progrès dans ses idées et de resserrer la cohésion au sein du groupe. La notion de groupe demeure primordiale pour la compréhension de la dynamique initiale de *Cité Libre* puisque la revue se définit d'abord comme un rassemblement d'intellectuels de la génération des trente ans et moins, ayant vécu des expériences de vie différentes les unes des autres et réunissant conséquemment des spécialités diverses, qui discute de divers problèmes culturels et sociaux. Publiée tous les quatre mois pendant la décennie 1950, la revue est présentée comme le fruit de tables rondes. Ce procédé fait de *Cité Libre* une revue volontairement communautaire, sans véritable hiérarchie au niveau de la rédaction. Gérard Pelletier signe la plupart des premiers articles écrits au nom de *Cité Libre* mais il nie en être le directeur : « Non, l'équipe de *Cité Libre* ne compte pas de maître en son sein. Mais cela ne nous est pas nouveau; nous sommes une génération sans maîtres. [...] *Cité Libre* est une communauté, sur tous les plans³⁰. » Si, dans les premières années, personne ne dirige officiellement la revue, plusieurs collaborateurs réguliers y sont attachés : Gérard Pelletier, Réginald Boisvert, Pierre-Elliott Trudeau, Jean Le Moine, Pierre Vadeboncoeur, Robert Élie, Maurice Blain et Jean-Guy Blain constituent les principaux acteurs des débuts de *Cité Libre*.

Le dialogue : une poétique de l'interaction

Malgré l'importance de l'aspect communautaire de la revue, l'unanimité dans le groupe demeure non assurée. Il semble même que la dissidence soit bienvenue, favorisant une dynamique privilégiée par *Cité Libre* : le dialogue. En effet, dès les premiers numéros de la revue, l'importance que prend le mot « dialogue » ainsi que l'imposante présence d'un champ lexical du même ordre – « discussion », « débat », « échange », etc. – montrent qu'une attention privilégiée est accordée aux idées partagées dans un rapport intellectuel soutenu avec l'Autre. C'est dans la troisième livraison, en mai 1951, dans son article intitulé « Réflexions sur le dialogue », que Robert Élie explicite ce qui se profilait en filigrane à travers les autres textes : le dialogue « est encore recherche de la plus haute expression de sa destinée, présence aux autres, adhésion totale au présent. Il nous ouvre véritablement les voies de la création et je ne doute pas qu'il soit nécessaire de l'engager loyalement si nous voulons que la vie commence, non pas

³⁰ Gérard Pelletier, « *Cité Libre* confesse ses intentions », dans *Cité Libre*, vol. 1, n° 2 (février 1951), p. 7.

demain, mais aujourd'hui même³¹. » Animé par « la foi et l'espérance d'arracher l'homme à l'absurde³² », l'échange d'idées s'avère la source d'une réflexion qui, interactive, découvre les sens insoupçonnés d'une question d'actualité donnée. Véritable apologie du dialogue, l'article d'Élie se donne comme une réflexion générale dictant les règles d'une poétique de l'interaction et dont les arguments semblent décrire la poétique préconisée par *Cité Libre* :

C'est avec ardeur que nous exprimons nos convictions dans le dialogue, et elles nous tiennent vraiment à cœur. Pourtant, aussi fermes qu'elles soient, elles ne nous paraissent jamais inébranlables. Toutes soulèvent plus de questions qu'elles n'en résolvent et nous ne les avons pas aussitôt affirmées que nous attendons avec impatience une réponse. Nous espérons moins une confirmation que le prolongement de notre pensée. Et il arrivera que ce prochain attentif, qui consentira à dialoguer avec nous, nous fera faire de telles découvertes que nous devons nuancer nos positions de départ et les corriger sur plus d'un point. Nous accueillerons avec joie cette réponse inquiétante, mais salutaire, et nous nous empresserons de poursuivre le dialogue par de nouvelles questions. [...]

Il ne saurait donc s'agir d'imposer nos convictions, puisque nous ne les proposons qu'afin de poursuivre un dialogue qui ne doit jamais se terminer³³.

Suivant ce principe discursif, les textes publiés dans la revue sont présentés comme les témoins, voire les résultats de discussions ou d'échanges antérieurs, mais ils constituent aussi, bien souvent, un appel à une réaction visant un éventuel interlocuteur politique, clérical ou autre. Élie illustre le procédé en affirmant que le dialogue « ne donnera tous ses fruits que si les autorités acceptent de répondre aux questions³⁴. » Afin d'atteindre leur but premier qui consiste à « travailler ensemble, utilement, à situer [leurs] problèmes³⁵ », les collaborateurs de *Cité Libre* donnent à lire de véritables questionnements à travers leurs dénonciations dont les réponses sont ébauchées par la formulation d'espoirs voire d'attentes. Par exemple, dans son article intitulé « Le cinéma canadien : illusions et faux calculs », Pierre Juneau charge explicitement certaines institutions d'une mission de réhabilitation de la situation précaire du cinéma canadien : « On ne comprend pas pourquoi *Le Devoir* ne fait pas plus. En français, c'est ce qui se fait de mieux. Mais c'est très peu. Il s'agit beaucoup plus d'une opinion, d'un signe de tête, d'une moue que d'une véritable critique³⁶ ». Cette question du « pourquoi » directement adressée à la rédaction du *Devoir* sous-tend celle du « comment » à laquelle l'auteur suggère implicitement pour réponse maints espoirs de changements dans la mise en valeur et l'approfondissement de la

³¹ Robert Élie, « Réflexions sur le dialogue », dans *Cité Libre*, vol. 1, n° 3 (mai 1951), p. 37.

³² *Ibid.*, p. 33.

³³ *Ibid.*, p. 31.

³⁴ *Ibid.*, p. 33.

³⁵ Gérard Pelletier, *art. cit.*, p. 3.

³⁶ Pierre Juneau, « Le cinéma canadien : illusions et faux calculs », dans *Cité Libre*, vol. 1, n° 2 (février 1951), p. 22.

question. Cette réponse anticipée, ou du moins espérée, se dissimule dans le texte derrière des dénonciations. C'est dans ce flou volontaire que l'interlocuteur est invité à prendre la parole afin d'apporter un éclairage susceptible d'aider la génération visée à cerner ses problèmes. *Le Devoir* ne répond pas directement à Pierre Juneau; en réalité, peu d'articles trouvent des réponses écrites.

Toutefois, quelques exceptions surgissent à l'occasion sous la forme de véritables échanges livrés à même les pages de *Cité Libre* qui devient alors le *lieu* de la poursuite du dialogue. Par exemple, dans le numéro de juin-juillet 1952, Pierre Vadeboncœur, Maurice Blain et Jean-Guy Blain signent trois textes réunis sous le titre « Pour une dynamique de notre culture ». Sur l'avenir culturel du Canada français, les trois auteurs apportent autant de points de vue qui se complètent dans un même constat de distance entre la culture idéalisée et la réalité vécue. La publication de ces textes, issus de dialogues et présentés comme tels, dynamise l'interaction en en prolongeant les idées. De l'échange résulte un enrichissement parallèle au renchérissement.

Dans d'autres cas, la dissidence transforme l'échange en débat, qui, rationalisé, n'en est pas moins un dialogue, dans le sens où l'entend Élie : la polémique permet de mieux connaître et faire connaître une question sous différents angles, même opposés, à la condition que les parties s'écoutent et se répondent dans une visée de progrès et ce, malgré leurs divergences. C'est précisément cette dernière attitude que les collaborateurs de *Cité Libre* adoptent au cœur des débats. Un an avant les deux débats entre Jeanne Lapointe, Félix-Antoine Savard et Pierre Gélinas que nous étudierons plus loin, *Cité Libre* publie en 1953 la « Dissidence » de Gérard Pelletier par rapport aux propos tenus par Pierre Vadeboncœur dans l'article qui la précède et qui s'intitule « Critique de notre psychologie de l'action ». Ce débat écrit origine du fait que la contradiction a lieu au sein même de l'équipe de rédaction : « Si l'article était signé de M. Paul Bouchard ou de M. Louis-Philippe Roy, je ne craindrais qu'il m'engage [...]. Mais la parenté d'équipe qui me lie à Vadeboncœur crée une situation toute différente. Comme quoi il importe de contredire d'abord ses amis, ensuite seulement ses adversaires³⁷. » L'identité des interlocuteurs prend donc toute son importance, décidant de la pertinence d'une réponse. Ici, le dialogue a pour motif la dissociation d'un auteur vis-à-vis de l'autre, marquant ainsi la diversité qui permet de réunir plusieurs tendances intellectuelles chez *Cité Libre*.

³⁷ Gérard Pelletier, « Dissidence », dans *Cité Libre*, vol. 3, n° 8 (novembre 1953), p. 29.

Un rationalisme en quête de vérité et de justice

Cette poétique de l'interaction vise un objectif bien précis : éclairer les zones obscures et mettre les problèmes culturels et sociaux en lumière de la façon la plus rationnelle possible. Même si la rédaction vise une démarche axée sur « l'action efficace³⁸ » résultant d'une insatisfaction, les années 1950 chez *Cité Libre* constituent principalement celles de la dénonciation théorique, c'est-à-dire qu'il faut d'abord « poser nos problèmes dans une lumière crue, sans tenir un trop grand compte des nécessités stratégiques et des solutions immédiates³⁹ ». Maurice Blain annonce la mission de la revue – peut-être plus clairement encore que Gérard Pelletier – en exigeant « une enquête plus large ou un examen plus approfondi embrassant toute la réalité du problème de la culture et de notre avenir spirituel, et qui pourrait être une des tâches de *Cité Libre*⁴⁰. » Lourde mandat qui ne constitue pas seulement « une des tâches » de la revue mais bien son principal objectif dont découleront plusieurs visées comme la réforme du système scolaire au Québec. Important enjeu de maints articles et débats présentés dans la revue pendant la première décennie de son existence, l'éducation devient vite le principal cheval de bataille des collaborateurs, suivie de près par les questions syndicales et politiques. Ces sujets abordés à plusieurs reprises dévoilent en filigrane un principe qui sous-tend la majorité des articles publiés dans *Cité Libre* puisqu'il régit le projet collectif d'une cité qu'on veut libre : « la réhabilitation de la société passe par la réhabilitation des individus⁴¹ ». Le groupe social est un amalgame d'unités dont la cohésion mènera nécessairement à la liberté individuelle et collective.

Afin de réaliser ce projet d'analyse d'abord idéologique, les membres de l'équipe de *Cité Libre* identifient et utilisent d'emblée un instrument qui caractérise leur démarche intellectuelle : la raison. « Le projet citélibriste est d'abord rationaliste dans la mesure où l'action collective de même que ses représentations se mesureront désormais à l'aune de la raison⁴² ». Chaque idée lancée est soupesée et discutée, chaque texte révisé avec réflexion avant la publication : « ces articles, nous voulions qu'ils fussent le reflet d'un certain esprit, d'une certaine méthode. Nous n'en acceptons le plan qu'après de longues discussions [...]»⁴³. Certains articles se présentent comme de véritables études approfondies, voire scientifiques : Jérôme Choquette pèse le pour et

³⁸ Gérard Pelletier, « *Cité Libre* confesse ses intentions », *art. cit.*, p. 6. Souligné dans le texte.

³⁹ Cité Libre, « La querelle des instituteurs », dans *Cité Libre*, vol. 1, n° 4 (décembre 1951), p. 2.

⁴⁰ Pierre Vadeboncoeur, Maurice Blain et Jean-Guy Blain, « Pour une dynamique de notre culture », dans *Cité Libre*, vol. 2, n° 1-2 (juin-juillet 1952), p. 11-12.

⁴¹ André J. Bélanger, *op. cit.*, p. 75.

⁴² *Ibid.*, p. 74.

⁴³ Gérard Pelletier, « *Cité Libre* confesse ses intentions », *art. cit.*, p. 5.

le contre d'une échelle mobile de salaires dans « Le coût de la vie et l'échelle mobile de salaires » (juin-juillet 1952) ; Pierre Elliott Trudeau analyse les résultats de la dernière élection fédérale et observe un mouvement de conservatisme au Canada (« L'élection fédérale : prodromes et conjectures », novembre 1953). Toutefois, chez *Cité Libre*, rationalité ne signifie généralement pas impartialité. Au contraire, la plupart des articles véhiculent un point de vue précis et relèvent beaucoup plus de l'essai que du texte informatif. Du point de vue de la poétique, la majorité des articles sont articulés et construits de façon logique dans le but d'éclairer, voire de convaincre : les faits relatés appuient la pensée de l'auteur. Par exemple, l'article de Gérard Pelletier intitulé « Refus de confiance au syndicalisme » (mai 1953) identifie, à partir de l'affaire des tisserands de Louiseville, les facteurs culturels qui causent l'anti-syndicalisme au Canada français dans le but de montrer que les chrétiens devraient recevoir une nouvelle éducation sociale. La raison sous-tend la structure textuelle qui, bien que basée sur l'assertion objective, mène le plus souvent à la partialité idéologique. L'exemple donné ci-dessus en témoigne : les positions syndicalistes de Pelletier se dévoilent clairement. Plusieurs autres articles se basent aussi sur cette valorisation du parti pris, comme dans « Politique fonctionnelle II » (février 1951) où Trudeau expose ses positions politiques (en faveur de l'autonomie provinciale) ou dans « Matériaux pour servir à une enquête sur le cléricanisme – I » (mai 1953) où il explique son anticléricalisme. *Cité Libre* réunit donc des textes d'opinions relativement tranchées, soutenues par une poétique discursive rationnelle.

La raison comme outil d'examen complet de la société amène un souci de vérité, dans les études objectives comme dans les textes essayistiques. En effet, Pelletier explique que les articles ne sont approuvés que « quand il nous paraît que l'équipe a dépassé le préjugé pour entrer dans la vision directe et droite qui seule révèle la vraie nature des choses⁴⁴ ». Les arguments sur lesquels leurs idées reposent se rapportent souvent à des faits vérifiés que nul ne peut contester. Afin de nourrir leur réflexion critique, les collaborateurs de la revue disposent d'informations qui permettent de faire avancer leur projet. Par exemple, suite à l'article intitulé « La querelle des instituteurs » signé par la rédaction, *Cité Libre* expose quelques faits historiques, administratifs et légaux pour conclure qu'

aussi longtemps que tous ces faits ne seront pas tirés au clair, exposés au grand jour, il nous semble impossible d'établir chez les instituteurs un véritable climat de charité. Car la charité ne fleurit véritablement que dans une atmosphère de vérité; elle n'habite pas la maison de l'équivoque ni celle de l'injustice⁴⁵.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 5-6.

⁴⁵ *Cité Libre*, « La querelle des instituteurs », *art. cit.*, p. 15.

C'est manifestement cette « atmosphère de vérité » que la rédaction de *Cité Libre* tente d'installer par l'argumentation factuelle. La raison sert donc une quête de vérité qui conduira à une des valeurs les plus importantes chez *Cité Libre* : la justice.

Considérée comme une des principales qualités d'une société non sclérosée, la notion de justice apparaît çà et là à travers les textes, de façon explicite ou non. Par exemple, c'est au nom de la justice sociale que certains collaborateurs publient des textes sur la grève de l'amiante en 1949⁴⁶ ou sur le problème du syndicat enseignant⁴⁷; de même, les diverses dénonciations d'abus de pouvoir (surtout clérical) sont motivées par ce même idéal de justice.

Lier liberté et autorité

Dans le diagnostic général proposé par *Cité Libre*, une condition demeure nécessaire à l'atteinte de la justice sociale : la liberté individuelle et collective. Remède contre la peur et l'obscurantisme lorsqu'elle est liée à la raison et à la vérité, la liberté constitue le Bien commun recherché. C'est dans cette notion que la revue trouve son sens ainsi que son nom : la cité que cette jeune génération d'intellectuels imagine et veut construire est d'abord et avant tout *libre*. Toutefois, cette liberté primordiale connaît une définition bien particulière chez *Cité Libre*, définition qui se précise au fil des échanges et des articles.

Le fonctionnement communautaire de la revue laisse croire qu'elle demeure fondamentalement libre d'expression et d'opinion. Effectivement, aucune censure proprement dite ne semble constituer un obstacle aux propos tranchants qui y foisonnent. Toutefois, les collaborateurs usent de beaucoup de prudence discursive par rapport aux autorités, apportant nuances et réactions aux accusations de toutes parts. Par exemple, Pierre-Elliott Trudeau insiste sur la distinction entre sa position *anticléricaliste* qu'il explique et l'option *anticléricale* dont on l'accuse (« Matériaux pour servir à une enquête sur le cléricalisme – 1 », mai 1953). S'il est libre d'exprimer sa position à travers ses articles, Trudeau, comme les autres collaborateurs, doit souscrire à la règle de rigueur intellectuelle qui découle de la rationalité afin de conserver une parole crédible qui doit d'abord être entendue pour être efficace.

⁴⁶ Jean-Paul Geoffroy, « Le Procès Rocque : une abstraction », dans *Cité Libre*, vol. 1, n° 3 (mai 1951), p. 12-16.

⁴⁷ *Cité Libre*, « La Querelle des instituteurs », *art. cit.*

La liberté intellectuelle ne correspond donc nullement à une anarchie au nom de laquelle chacun exprimerait sa pensée sans l'enrichir de celle de l'autre ou l'exposerait dans le seul but d'exploiter cette liberté. Chez *Cité Libre*, la liberté d'expression intellectuelle demeure encadrée par la raison qui dicte certaines règles de jeu afin d'éviter la confusion; de même, la liberté envisagée pour la cité est encadrée par l'autorité en ce sens où elle impose à l'individu libre une responsabilité sociale afin d'éviter le chaos. Toutefois, dans son rôle d'encadrement, l'autorité et ses représentations (clergé, institutions gouvernementales, législation, etc.) doivent demeurer assujetties à la liberté fondamentale des individus et de la collectivité. L'autorité, sous toutes ses formes, constitue un guide qui fournit des repères et impose certaines limites à une liberté qu'on ne désire pas débridée. La Charte universelle des droits de l'Homme signée le 10 décembre 1948, qui définit les droits humains fondamentaux dans la mesure où ils n'entravent pas ceux d'autrui, constitue certainement la meilleure illustration de cet encadrement de la liberté par l'autorité, cette dernière servant la première en lui fournissant des balises concrètes. Chez *Cité libre*, ce principe se clarifie dans le numéro de mai 1951, où Charles Lussier explique que « l'autorité n'a de fonction propre qu'au service de la liberté, apanage de la dignité de l'homme⁴⁸ ». Il rappelle les principes de base d'une société fonctionnelle où les individus mandatés pour exercer l'autorité ne devraient jamais le faire en leur nom personnel. Or, il dénonce la dénaturation actuelle de l'autorité qui est protégée au détriment de la liberté individuelle et collective. En juin-juillet 1952, dans son article intitulé « Crise d'autorité ou crise de liberté? », Gérard Pelletier accuse explicitement le clergé de cette dénaturation de l'autorité et, en réponse à la lettre d'un abbé anonyme qui déplore les problèmes cléricaux du temps et le négativisme de *Cité Libre*, il inverse les données en proposant que le clergé ne se trouve peut-être pas en crise d'autorité mais plutôt que les chrétiens connaissent une crise de liberté. Pelletier fait alors des deux notions un double aspect du même problème, liant de façon indissociable liberté et autorité. La première constitue l'objet de la quête sociale de l'équipe, la deuxième son outil et sa condition.

L'évolution de la revue et les années 1960

À la fin des années 1950 et pendant les années 1960, la liberté demeure l'élément clé de la quête de *Cité Libre*, mais sa conception évolue au fil des ans. Abstraite, elle devient plus ciblée dans la deuxième moitié des années 1950 : on réclame alors la liberté pour les différents

⁴⁸ Charles Lussier, « Réhabilitation de l'autorité », dans *Cité Libre*, vol. 1, n° 3 (mai 1951), p. 24.

médias (radio, télévision, cinéma), pour la pratique de la foi chrétienne et pour l'éducation⁴⁹; on dénonce la censure politique⁵⁰ et le sort réservé aux femmes⁵¹.

Si *Cité Libre* hérite fortement de la revue *La Relève* sous plusieurs aspects (collaborateurs communs tels que Robert Élie et Jean Le Moyne, réclamation d'une liberté spirituelle, conception libérale de la foi chrétienne, etc.), elle en constitue surtout le prolongement, menant rapidement ses propos vers des sujets qui feront l'objet de diverses révolutions dans les années 1960 tels le système d'éducation et les conditions de vie des femmes.

L'année 1960 marque un tournant important dans la dynamique de la revue qui se présente comme une « nouvelle série ». Dans le numéro de janvier-février de cette année, on répond différemment à la question « À qui appartient *Cité Libre*? » : en 1951, tous possédaient la revue puisqu'elle se caractérisait par son aspect communautaire; en 1960, cette même revue, qui était publiée quatre fois l'an, devient mensuelle et constitue désormais une coopérative d'édition qui comprend cinquante membres. Une hiérarchie de rédaction se met en place, bien que Gérard Pelletier et Pierre-Elliott Trudeau soient présentés comme les directeurs de la revue depuis 1955.

Ces changements s'accompagnent d'une esthétique nouvelle : la revue paraît en plus grand format et inclut plus du double d'articles par numéro (une quinzaine au lieu de six). Conséquemment, le nombre de collaborateurs et de sujets abordés se multiplient. Ainsi, plusieurs spécialistes, anciens et nouveaux, publient des études sur des domaines d'intérêts précis (Fernand Dumont (sociologie), René Lévesque (politique), Yerri Kempf (théâtre et cinéma), etc.). Cette diversité soudaine des sujets et des spécialistes en présence, parallèlement à l'effacement partiel de l'aspect communautaire, semble faire disparaître cette dynamique de l'interaction qui se trouvait aux fondements de *Cité Libre*. Le dialogue et le débat n'ont plus lieu directement sous les yeux du lecteur.

C'est au cours de ce tournant radical que Jeanne Lapointe publie un récit de voyage⁵² et

⁴⁹ V. Décarie, C. Ouellet et J. LeMoyne, « La liberté académique », dans *Cité Libre*, n° 19 (janvier 1958), p. 1-15.

⁵⁰ Réginald Boisvert, « Censure et liberté », dans *Cité Libre*, n° 23 (mai 1959), p. 15-21.

⁵¹ *Cité Libre*, n° 17 (juin 1957), 68 pages.

⁵² Jeanne Lapointe, « Vacances en URSS avec L'Intourist », dans *Cité Libre*, n° 24 (janvier-février 1960), p. 11-13. Comme nous l'avons mentionné, nous n'étudierons pas cet article puisqu'il ne concerne pas notre discipline, la littérature. Il s'agit d'un récit de voyage dans lequel Lapointe fait valoir les contrastes entre les préjugés et la réalité concernant la Russie. Cet article s'avère une forme de témoignage de la conscience sociale empreinte de philanthropie propre à Jeanne Lapointe lorsqu'elle se questionne sur l'objet de son voyage : « l'être humain, tour à tour irritant et fraternel, jamais pareil et partout pareil, accablé et courageux, à la fois épique et quotidien et qui, par

deux analyses littéraires⁵³ en deux ans. Si sa plume s'insère toujours aisément au sein de la revue, c'est que la conjoncture se prête bien non seulement à l'arrivée de Jeanne Lapointe dans l'arène intellectuelle publique mais aussi à son évolution idéologique : un souffle de dénonciation balaie plusieurs domaines de réflexion dans les années 1950 et devient une source de renouveau concret inespéré. L'heure est donc au changement et une multitude de voix nouvelles, dont celle de Lapointe, s'élèvent pour trouver des solutions aux problèmes culturels et sociaux. Bien que pionnière en ce qui concerne l'implication des femmes dans ce discours progressiste, Jeanne Lapointe apporte des idées modernes, souvent basées sur la conscience de l'individu et du sujet, qui semblent bel et bien forgées à même cette époque d'effervescence et un de ses médias les plus dynamiques, *Cité Libre*.

II- Jeanne Lapointe chez *Cité Libre*

Profil d'une citélibriste

Née en 1915, Jeanne Lapointe se situe entre les générations de *La Relève* et de *Cité Libre*. Un peu trop jeune pour collaborer à la quête spirituelle menée dans un milieu exclusivement masculin à *La Relève*, Jeanne Lapointe ne pouvait vraisemblablement trouver sa place au sein de l'équipe de cette revue. Par contre, au cœur des années 1950, *Cité Libre* s'avère le média idéal pour l'inclusion de cette jeune intellectuelle de plus en plus mise à l'avant-scène.

Lors de la publication de son premier article en octobre 1954, Jeanne Lapointe est âgée de trente-neuf ans. Même si la revue veut donner la parole aux moins de trente ans, est bienvenu quiconque propose des idées nouvelles propres à enclencher le dialogue voire le débat, « car les hommes et les femmes qui voisaient aujourd'hui la trentaine n'ont pas tous perdu leur temps depuis 1940⁵⁴ ». En effet, au début des années 1950, Jeanne Lapointe tient entre autres une chronique de livres à Radio-Canada et enseigne la littérature à l'Université Laval. Grâce à son double statut d'intellectuelle en vue et de professeure engagée, Jeanne Lapointe constitue alors

delà toutes barrières de siècles, d'idéologies, de langage, arrive à communiquer avec son semblable par cette ébauche du rire, qui soudain nous saisit le cœur » (p. 13). Cet universalisme semble motiver de la même manière son article anonyme intitulé « Juillet 44 à l'Université Laval » publié dans *Le Travailleur* le 19 octobre 1944 (vol. XIV, n° 42, p. 1-2), qui traite des étudiants étrangers des deux Amériques venus apprendre le français à l'Université Laval le temps d'un été et qui, ambassadeurs « entre deux régions d'Amérique, [...] auront augmenté leur sens de la fraternité humaine et le nôtre » (p. 2). Considérer cette filiation entre ces deux articles dans cette étude nous éloignerait malheureusement de notre objet : l'analyse de la conception de la critique littéraire chez Jeanne Lapointe.

⁵³ Jeanne Lapointe, « Saint-Denys Garneau et l'image », dans *Cité Libre*, n° 27 (mai 1960), p. 26-28 et p. 32.

Jeanne Lapointe, « Mystère de la parole par Anne Hébert », dans *Cité Libre*, n° 36 (avril 1961), p. 21-22.

⁵⁴ La Rédaction, « Règle du jeu », dans *Cité Libre*, vol. 1, n° 1 (juin 1950), p. 1.

une référence pour *Cité Libre* qui se donne pour tâche d'« embrasser toute la réalité du problème de la culture et de notre avenir spirituel⁵⁵ ». Pourtant, son affiliation à l'institution universitaire donne à sa collaboration citélibriste un caractère surprenant, par sa valeur pionnière que Pierre-Elliott Trudeau, collaborateur régulier, souligne dans une lettre personnelle : « Merci encore une fois de l'appui que tu nous donnes, que tu oses⁵⁶ nous donner (car tu es le premier professeur d'Université qui ait osé signer un article dans *Cité Libre*; ça prenait une femme⁵⁷!) ».

Sa contribution à la quête commune de *Cité Libre* touche un aspect non négligeable de la culture au Québec : la littérature. À partir de ce point de vue spécifique, Lapointe vise bien souvent la critique sociale à travers la critique littéraire, accusant sans détour le nationalisme et ses tenants cléricaux de l'obscurantisme intellectuel ambiant et ce, dès son premier article. Cette rhétorique correspond à la « méthode bien caractéristique [de *Cité Libre*] d'aborder la réalité par le biais d'un procès intenté aux valeurs en cours⁵⁸ ». Ainsi, grâce à une certaine communauté de pensée, *Cité Libre* reconnaît en cette dénonciatrice clairvoyante un des profils qu'elle recherche chez ses collaborateurs puisque Lapointe se place en filiation avec la mission citélibriste.

Peu de femmes prennent part aux échanges dans la revue *Cité Libre* au cours de la décennie 1950. En effet, quatre ans après la fondation de la revue, Jeanne Lapointe n'est que la deuxième femme à publier un texte d'opinion, après Andrée Desautels qui veut ouvrir un débat sur le rôle de la musique dans la société en 1951⁵⁹. Les seules autres collaborations féminines de la décennie 1950 paraissent plus tard, en juin 1957, dans un numéro spécial sur la condition des femmes auquel prennent part les voix de Marie Raymond (« La femme et la civilisation »), Pauline Tremblay (« Feuilles volantes ») et Adèle Lauzon (« La femme est-elle exploitée? »). Par la suite, les années 1960 verront la multiplication des articles publiés dans *Cité Libre* qui laisse une place un peu plus importante, bien que largement minoritaire, à la parole des femmes.

Société en voie de changement, obligations familiales plus importantes pour les femmes, niveau d'instruction inférieur : plusieurs facteurs sociologiques et culturels peuvent expliquer ce silence des femmes au sein de *Cité Libre*. Toutefois, l'équipe de rédaction de la revue se veut,

⁵⁵ Pierre Vadeboncœur, Maurice Blain et Jean-Guy Blain, « Pour une dynamique de notre culture », *art. cit.*, p. 12.

⁵⁶ Souligné dans le texte.

⁵⁷ Pierre-Elliott Trudeau, 2 février 1955 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 51, p. 2.

⁵⁸ André J. Bélanger, *op. cit.*, p. 110.

⁵⁹ Andrée Desautels, « Trois balles dans la nuque », dans *Cité Libre*, vol 1, n° 3 (mai 1951), p. 38-41.

elle, communautaire et ouverte à la diversité des expériences : « Pour autant que des tendances diverses existent dans notre génération, la plupart sont représentées chez nous. *Cité Libre* professe une sainte horreur du caporalisme et de l'uniformité⁶⁰. » À l'image de cette génération qui « se porte d'instinct [...] contre les systèmes acceptés⁶¹ », le point de vue moderne que véhicule la revue ne peut qu'accueillir avec ouverture ces voix de femmes qui abordent les problèmes sous un angle différent, défiant par leur seule présence une tradition patriarcale déjà ébranlée par l'engagement des femmes dans plusieurs sphères de la vie publique depuis le début de la Deuxième Guerre Mondiale (1939-1945) et brisant progressivement le silence collectif féminin par leur association à un tel groupe⁶². Dans la présentation du numéro spécial sur les femmes de juin 1957, *Cité Libre* invite discrètement à une poursuite de la réflexion sur ce sujet dans les numéros à venir :

On ne comprendra vraiment le vrai sens des pages qui suivent qu'à la condition de les considérer comme des pierres d'attente. Il en faudra beaucoup d'autres, publiées au hasard des livraisons à venir, pour dégager si peu que ce soit une pensée un peu cohérente⁶³.

Cité Libre reconnaît donc vraisemblablement le statut de plus en plus important des femmes dans une société en changement et à redéfinir de toutes parts. L'autre moitié jadis occultée de l'humanité se fait sujet de la parole en prenant part aux débats sociaux; dans les pages de la revue, Jeanne Lapointe devient une des premières femmes à se voir accorder une crédibilité publique en tant que spécialiste⁶⁴.

⁶⁰ Gérard Pelletier, « *Cité Libre* confesse ses intentions », *art. cit.*, p. 5.

⁶¹ *Ibid.*, p. 4.

⁶² Voir « La transition 1940-1965 » dans Micheline Dumont, *et collab., Le Collectif Clio. L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, édition revue et mise à jour, Montréal, Le Jour, 1992 [1982], p. 371-447.

⁶³ *Cité Libre*, « Début d'une réflexion », dans *Cité Libre*, n° 17 (juin 1957), p. 1.

⁶⁴ Des travaux récents en histoire littéraire (*La vie littéraire au Québec t. V, Génétique littéraire québécoise : devenir auteure au tournant du siècle (1885-1925)* d'Hélène Turcotte, *La Deuxième culture : la littérature féminine au Québec de 1935 à 1980* de Sylvie Massé et quelques articles publiés par Chantal Savoie (voir bibliographie)) montrent qu'au tournant du XX^e siècle, la littérature ne fait pas encore l'objet de chroniques spécialisées dans les périodiques et que les critiques littéraires qui paraissent dans les journaux sont essentiellement publiées dans les pages féminines de grands quotidiens et signées par des femmes de lettres. La spécialisation des rubriques du journal et l'émergence des premiers critiques littéraires changent la donne et la littérature, devenant objet de savoir, tend à migrer des pages féminines à des espaces spécifiques où les textes sont signés par des plumes jugées « compétentes ». Les femmes de lettres sont alors en quelque sorte reléguées aux pages et aux périodiques féminins, et il faudra plusieurs années avant que les connaissances auxquelles les femmes accèdent par des études supérieures ne leur permettent d'assumer des positions d'autorité au sein du champ littéraire. (Dans le milieu francophone, les femmes accèdent aux études supérieures à partir de 1908 à l'École d'enseignement supérieur pour jeunes filles, futur collège Marguerite-Bourgeoys de Montréal. Le deuxième collège d'études classique pour jeunes filles voit le jour en 1925 avec la fondation du collège Jésus-Marie (voir l'article intitulé « L'établissement des études classiques chez les religieuses de Jésus-Marie à Sillery, d'après un texte de sœur Léa Drolet » présenté et annoté par Hélène Guay dans *Recherches féministes*, vol. 3 n° 2, 1990, p. 179-194.) Toutefois, « l'Université McGill se montre plus progressiste, ayant ouvert ses portes aux femmes dès 1884 » (Saint-Jacques et Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec t. V*, p. 54.) Entre les années 1920 et 1950, les femmes de lettres critiques se font discrètes et investissent plutôt la sphère littéraire en quête d'une reconnaissance d'écrivaine. Si ce fut le cas des Marie Sirois et Marie Gérin-Lajoie, Jeanne

Jeanne Lapointe et la poétique de l'interaction

Pourtant, Lapointe ne prend pas encore la parole spécifiquement en tant que femme dans les pages de *Cité Libre*⁶⁵, mais bien au nom d'une intelligentsia libérale dont la plupart des collaborateurs de la revue font partie. Sa première prise de parole constituant l'élément déclencheur de deux débats écrits, pratique connue chez *Cité Libre*, Lapointe s'inscrit d'emblée au cœur de la poétique réflexive de la revue. L'échange dialogique, dialectique et rationnel comme moyen privilégié de travail communautaire trouve sous la plume de la jeune intellectuelle une pratique exemplaire de la méthode précédemment expliquée par Robert Élie.

Contrairement à d'autres collaborateurs⁶⁶, Jeanne Lapointe n'appelle pas explicitement à une réponse dans ses articles, mais la rhétorique utilisée laisse toutefois poindre des interrogations auxquelles certaines personnes n'ont d'autre choix que de répondre, à la fois pour leur défense personnelle ou celle de l'institution à laquelle ils sont rattachés, et pour éclairer les zones d'ombre planant sur un sujet précis. Toutefois, les deux débats déclenchés par le même article intitulé « Quelques apports positifs de notre littérature » signé par Lapointe s'amorcent dans des échanges épistolaires privés que Lapointe prend l'initiative de rendre publics. Par exemple, elle demande à Félix-Antoine Savard : « Consentiriez-vous à laisser publier, à côté de l'article dont vous ne partagez pas les opinions, la lettre que vous m'avez adressée à ce propos; [...] On y verra [...] en outre que des gens d'opinion contraire peuvent se parler avec amitié et respecter les idées les uns des autres⁶⁷. » À semblable suggestion, Pierre Gélinas répond :

votre suggestion m'intéresse beaucoup. Je serais très intéressé à une discussion publique portant sur "la différence" essentielle (fondamentale) que vous notez en ce qui a trait à la critique et, forcément, par extension (ou : vice versa) à la littérature [...], "la différence fondamentale d'attitude". Je croirais que notre ami Trudeau serait intéressé à une telle discussion, quelle qu'en soit la forme⁶⁸.

Lapointe fait partie d'une seconde génération de femmes diplômées aux études supérieures qui, elles, ouvriront la voie pour la reconnaissance d'une critique littéraire spécialisée signée par des femmes.

⁶⁵ Ce n'est qu'à la fin des années 1970 et dans les années 1980 que la sexuation à la fois de l'auteur(e) et du/de la critique prendra toute son importance sous la plume de Jeanne Lapointe. Chez *Cité Libre*, sa conception de la littérature demeure encore très large et se veut universelle.

⁶⁶ Par exemple, Andrée Desautels réclame explicitement le débat dans son article intitulé « Trois balles dans la nuque » dans le numéro de mai 1951 : « L'intention de cet article n'est pas de blesser ou de meurtrir, mais de susciter un choc, d'éveiller une réaction; [...] Cette première balle étant lancée, il ne s'agit pas de clore le débat mais de l'ouvrir » (p. 38 et 41).

⁶⁷ Jeanne Lapointe, 23 février 1954 : lettre à Félix-Antoine Savard, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 44, p. 1.

⁶⁸ Pierre Gélinas, 12 janvier 1955 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 23, p. 1.

Effectivement, Pierre-Elliott Trudeau et la rédaction de *Cité Libre* accueilleront ces deux projets de publication avec enthousiasme⁶⁹ puisqu'ils répondent aux exigences de la revue en ce qui concerne le dialogue et l'interaction des points de vue. Si la genèse des instigations de Lapointe quant à la poétique de l'interaction révèle une compatibilité avec la rhétorique citélibriste, l'analyse de ses textes critiques dévoilera plusieurs traits communs qui fonderont du même coup sa conception de la critique littéraire.

III- Un itinéraire de texte en texte

De 1954 à 1961, Jeanne Lapointe publie quatre articles sur la littérature chez *Cité Libre*. Au fil de ces textes, son discours évolue en parallèle à sa pensée et au rythme de la revue à laquelle elle ne collabore pourtant pas de façon régulière. Sa parole, d'abord communautaire grâce à son implication dans deux débats, devient rapidement plus spécialisée, moins provocatrice parce que plus monologique. Ultimement, dans une volonté de perfectionnement aiguisé, sa plume se fera plus poétique par moments, atteignant un degré expert de spécialisation littéraire. De texte en texte, son itinéraire intellectuel et critique se trace perceptiblement dans les pages de *Cité Libre*, menant progressivement sa réflexion d'une première à une seconde phase qui l'obligera à réévaluer ses positions de départ.

La parole communautaire : enjeux critiques des débats

Les deux débats dont Lapointe est à l'origine chez *Cité Libre* se déroulent en deux temps, c'est-à-dire dans deux numéros différents de la revue, soit ceux d'octobre 1954 et de mai 1955. La jeune intellectuelle affronte alors deux voix dissidentes : si elle appelle la réponse de Félix-Antoine Savard en 1954 en lui soumettant son manuscrit, c'est celle de Pierre Gélinas, en 1955, qui suscite à son tour un éclaircissement de la part de Lapointe. Voyons comment, en quatre articles, les différentes définitions du rôle et du statut de la critique littéraire et de son objet, la littérature, sont confrontées, et de quelle façon le dialogue amène Jeanne Lapointe à expliquer sa propre démarche intellectuelle.

⁶⁹ Dans un billet daté du 19 janvier 1955, Trudeau répond à la suggestion de Lapointe : « Chère Jeanne, de la façon qu'on comprend l'affaire, ça nous intéresse en maudit. [...] Merci d'avoir pensé à *Cité Libre* » (Trudeau, lettre du 19 janvier 1955, p. 1).

« *Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination* »

Le titre de ce premier article publié par Lapointe dans la revue *Cité Libre*, première prise de parole écrite et assumée⁷⁰, suggère d'emblée une catégorisation dans la conception de la littérature par l'association des concepts de « littérature d'imagination » et d'« apports positifs ». Jugement, orientation, la critique se fait aussi légitimation d'une littérature moins conforme aux normes institutionnelles du Québec des années 1950 qui privilégient alors les œuvres à caractère nationaliste. Promesse d'une confrontation des jugements critiques, le titre annonce une analyse mais appelle d'abord et surtout une définition préalable de la « littérature d'imagination ».

« La littérature est à la fois une prise de conscience, un art et une pensée⁷¹ ». Dans cette phrase liminaire, Lapointe livre une clé primordiale pour une compréhension approfondie de sa réflexion critique. Cette définition en trois volets souligne une conception de la littérature en plusieurs niveaux qui orienteront aussi la forme critique. En effet, Lapointe divise son texte en deux parties qui correspondent à l'analyse de ce qu'elle appelle le « niveau infra-littéraire », c'est-à-dire la prise de conscience individuelle et collective, et le niveau proprement littéraire⁷² qui concerne la part d'art en littérature. Notions quelque peu obscures, qui, entre autres, poseront un problème épistémologique à Pierre Gélinas, les trois termes initiaux qui dynamisent les deux niveaux d'analyse nécessitent certes une réflexion qui nous permettra de cerner la définition initiale de la littérature selon Lapointe.

Elle le concède : « la prise de conscience demeure primordiale; elle nous assure la possession intérieure de notre milieu » (p. 17). Pourtant, en 1954, Lapointe appelle non plus à un nationalisme qu'elle juge dépassé – qui a fait naître, selon elle, des « romans d'idéalisation [exprimant] une volonté de survivance et de surcompensation plutôt qu'une prise de conscience » (p. 17) – mais à un réalisme jugé nécessaire : « Maintenant que notre survivance a cessé de nous inquiéter, une connaissance moins idéalisée de nous-mêmes devient la condition

⁷⁰ Par exemple, dix ans avant celui-ci, Jeanne Lapointe publie un article dans *Le Travailleur* intitulé « Juillet 44 à l'Université Laval ». Signé du pseudonyme « Un professeur aux cours d'été », ce compte rendu apparaît comme une timide prise de parole que Lapointe ne se dit pas prête à assumer.

⁷¹ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », dans *Cité Libre*, n° 10 (octobre 1954), p. 17. Cet article a été repris dans le recueil de Gilles Marcotte, *Présence de la critique : critique et littérature contemporaines au Canada français*, Montréal, HMH, 1966.

Lorsque les citations seront tirées de l'article concerné dans cette partie, c'est-à-dire « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », nous n'indiquerons que les numéros de page à même le texte. Nous suivrons cette logique dans les autres parties de notre étude, ou lorsque la référence sera explicite.

⁷² Jeanne Lapointe ne nomme que le « niveau infra-littéraire ». Par défaut et en toute logique déductive, nous nommerons son complément le « niveau littéraire ».

même de notre épanouissement concret. À une littérature apologétique succède un réalisme » (p. 17). Cette exhortation à la prise de conscience fortement appuyée par un « nous » inclusif dénote un sentiment national que Lapointe oppose paradoxalement au nationalisme clérical, d'une part, par la valorisation de thèmes plus universels dans la littérature tels que la spiritualité « intime et personnelle » chez Laure Conan (p. 22) ou la solitude chez Robert Charbonneau, Émile Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, etc., et d'autre part, par la déconsidération explicite du discours nationaliste : « un nationalisme centré sur des valeurs de défense et d'immobilisme ne contribuerait-il pas à nous garder dans un certain infantilisme et une certaine peur collective des valeurs d'extériorisation et de création » (p. 19)? Cette rhétorique de l'opposition, qui fait l'apologie d'un discours réaliste sur la collectivité, sert une stratégie critique liée de près au sentiment national de Lapointe :

notre littérature, considérée au niveau infra-littéraire, comme une série de phénomènes et de gestes à signification psychologique, pourrait nous éclairer sur nous-mêmes. Les œuvres, même les plus fausses et les plus indigentes, sont nées d'une intention ou d'une impulsion moins consciente qui, elles, sont des réalités; quand un certain nombre vont dans le même sens, on peut déceler là peut-être des traits généraux de notre personnalité collective ou de notre évolution (p. 24).

Le réalisme plus ou moins conscient du discours littéraire permettrait une prise de conscience dans une étape postérieure à la création, c'est-à-dire par la critique qui pourrait tirer « une curieuse psychologie et psychanalyse de notre personnage collectif » (p. 18), au niveau infra-littéraire. L'article de Lapointe constitue un exemple de la mise en pratique de ce processus de prise de conscience entamé dans l'œuvre et complété par la critique : elle s'attache d'abord à noter des constantes chez les personnages d'œuvres canadiennes-françaises, ce qui a pour effet d'élever au plan conscient ce qui demeurait au niveau du préconscient à l'étape de l'écriture. Lapointe établit des liens préalables à une interprétation des faits :

La critique des institutions [...], de même qu'une habitude ancestrale d'obéissance, et une certaine fatigue ne sont pas étrangers à la faveur que connut chez nous, à l'époque des fascismes européens, le romantisme d'un chef pur et parfait qu'on pourrait suivre en aveugle. Notre besoin de croire en nous-mêmes prenait forme individuelle (p. 22).

Nos romanciers réalistes ont ramené le prêtre aux mêmes dimensions que les autres personnages du roman. [On note] une hostilité latente de notre littérature à l'égard des clercs, à qui elle semble reprocher une sorte de détournement du spirituel (p. 23).

Il est frappant aussi que tant de héros de nos romans soient des personnages de victimes (p. 23).

Dans une seconde étape analytique, Lapointe prend et fait prendre conscience de la signification de ces constats quant à « notre personnage collectif » : « Sans affirmer que [ce

climat de plainte] soit un trait de notre caractère, on peut dire qu'il donne à notre littérature une sorte de coloration d'ennui; [...] Il y aurait peut-être aussi, parmi les éléments de cette tristesse, un manque de foi dans la vie, de foi tout court » (p. 24). Inspirée d'une théorie du reflet, la critique littéraire de Lapointe suit un mouvement qui, sur le mode interprétatif, passe du domaine particulier (littérature) au général (société). À l'instar des autres collaborateurs de *Cité Libre*, Lapointe considère le produit culturel comme un outil efficace d'examen social parce qu'il serait non pas un miroir mais plutôt un symptôme.

« Mais seule la qualité esthétique peut donner à ces images de nous-mêmes une portée universelle, ou les revêtir, même à nos propres yeux, d'une force de conviction, d'émotion ou de symbolisme tant soit peu durable » (p. 24). Implicitement, Lapointe change de niveau d'analyse et passe de l'« infra-littéraire » au littéraire proprement dit ; explicitement, sa quête critique passe du sentiment national à la prise en compte d'un critère universel qui distingue une œuvre de la masse et la consacre : « À ce palier, le nombre d'œuvres dont on a envie de parler diminue considérablement » (p. 24). Deuxième terme de la définition de la littérature en trois volets par Jeanne Lapointe, l'« art » littéraire constitue un travail de la langue et une expérience esthétique. Peu développé dans cet article, ce critère est illustré par son appréciation de l'œuvre de Félix-Antoine Savard : « dans une littérature fort maladroite, surgit un style ouvragé aux métaphores somptueuses, avec *Menaud, maître-draveur*. [...] Chez [Mgr Savard], l'artiste l'emporte. Son œuvre restera classique et se présente déjà comme une anthologie » (p. 25). La critique littéraire telle que conçue par Lapointe recherche non seulement l'œuvre qui traduit à un niveau préconscient un caractère collectif et permet une prise de conscience, mais aussi celle qui survit aux contingences grâce à sa qualité esthétique. Se développent donc en parallèle les niveaux infra-littéraire et littéraire.

La troisième dimension de la définition donnée par Lapointe, la littérature comme pensée, lie et fait interagir les deux niveaux d'analyse de façon dynamique. Énumérant les éléments esthétiques inhérents au roman – personnages, situations et scènes, lieux et atmosphères, invention, rythme personnel, langage fonctionnel – Lapointe souligne leur relation étroite à la pensée comme expérience subjective du monde : « Autant d'éléments qui ne seraient que purs mécanismes sans quelque *passion vive de l'auteur ou de ses héros*⁷³, qui pousse et anime tout cela et le tienne ensemble » (p. 26). Si la prise de conscience permet à la critique de cerner des

⁷³ Nous soulignons.

enjeux collectifs – voire nationaux – l’analyse de la pensée mène à une évaluation plus personnelle d’un auteur. « La spécificité du littéraire se trouve dans le sujet individuel, dans la valeur esthétique, dans une démarche spéculative qui tente d’élaborer une vision personnelle du monde⁷⁴. » Lapointe recherche les particularités d’une œuvre qui la distingueront des autres : « une passion quasi-physique de l’action, du mouvement, du besoin d’écrire » (p. 29) chez Roger Lemelin ; « une sensibilité humanitaire parfois difficile à distinguer d’un sentimentalisme social » (p. 29) chez Gabrielle Roy ; l’expression d’« une conscience aiguë de [la] présence charnelle [des êtres] » (p. 32) chez André Langevin, etc. Paradoxalement, Lapointe s’attache principalement à décrire et critiquer des subjectivités qui donnent à voir des valeurs universelles, qui, comme chez Savard, feraient de ses œuvres des classiques.

Explicitement universaliste, cette pratique de la critique centrée sur l’essence humaine est plus précisément humaniste, au sens où Lapointe définit elle-même cette notion dans une étude postérieure intitulée « Humanisme et humanités », présentée le 15 mai 1958 devant la Commission du Programme de la Faculté des Arts de l’Université Laval :

L’humanisme, avant de désigner un ensemble d’attitudes et de caractères qui font de l’homme un être digne de ce nom, avant donc d’être une éthique, l’humanisme est une vision du monde. C’est une conception du monde et de la vie où l’homme occupe la place centrale; conception fondée sur l’éminente dignité de l’être humain; et de l’être humain complet, avec sa raison, bien sûr, mais aussi avec son intuition et sa sensibilité, avec sa volonté, son imagination et ses sens⁷⁵.

La pensée de Lapointe s’inscrit dans un mouvement intellectuel lié aux idées de *La Relève* et que *Cité Libre* veut prolonger dans les années 1950. Sa conception de l’humanisme hérite d’un personnalisme qui se situe entre les positions des exotiques et des régionalistes : « Entre “l’Internationale⁷⁶” et le terroir, il n’y a place que pour la valorisation de la personne. Projet d’une nouvelle génération de gens de lettres, cette variante du personnalisme s’assimile à une volonté de moderniser et de dépolitiser le discours littéraire⁷⁷. »

Chez Lapointe, ce mouvement critique demeure l’effet de l’interaction des trois volets qu’elle décrit, qui constituent la littérature et conditionnent la critique. Ceux-ci agissent

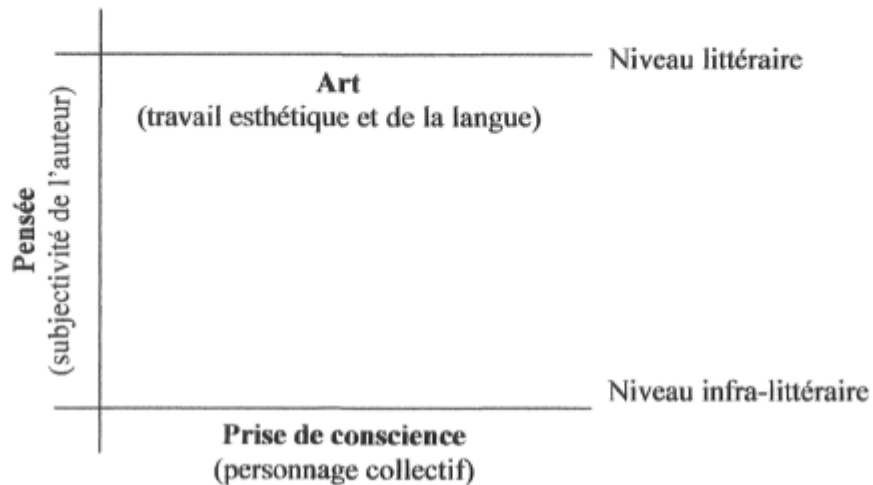
⁷⁴ Lucie Robert, *L’institution du littéraire au Québec*, op. cit., p. 210.

⁷⁵ Jeanne Lapointe, « Humanisme et humanités », art. cit., p. 2.

⁷⁶ Cité par Lucie Robert dans *L’institution du littéraire au Québec*, ce terme renvoie à une expression de François Hertel tirée de « Le Régionalisme et l’Action française », *l’Action française*, IV, 3 (mars 1920). L’« Internationale littéraire » désigne la rhétorique de l’exotisme qui « exacerbe le caractère universel de l’art : faire étranger pour ne pas faire canadien devient le fondement même de la valeur artistique » (Robert, p. 192).

⁷⁷ Lucie Robert, op. cit., p. 193.

concrètement comme trois critères critiques placés sur trois axes qui dynamisent sa conception de la littérature et influencent sa critique : à l'horizontale, la prise de conscience (réalisme plus ou moins conscient) et l'art (langage et esthétique) permettent à la critique d'établir des liens entre les œuvres, les images récurrentes et leur(s) sens, et de déterminer de grands ensembles signifiants; à la verticale, la pensée lie les deux premiers critères pour s'attarder à la caractérisation particulière d'une œuvre singulière, aux deux niveaux.



L'appréciation des œuvres d'Anne Hébert et de Saint-Denys Garneau par Lapointe dans cet article confirme cette structure schématique que nous avons constituée à partir des critères critiques qu'elle établit et met à profit : « Notre littérature atteint avec elles à une qualité esthétique d'une portée universelle : une totale exigence accorde l'art le plus dépouillé à la confrontation intérieure la plus authentique. [...] On pourrait voir là des symboles d'un art poétique étroitement lié à une éthique de l'expérience intérieure » (p. 32 et 34)⁷⁸. Cet idéal littéraire selon Lapointe est directement associé à la notion du « style de l'écrivain », récurrente sous sa plume, « dans ce sens très large de réalité métamorphosée par la sensibilité. Car les phrases, les mots, les rythmes, et tout l'appareil stylistique ne sont pas le style; ils sont des effets du style, et supposent d'abord chez l'écrivain un style de l'être même, une attitude personnelle,

⁷⁸ L'affection et l'admiration dont Lapointe témoignera à plusieurs reprises dans son parcours critique pour l'œuvre d'Anne Hébert laisse croire qu'il s'agit selon elle du modèle de l'œuvre idéale qui harmonise forme et contenu et laisse entrevoir une expérience personnelle du monde. « [Le] style [de Saint-Denys Garneau], dont le dépouillement atteint à la sécheresse n'a pas l'éclat plastique que revêt tout naturellement l'œuvre d'Anne Hébert, du moins dans les poèmes » (p. 36).

plus riche que la moyenne, devant le monde et devant le langage⁷⁹. » Le style constitue un point de vue sur le monde et cette définition pourrait être transposée à la critique comme observatoire tout aussi subjectif de la littérature : « Le choix comporte, comme tout jugement esthétique, une part immense de subjectivité » (p. 24). Se profile ici la notion de réciprocité entre la littérature et la critique littéraire dont la relation interactive est caractérisée chez Lapointe par une liberté et une autonomie dans la subjectivité de l'auteur. Toutefois, Lapointe ne développe pas explicitement cet aspect qu'elle aborde plus précisément dans le deuxième débat.

« Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » se termine sur la dénonciation d'un obscurantisme de la pensée, de la morale et de la tradition littéraire que Lapointe impute directement à l'enseignement clérical : « Les vérités thomistes, enseignées aux collégiens de façon assez dogmatique, – sans point de comparaison avec d'autres philosophies, même chrétiennes et catholiques, – ne les détourneraient-elles pas de toute recherche personnelle dans le domaine de la pensée comme de quelque tentative insurrectionnelle? » (p. 36). Cette chute finale se présente soudainement comme le but même de la critique littéraire chez Lapointe, qui ne se contente pas de mouler sa structure à la définition préalable de la littérature mais devient elle aussi à la fois prise de conscience et pensée : suite à un examen social critique, la littérature devient le moyen privilégié de la dénonciation – voire de l'accusation – explicite, apparemment toujours dans la perspective d'une réhabilitation de l'être humain, plus précisément des Canadiens français (« nous ») dans ce cas⁸⁰. Cette dénonciation insistante d'un dogmatisme clérical dans l'enseignement interpelle directement Mgr Félix-Antoine Savard, alors doyen de la Faculté des Lettres de l'Université Laval.

« *Dissidence* », Félix-Antoine Savard

Au moment de répondre à Jeanne Lapointe, Mgr Savard constitue une référence littéraire majeure, entre autres grâce aux romans *Menaud*, *maître-draveur* et *L'Abatis*; il est aussi reconnu

⁷⁹ « L'écrivain et son style. 1 : Paul Valéry », chronique radiophonique, Radio-Canada, 9 janvier 1955 [documents personnels de Jeanne Lapointe ; consultation autorisée par Claude Lapointe, Micheline Beauregard et Chantal Théry].

⁸⁰ L'article publié par Lapointe dans *Le Devoir* du 15 novembre 1955, intitulé « Pour une morale de l'intelligence », tient de cette rhétorique de la dénonciation du dogmatisme religieux confronté à une pensée humaniste telle que Lapointe la conçoit : « Notre moralisme religieux, codifié et quasi dogmatique, semble avoir absorbé tout ce que nous possédons de sens moral. [...] Notre jansénisme traditionnel aurait profit, pour le moment, non pas à disparaître – car il contenait tout de même une qualité d'exigence, bien que détournée de sons sens – mais à s'appliquer dans le domaine des vertus anthropocentriques » (p. 19).

pour son implication dans la colonisation de l'Abitibi pendant et après la crise économique des années 1930. Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université Laval, fort d'une longue expérience d'enseignement (depuis 1922), Savard élève une voix dont l'autorité et l'importance ne peuvent être ignorées à la fois par Lapointe et par *Cité Libre* : si on veut procéder à un examen social avant tout rationnel, on doit considérer tous les aspects d'une question. La dissidence que Savard envoie à Lapointe à la réception de son manuscrit est publiée dans le même numéro de *Cité Libre* dans le but de montrer l'envers d'un discours qui, par l'interaction, demeure susceptible d'alimenter la réflexion amorcée sur l'institution de « la littérature et des études littéraires sous la forme d'une discipline du savoir universitaire⁸¹. »

Les positions idéologiques de Lapointe et de Savard semblent les opposer d'emblée : si la première clame son antinationalisme dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », le second réaffirme son nationalisme issu d'un amour du pays : « Je suis et veux demeurer, coûte que coûte, un homme du pays, de mon pays. J'ai pu, grâce à certains contacts, à certaines expériences, comprendre un peu ce qu'il a coûté, ce pays⁸² ». Pourtant, leurs positions respectives ne constituent pas la cause principale de la dissidence puisque, appuyant les idées de Lapointe, Savard concilie nationalisme et réalisme clairvoyant :

J'ai à cœur autant que quiconque le progrès de nos lettres, la liberté et le succès de nos écrivains. Je ne concède pas à l'œuvre d'art la faculté de se séparer d'un sain et authentique réalisme. Je vois même dans la réalité ambiante – celle des villes autant que celle des campagnes – la source même et les conditions de toute vraie poésie. J'abhorre, dans l'ordre de la nature, les conformismes aveugles (p. 38).

Le débat ne se situe pas non plus au niveau littéraire : « Je ne discute pas les jugements que vous portez sur nos auteurs. Mais lorsque vous en venez aux causes de notre “infantilisme littéraire”, je trouve votre diagnostic un peu court » (p. 39). La dissidence est donc principalement provoquée par les ultimes propos de Lapointe qui accuse l'institution scolaire et le dogmatisme clérical de cet « infantilisme littéraire », deux ordres auxquels Savard, enseignant, doyen facultaire et clerc, s'identifie nécessairement : « Votre attitude intellectuelle en face de quelques-uns d'entre les plus graves de nos problèmes de culture, n'est pas la mienne; et ce qui m'afflige, c'est que le doyen des lettres de Laval devra se résigner à combattre certaines idées qui affluent, çà et là, dans votre article » (p. 37). Par la rhétorique même de l'opposition, Lapointe creuse le fossé entre les discours de deux générations et surtout, entre la parole de la

⁸¹ Lucie Robert, *op. cit.*, p. 207.

⁸² Félix-Antoine Savard, « Dissidence », dans *Cité Libre*, n° 10 (octobre 1954), p. 38.

professeure et celle du doyen : « vous lisant, j'[ai] l'impression que bien des choses, hélas, nous séparent » (p. 37)⁸³. Statut institutionnel et situation générationnelle, toutes « choses » qui séparent les deux interlocuteurs, font naître des divergences dans leurs conceptions de la littérature, de la critique et de l'enseignement, que Savard met au jour dans sa dissidence.

Dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », Lapointe montre comment la littérature, prise de conscience, art et pensée, fournit, de manière plus ou moins consciente, des renseignements sur notre personnalité collective, renseignements qui serviront une évaluation sociale dans une visée de changement. Pour Savard, la littérature comme produit culturel fonctionne inversement :

À l'heure où les civilisations sont menacées par les plus néfastes idéologies, des intellectuels de chez nous n'ont qu'indulgence et sourire pour les écrivains et les livres qui les propagent; ils regrettent, semble-t-il, les climats où ces œuvres sévissent; ils oublient les malheurs et les erreurs dont elles sont issues; ils ne prévoient pas les misères qu'elles préparent (p. 37).

Selon Savard, la littérature n'est pas un symptôme, un révélateur, mais plutôt un guide social, moral et idéologique. Elle ne sert pas le jugement critique mais plutôt un apprentissage dans une perspective évolutive : « dans cette marche en avant de notre civilisation – marche lente et laborieuse – je crois que nous devons partir de ce qu'il y a de meilleur et de plus solide dans le passé » (p. 38). Ainsi inversée, la conception de la littérature de Lapointe selon trois axes dynamiques se transforme en deux axes parallèles : au niveau littéraire, l'art comme travail de la langue et esthétique demeure ; toutefois, la prise de conscience (personnage collectif) et la pensée (subjectivité de l'auteur) sont remplacées par un axe infra-littéraire correspondant aux valeurs véhiculées. Dépendante de son objet pour tous deux, la critique littéraire selon Savard diverge de la conception de Lapointe : si elle est à la fois jugement subjectif et légitimation pour Lapointe, la critique, comme la littérature, a valeur morale et vocation éducative pour Savard :

Aussi, je pense que la critique est bonne, quand son jugement s'appuie sur des principes véritables et éprouvés. Elle fait du bien quand elle a l'amour du bien – elle éclaire, corrige, redresse, ramène. Elle a contre les vénalités présentes, contre les engouements, contre les admirations naïves, contre les applaudissements de commande, contre les

⁸³ Contrairement à la démarche de Pelletier dans *Cité Libre* (voir p. 16), celle de Savard n'est pas dissociative mais plutôt défensive. Ces situations discursives rappellent les propos tenus par Simone de Beauvoir dans son essai *Pour une morale de l'ambiguïté*, où il est question de l'existence humaine dont le sens des actions, toujours à conquérir, est profondément lié aux antinomies. L'évidente similitude du titre de cet ouvrage publié en 1947 avec celui de l'article publié par Jeanne Lapointe en 1955 dans *Le Devoir*, « Pour une morale de l'intelligence », ne constitue certainement pas un hasard puisqu'il s'agit alors pour elle de situer une fois de plus son discours dans une opposition profondément ressentie. L'antinomie sert moins ici une ambiguïté existentielle que la valorisation de l'intelligence, c'est-à-dire de la prise de conscience qui pourra mener à l'action.

erreurs et toutes les choses impures qui menacent l'artiste et son art, elle a, dis-je, un grand rôle salulaire à jouer dans la Cité! (p. 38)

Issue d'une pensée dualiste qui conçoit le Bien moral comme la voie d'accès au progrès collectif, la critique littéraire selon Savard se fait donc elle aussi davantage guide qu'observatrice critique. Son rôle consiste à contrer les sources du mal en montrant le chemin du bien, plutôt qu'à dénoncer les lacunes sociales comme chez Lapointe.

À la lumière de ces propos, un nouveau parallèle s'établit sous la plume de Savard : la pratique critique devient pratique d'enseignement, en ce sens où elle participe d'une didactique qui peut mener à la consécration d'une œuvre. C'est au sujet des valeurs morales à transmettre – par l'enseignement comme par la critique – que les conceptions de Savard et de Lapointe divergent le plus profondément. Si tous deux s'accordent pour dire qu'ils cherchent « à la Faculté, [...] avec humilité et patience la vérité et le bien des âmes » (p. 39), c'est à propos de la nature de cette vérité et de ce bien que leurs discours s'opposent. En effet, la vérité pour Lapointe est ancrée dans l'individu et correspond moins à une formule (thomiste) qu'à l'intelligence, c'est-à-dire la faculté de percevoir le monde par la subjectivité : « La vérité n'est-elle pas trop considérée parmi nous comme une masse toute faite où l'on n'a qu'à prendre, le jour où l'on s'y intéresse? [...] Est-ce tout à fait un hasard si trois de nos écrivains les plus productifs sont précisément des êtres qui n'ont pas subi ces moules scolaires, qui ont dû découvrir eux-mêmes leur propre perspective du monde?⁸⁴ » La vérité enseignée est ici perspective personnelle et critique à développer⁸⁵. La didactique plus libérale qui privilégie une démarche plus individuelle, ne plaît guère au doyen facultaire : cette conception de l'enseignement évacue une large part des valeurs traditionnelles que Savard juge nécessaire d'inculquer à la jeunesse, c'est-à-dire : « culture française intégrale [...], peuple, traditions, nature, patrie, [...] sentiments naturels, culte de la famille, philosophie traditionnelle, qui constituent des biens fondamentaux » (p. 39). Pour lui, ces valeurs permettent de contrer par la raison « un vain exotisme » et « le livresque » (p. 39), qui correspond à « des métaphysiques fumeuses, [...] des universalismes – assez confortables d'ailleurs – où la pensée, séparée du concret et de l'immédiat, n'a plus d'autres règles que son propre plaisir » (p. 38).

⁸⁴ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art.cit.*, p. 36.

⁸⁵ En septembre 1956, dans « Le prédicateur et son auditoire » publié dans la *Revue dominicaine*, Lapointe précisera son propos en suggérant aux clercs une morale plus humaniste à enseigner : « Il serait bon aussi de répandre une morale fondée sur la grandeur de l'homme, quand il se sert de son intelligence et de ses forces pour porter vers Dieu cet univers qui lui a été remis en dépôt » (p. 80).

Qualifiées de dogmes par Lapointe, les valeurs morales chères à Savard se présentent davantage comme des boucliers servant une rhétorique défensive contre un discours moderne montant dont Lapointe se fait le porte-étendard en 1954. Non sans appréhension, le doyen voit émerger à travers le discours de sa collègue une modernité à la fois littéraire, critique et didactique : « ma chère Jeanne, vous avez agrandi le champ de mes inquiétudes. [Je pense à nos étudiants, je prévois les répercussions si préjudiciables à notre Faculté que vos propos ne manqueront pas d'avoir⁸⁶.] Ce que je vous demande en terminant c'est de prier pour moi » (p. 39). À ces inquiétudes, Lapointe ne répond que dans le privé, établissant une dualité de la parole dont elle délimite les sphères d'autonomie :

je crois que les cours que je fais sont tout à fait *ad usum delphini*, bien que j'aie le droit, en dehors de la Faculté et en matière d'opinion, de m'exprimer librement. Je tenais à vous soumettre l'article en question parce que vous étiez l'un des écrivains dont je parlais un peu longuement, et non pas parce que les professeurs de la Faculté ont l'obligation de soumettre tout ce qu'ils écrivent au Doyen de la Faculté⁸⁷.

Une frontière se profile dans le discours de Lapointe qui fait de la critique littéraire un champ de compétence libre de toute autorité institutionnelle et de tout statut social.

Cet échange marque un changement qui s'opère, un mouvement vers la prééminence du sujet individuel sur le sujet collectif, dans le domaine de la pensée. Lapointe « traduit l'évolution de la société québécoise en défendant l'idée selon laquelle l'intériorité est l'élément essentiel de l'expérience littéraire⁸⁸ ». Mais Félix-Antoine Savard n'est pas le seul à élever une voix dissidente à ce sujet.

De notre littérature

« I- Lettre à Jeanne Lapointe », Pierre Gélinas

Le 27 décembre 1954, Pierre Gélinas rédige une lettre adressée à Jeanne Lapointe lui signifiant son désaccord concernant plusieurs questions soulevées dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » : la subjectivité de la critique, l'objet de la prise de conscience, la notion de niveau « infra-littéraire », le réalisme et le vrai. À la réception de la

⁸⁶ Le segment entre crochets, tiré de la lettre originale, a été supprimé du texte publié à la demande de Lapointe : « il est sans doute préférable qu'on y supprime les paragraphes concernant ma situation à la Faculté, qui pourraient être malicieusement interprétés comme des tentatives d'intimidation, par des lecteurs qui ne vous connaîtraient pas » (Lapointe, lettre du 23 février 1954, p. 1).

⁸⁷ Jeanne Lapointe, 23 février 1954 : lettre à Félix-Antoine Savard, *art. cit.*, p. 1.

⁸⁸ Robert Schwartzwald, *Institution littéraire, modernité et question nationale au Québec (1940 à 1976)*, thèse dactylographiée, Faculté des Études Supérieures, Université Laval, 1985, p. 91.

missive, Lapointe réitère l'expérience fructueuse avec Félix-Antoine Savard en proposant la publication de cette riposte dans *Cité Libre*. Toutefois, Gélinas exige de reformuler ses idées, de les structurer dans la perspective d'un débat public : « Pour moi, le problème est d'importance et c'est pourquoi je pense qu'il vaut la peine de préparer un peu plus la discussion⁸⁹. [...] J'ai considérablement transformé le débat, ou plutôt : je crois, circonscrit sur le terrain précis où je le vois. Ma lettre n'était que la première réaction, fort diffuse⁹⁰ ».

Les motivations de Pierre Gélinas à écrire à Jeanne Lapointe diffèrent de celles de Savard. Nullement défensive, sa réaction est provoquée par son intérêt pour un des sujets abordés un an plus tôt par Lapointe, c'est-à-dire la question du rapport entre la littérature et le collectif. Fruit d'une initiative personnelle et non d'une volonté de provocation, l'intervention de Gélinas s'inscrit sciemment dans la dynamique dialogique de *Cité Libre*, c'est-à-dire qu'elle constitue « un effort qui ne s'inscrit pas contre [celui de Lapointe] mais – peut-être – le prolonge⁹¹ ».

La version publiée des propos de Gélinas se base sur le schéma de l'article de Lapointe en présentant leurs conceptions opposées du rôle de la critique et de la littérature. Pierre Gélinas déconstruit l'argumentation de Lapointe pour la rebâtir à rebours. Dirigeant communiste de l'après-guerre, ce nouvel acteur des débats citélibristes inverse les enjeux pour porter un regard de type marxiste sur la littérature et la critique littéraire. Le débat repose sur une divergence des points de vue dont les enjeux sont inversés : si Lapointe s'appuie sur la production littéraire pour lire le social et percevoir une personnalité collective, Gélinas considère plutôt le social pour lire la littérature. Cette divergence creuse l'écart entre leurs conceptions de la littérature qui semblent liées par la notion de reflet mais qui s'opposent dans leur logique même. Pour Lapointe, la littérature reflète une société changeante qui est perçue par une subjectivité qui, elle, demeure le seul élément immuable, le critère universel ; toutefois, selon Gélinas, cet élément immuable et universel est précisément la société réelle que la littérature doit représenter : « Les grands romans universels que nous aurons certainement un jour grouilleront de toute la diversité, l'originalité, la complexité innombrable de l'âme et de la société canadiennes-françaises » (p. 32). Chez Gélinas, le collectif façonne le produit culturel à travers l'individu alors que chez Lapointe, l'individu

⁸⁹ Pierre Gélinas, 12 janvier 1955 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 23, p. 1.

⁹⁰ Pierre Gélinas, 27 [février 1955] : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 23, p. 1.

⁹¹ Pierre Gélinas, « De notre littérature – Lettre à Jeanne Lapointe », dans *Cité Libre*, n° 12 (mai 1955), p. 27.

imagine le produit culturel à l'intérieur même du collectif. Cette nuance conditionne le rapport critique de Gélinas face à la littérature :

Il ne s'agit pas du tout d'établir les traits généraux de notre personnalité collective ou de notre évolution selon les images subjectives proposées par nos écrivains. Mais bien plutôt – et ne serait-ce pas là la tâche essentielle de la critique? – de savoir à quel point les divers écrivains canadiens-français ont su exprimer notre personnalité collective, qui existe objectivement, indépendamment d'eux-mêmes, en dehors d'eux (bien qu'ils en soient en même temps les produits) (p. 28).

La conception marxiste de la littérature et de la critique selon Pierre Gélinas évacue non seulement le « concept de médiation dans la production littéraire⁹² » mais aussi la psychologie individuelle qui dynamise les niveaux littéraire et infra-littéraire dans la conception de Lapointe. Gélinas discrédite la notion de niveaux qu'il qualifie d'« appellation fantaisiste, fruit de la fine fleur de la plus généreuse licence poétique. [...] On ne saurait élever une cloison étanche entre les aspects que vous appelez “infra-littéraires” (?) et l'aspect esthétique d'une œuvre » (p. 29). De toute évidence, cette remise en question des concepts provient en partie de l'évacuation de la psychologie si essentielle chez Lapointe pour qui les deux niveaux d'analyse demeurent liés par l'axe de la pensée, la subjectivité de l'auteur. Aussi, Gélinas se trouve incapable de séparer les deux niveaux puisque, selon lui, « la première qualité esthétique [est] la vérité. Et qu'est-ce que la vérité sinon, justement, le reflet esthétique de la réalité objective? » (p. 28).

La notion du « vraisemblable, c'est-à-dire vrai, parce que typique » (p. 29) chez Gélinas s'oppose au réalisme prôné par Lapointe. Ne visant plus une prise de conscience à la fois individuelle et collective en contrant les effets du nationalisme, mais recherchant une représentation fidèle de « la réalité [...] de la ville industrielle et des faits et gestes des classes ouvrières et populaires » afin de dénoncer certaines « tendances littéraires perçues comme élitistes⁹³ », Gélinas transforme le débat intellectuel en affrontement exprimé en termes sociologiques⁹⁴. En effet, Gélinas oppose sa conception de la littérature basée sur la représentativité à une attitude provincialiste qu'il dénonce : « l'essence du provincialisme, c'est le sentiment d'infériorité, à la fois maladif et honteux, qui naît d'une admiration béate et aveugle pour la métropole, et qui prend la forme du mépris de son village » (p. 31). Bientôt, Gélinas passe de la définition générale à l'accusation explicite envers Lapointe :

⁹² Robert Schwartzwald, *op. cit.*, p. 89.

⁹³ *Id.*

⁹⁴ De façon très différente de Savard qui « exprime une hostilité semblable en termes plutôt moraux que sociologiques » (Schwartzwald, p. 89), comme nous l'avons observé.

vous éprouvez comme tant d'autres une sorte de malaise devant tout ce qui est canadien-français en littérature (ceux qui en souffrent pourraient avec profit faire un examen de conscience, et reconnaître que c'est là le petit provincial en eux qui dresse la tête) : ne semblent trouver grâce que les œuvres qui, bien qu'écrites par des Canadiens-français, ne portent aucune marque nationale (p. 33).

L'abîme se creuse entre les deux conceptions de la littérature. Renversant le problème en se concentrant sur la représentativité littéraire sans intermédiaire, ce qui anéantit la notion des deux niveaux d'analyse liés par la subjectivité de l'auteur, Gélinas transforme considérablement la problématique esquissée par Lapointe pour en faire une équation. Ainsi, selon lui, une grande œuvre = représentation sociale + qualité esthétique (reflet esthétique de la réalité objective). Sa critique de l'œuvre de Louis Fréchette en constitue un exemple révélateur : « Fréchette a su, avec une belle qualité esthétique, exprimer notre personnalité collective et notre évolution – et voilà ce qui en fait un grand écrivain » (p. 32-33).

Cette divergence dans les définitions, occasionnée par l'inversion des enjeux initiaux, entraîne un plus grand désaccord au sujet du rôle de la critique littéraire. Les critères critiques apportés par Gélinas, basés sur la représentativité littéraire, considérés comme « l'ensemble des critères fondamentaux objectifs qu'il faut apporter à l'étude de notre littérature » (p. 34) se posent eux aussi comme une équation que la critique doit appliquer, devenant ainsi prescriptive : « je suis intéressé au problème d'une attitude fondamentale active de la part de la critique – et non contemplative, encyclopédique. D'une critique qui prenne part à la littérature, parfois même la devance et l'oriente, au lieu de suivre toujours et de marquer les points. Il nous faut aussi une critique combative, polémiste » (p. 34). Si, ultimement, Lapointe utilise la critique littéraire à des fins dénonciatrices dans son article précédent, elle n'aspire pas pour autant à ce type d'autonomie, considérant toujours la critique comme une « littérature au second degré ».

« À l'époque où le vieux paradigme clérico-nationaliste perd de l'influence, la forme particulière de la démarche marxiste au Québec, avec son insistance sur le "reflet" transparent et son omission de tout concept de médiation dans la production littéraire, n'apporte rien de vraiment durable au débat qui accompagne l'émergence d'une critique littéraire autonome⁹⁵. » L'intervention de Gélinas aura toutefois pour effet de susciter une vive réponse de la part de Lapointe à des questions primordiales lui permettant de définir plus clairement ses premiers critères ainsi que la part d'autonomie qu'elle accorde à la critique littéraire : « en somme, quels

⁹⁵ Robert Schwartzwald, *op. cit.*, p. 89

sont vos critères? En regard de quoi exercez-vous le jugement d'un livre? Quand vous pesez le poids d'une œuvre, que mettez-vous dans l'autre plateau de la balance? » (p. 27).

« II- Réponse à la lettre précédente »

Répondant à ces questions dans une seconde prise de parole chez *Cité Libre* en 1955, Jeanne Lapointe devient la collaboratrice qui suscite le plus grand nombre de débats publiés au sein de la revue pendant sa première période d'existence, de 1950 à 1966. Ce constat souligne son apport au progrès des idées par le dialogue chez *Cité Libre*, mais surtout l'importance de la dynamique de l'interaction dans la rhétorique même de Lapointe dans ses débuts critiques : « Je vous remercie de vous être intéressé à cet article de *Cité Libre* et d'y avoir apporté des prolongements⁹⁶ ». Mais le débat est provoqué par un désaccord presque complet avec ces prolongements, et Lapointe le signifie à son interlocuteur entre autres par l'expression d'une exaspération consternée perceptible dans le ton utilisé : « le monde où nous aurions à vivre si venait à prédominer, ne serait-ce qu'en littérature, le sociologisme univoque que vous espérez, m'apparaît comme un monde tout à fait désespérant » (p. 39).

Ce n'est donc pas seulement parce que « la très intéressante lettre [que Gélinas fait paraître] dans *Cité Libre* contient certaines questions à [son] adresse » (p. 34) que Lapointe publie une réplique à son endroit, mais principalement en raison des manques primordiaux qu'elle perçoit dans l'argumentation de Gélinas et qui causent en partie le renversement argumentatif qu'il opère. La plume de Lapointe devient alors défensive, moins analytique qu'en 1954, réitérant son point de vue et explicitant ses propres critères :

Vous centrez la littérature sur le social. Vous êtes satisfait de la grande part faite au social, dans l'article dont vous parlez. Mais j'y faisais tout aussi grande la part d'une psychologie plus individuelle, et même d'une psychologie du subconscient, la part d'une poésie tout intérieure, et la part de l'esthétique; là, vous n'êtes plus d'accord, et parlez de « détestables filiations néo-freudiennes », des poètes « pseudo-néo-surrationnels », et d'« injection de miraculeuse qualité esthétique » (p. 34).

À travers la confrontation entre le sociologisme de Gélinas et la valorisation de la psychologie chez Lapointe, « nous voyons des tentatives de se débarrasser des “pseudo-différences” affirmées par la littérature québécoise traditionnelle, grâce au recours à deux “universalismes” différents : l'être social et l'être intérieur⁹⁷ ». Lapointe identifie d'emblée ce

⁹⁶ Jeanne Lapointe, « De notre littérature – II- Réponse à la lettre précédente », dans *Cité Libre*, n° 12 (mai 1955), p. 39.

⁹⁷ Robert Schwartzwald, *op. cit.*, p. 91.

lieu précis du désaccord et s'attache essentiellement à défendre les critères liés à la prise de conscience et à la pensée, concédant une place à l'être social mais refusant de lui accorder le monopole de l'essence littéraire :

Il y a certainement un intérêt – j'y insistais dans cet article – à dégager de notre littérature ce qu'elle contient de vérité sur notre personnage collectif. Mais pour ma part, je n'exige pas qu'une œuvre vise d'abord et surtout à ce genre de vérité. [...] on ne peut, bien souvent, dégager [d'une] œuvre [quelque aspect de notre personnage collectif], qu'au moyen d'une psychologie de l'inconscient que vous abhorrez particulièrement. – Un roman est aussi une œuvre d'imagination, et parfois uniquement cela (p. 35).

Cette tirade dénote une moindre importance accordée au niveau infra-littéraire dans la conception de la littérature de Lapointe, différence qu'elle ne soulignait pas dans son premier article. « Vous êtes choqué de me voir qualifier d'«infra-littéraire» tout l'aspect de renseignements sociologiques et de psychologie collective qui se dégage de notre littérature. Mais ces renseignements, que la littérature contient sans que ce soit son but, on pourrait les trouver dans des tracts, des traités de sociologie, des rapports d'enquête » (p. 36).

Ce rapport entre les deux axes conditionne les critères critiques de Lapointe, « qui incline[nt] fortement du côté subjectif » (p. 36). Cette inclination concerne à la fois les subjectivités de l'auteur et du critique puisque, chez Lapointe, le premier et le second degré de la littérature seront orientés par elle. Par l'expression d'un universalisme qui valorise l'être intérieur, Lapointe réitère l'élément clé de sa critique, celui qu'elle ajoute dans l'autre plateau de la balance quand vient le temps de juger une œuvre : « Le vraisemblable n'est pas toujours vrai, ni le vrai toujours vraisemblable; cet aphorisme a plus de trois cents ans. Le vrai et le vraisemblable, en littérature, c'est ce qu'un écrivain créateur arrive à nous faire voir à sa manière. Le roman n'est pas du journalisme, encore moins une transposition de l'histoire » (p. 36). Aussi le jugement critique est-il régi par les mêmes critères de subjectivité liés à l'intériorité : « Je crois [...] que pour être capable de porter, ordinairement, un jugement esthétique, il faut avoir acquis un sentiment comme spontané des valeurs, au moyen d'une certaine somme d'expériences esthétiques » (p. 36-37). Cette affirmation souligne le caractère essentiellement humain de la littérature et de la critique qui, même liées par un rapport de réciprocité sujet/objet, doivent demeurer autonomes : « La critique, «littérature au second degré», a tout autant de liberté pour juger de l'œuvre que l'écrivain doit en avoir pour l'écrire; mais la critique, ni personne, n'a de consigne à donner pour les œuvres à naître » (p. 37). Pas de critique prescriptive, pas de recette ni de formule chez Lapointe, seulement la considération du caractère humain qui mène sur autant de chemins différents qu'il existe d'écrivains et de critiques : « il n'y a pas de critères

systématiques [...]. Autrement la critique ne serait qu'une équation entre ces critères et l'œuvre » (p. 37). La critique selon Lapointe, contrairement à celle de Gélinas, se constitue à l'image du schéma de sa conception de la littérature, selon trois axes; ces trois axes laissent une large place à l'avènement de critères humanistes, adaptables aux œuvres. « L'essentiel de la démarche de Lapointe est justement de rendre hommage à un discours qui se distingue par son apport à l'expérience esthétique, tout en légitimant l'existence d'un lieu autonome pour l'appréciation et la consécration des œuvres littéraires⁹⁸. » Ce processus de légitimation repose sur un raisonnement syllogistique directement lié à l'humanisme de Lapointe : si la critique littéraire consiste à comprendre la littérature et si la littérature demeure un produit essentiellement humain, alors la critique littéraire doit d'abord étudier ce qui caractérise l'essence humaine. C'est à travers l'étude des subjectivités individuelles, qui sont à la source des « styles », que la critique autonome pourra naître.

Ultimement, cette conception de la critique autonome déterminée par une définition humaniste de la littérature, c'est-à-dire centrée sur l'être humain « avec sa raison [...] son intuition et sa sensibilité, avec sa volonté, son imagination et ses sens⁹⁹ », amène Lapointe à justifier – ou expliquer – son antinationalisme. Selon son point de vue, le nationalisme comme idéologie s'oppose à l'humanisme et à l'universalisme qu'elle privilégie :

[...] ce que je ne peux partager, c'est justement cette hostilité sourde qui ressort souvent d'une certaine forme de nationalisme, et un esprit de revanche qui me semble négatif et stérile. [...] ce serait un coupable manque de confiance en soi-même et dans les autres, que de [...] se boucher les yeux, les oreilles et l'esprit sur tout ce qui n'est pas soi-même; ce serait prouver aussi que l'on croit bien peu en la solidité de son propre enracinement (p. 38-39).

Se défendant contre les accusations de provincialisme de Gélinas, Lapointe réitère en même temps son sentiment national très présent dans sa première intervention en 1954 à travers un « nous » récurrent. Ses propos dénotent l'importance d'une identité collective solide dont l'individu et son expérience subjective du monde transposée et perçue dans l'art deviennent en partie les représentations. Dès lors, Lapointe s'oppose à un nationalisme qui veut transmettre une idéologie et des valeurs au moyen de la littérature, par la valorisation d'un sentiment national vécu à hauteur d'homme et qui se lit dans l'art. C'est pourquoi la prise de conscience collective ainsi que « le psychologique, [...] l'expression de l'âme personnelle – au moyen d'un récit peut-

⁹⁸ *Ibid.*, p. 82.

⁹⁹ Jeanne Lapointe, « Humanisme et humanités », *art. cit.*, p. 2.

être tout à fait imaginaire – a tout autant d’importance et atteint tout autant le vrai » (p. 37) pour Lapointe qui veut favoriser la création à la fois dans l’art et dans la critique.

La parole spécialisée : deux études

À la suite de cet exercice de théorisation critique à travers les deux débats, Lapointe met ses propres critères en pratique dans deux analyses littéraires publiées dans *Cité Libre*. La concrétisation de sa critique littéraire lui permet d’exercer une liberté primordiale, celle du choix subjectif dans le jugement, en approfondissant son étude du modèle d’harmonie entre travail esthétique et expression de l’intériorité amorcée dans « Quelques apports positifs de notre littérature d’imagination » à travers les œuvres d’Anne Hébert et de Saint-Denys Garneau. Toutefois, la pratique de la critique marque un changement de dynamique sous la plume de Lapointe puisque sa parole devient plus monologique parce que déjà plus spécialisée.

« Saint-Denys Garneau et l’image géométrique »

Pendant cinq ans, Jeanne Lapointe garde le silence dans la revue *Cité Libre*¹⁰⁰ jusqu’en mai 1960 où elle publie une brève étude sur l’œuvre de Saint-Denys Garneau à propos de qui elle n’osait que peu de développements en 1954 : « Sa crise précède de vingt ou trente ans notre sensibilité collective aux questions éternelles. [...] Il est trop tôt pour parler de Garneau¹⁰¹. » Pourtant, les recherches sur l’œuvre de Saint-Denys Garneau amorcées par Jean LeMoynes, Robert Élie et Gilles Marcotte semblent l’inciter, six années plus tard, à discuter du poète et de son œuvre.

La structure de ce texte correspond à la conception de la littérature en trois volets décrite par Lapointe dans « Quelques apports positifs de notre littérature d’imagination » (1954). Cette étude de l’œuvre de Saint-Denys Garneau montre comment ces trois axes sont dynamisés dans une critique qui les lie indissociablement. Dans un premier temps, Lapointe étudie au « niveau littéraire » ce qui relève de l’« art », c’est-à-dire le travail esthétique et de la langue chez le poète. Comme le titre de l’article l’indique, l’analyse repose sur les images signifiantes dans l’œuvre de Saint-Denys Garneau : « L’image est, pour lui, comme l’univers féminin, une menace

¹⁰⁰ Il est important de préciser que ce silence ne concerne que *Cité Libre* car Jeanne Lapointe demeure active publiquement de 1955 à 1960 : outre l’enseignement de la littérature à l’Université Laval, elle participe à une série de quinze entretiens à Radio-Canada intitulée « L’écrivain et son style » en 1955 et prend part à quinze entretiens télévisés à Radio-Canada avec Robert Élie et Jean Le Moynes, deux collaborateurs de la revue, en 1960.

¹⁰¹ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d’imagination », *art. cit.*, p. 36.

à la fragile intégrité du poète et de l'être. [...] Les images géométriques que nous citerons vont de pair avec le thème de l'arbre ébranché, à quoi le poète veut devenir semblable, et avec le thème des os¹⁰² ». La lecture que fait Lapointe des motifs du ciel et de la terre dans l'œuvre de Saint-Denys Garneau la mène à un constat de volonté morbide chez le poète : « La vie est donc devenue ce continuel choc entre la calotte de ciel refermée sur l'homme comme un couvercle; et la terre, un espace confiné où l'on doit, pour vivre, se réduire à néant » (p. 26). L'aspiration au néant, « au degré zéro de l'écriture », « au style sans style » (p. 26), les « confusions entre bonne conscience, fausse ascèse, dépouillement, soudés dans un immobilisme qui se prend pour une éternité » (p. 27) perçus par Lapointe dans les images, ou leur réduction extrême, se reflètent aussi dans le langage même : « le langage, dépouillé de ses prestiges normaux, presque allégé de l'adjectif, se fait transparence aérienne » (p. 27).

L'analyse du travail esthétique par Lapointe montre qu'elle opère facilement un glissement de l'axe horizontal vers l'axe vertical de la pensée déterminée par la subjectivité de l'auteur, son regard personnel sur le monde. Les constats de réduction de l'image, de dépouillement du langage mènent rapidement la critique sur le terrain de l'analyse psychologique, d'une lecture de l'intériorité : « D'où vient cet idéal d'immobilisme, ce rôle de contemplateur qui regarde de haut la vie humaine? [...] C'est [...], semble-t-il, un sentiment de culpabilité qui lui inflige cette passivité toute bouddhique » (p. 28).

Toutefois, le rôle de la critique selon Lapointe ne se limite pas à l'analyse d'un seul individu mais laisse une grande place à la compréhension d'un « personnage collectif » présent dans l'œuvre d'imagination. Au « niveau infra-littéraire », Lapointe relève les malaises du poète présents dans son œuvre – « isolement maladif », « schizophrénie », « attitude de rejet du réel », « névrose profonde » – pour y lire un reflet du collectif : « Le faux sérieux, fondé sur la méfiance à l'égard du sensible, à l'égard du littéraire, à l'égard aussi de tout le monde féminin, voilà autant de signes, dans notre monde, de peur devant le réel et la vie » (p. 28). Ultimement prise de conscience, la critique prend appui sur la littérature pour dénoncer certaines failles morales ou sociales. Ici, Lapointe fait valoir les mêmes récriminations finales que dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » contre l'institution littéraire et le système d'éducation, et la même didactique de l'autonomie : « Notre système d'éducation reste profondément marqué de cette peur profonde de la réalité à aborder de front, sans système

¹⁰² Jeanne Lapointe, « Saint-Denys Garneau et l'image », dans *Cité Libre*, n° 27 (mai 1960), p. 26.

préconçu. [...] Mal apprendre de cette façon est encore plus désastreux que mal apprendre par l'expérience directe de la vie. Parce qu'une éducation mal faite arrive à fournir des fausses bonnes raisons de mal vivre » (p. 28-32) Cette lecture du « personnage collectif » dans la poésie de Saint-Denys Garneau se présente explicitement comme un prolongement à des propos tenus par Jean Le Moyne :

Jean Le Moyne dénonçait avec vigueur et lucidité, – dans une causerie du 9 février dernier sur Saint-Denys Garneau, à la télévision¹⁰³ – la confusion qui s'établit souvent dans notre mentalité, entre une culpabilité d'origine morbide, pure et simple peur, rejet de la vie, et la culpabilité fondée sur les morales objectives, l'une étayant l'autre et la renforçant jusqu'au point de déséquilibre. Les notes qui suivent ne sont qu'un corollaire et une confirmation de ces propos (p. 26).

Illustration littéraire des propos de Le Moyne, l'article de Lapointe se pose encore une fois, mais à un point limite, dans une dynamique de l'interaction minimale.

« Mystère de la parole *par Anne Hébert* »

Dans son dernier article publié chez *Cité Libre* en avril 1961, Jeanne Lapointe analyse l'œuvre d'Anne Hébert, choix qui réitère certes son admiration pour le travail de la poète mais surtout, qui réaffirme par un mouvement mimétique puis métaphorique le lien entre analyse littéraire et analyse sociale, devenues indissociables sous la plume de Lapointe.

Le processus mimétique se concrétise d'abord par un travail esthétique plus évident de la part de la critique, c'est-à-dire au « niveau littéraire » selon les trois axes d'analyse utilisés par Lapointe. La critique de Lapointe se prend au jeu de la littérarité, confronte son statut de « littérature au second degré » pour œuvrer parallèlement à son objet, tel un paratexte qui mimerait la facture du texte. En effet, les constats critiques de Lapointe semblent vouloir se mouler aux vers d'Anne Hébert par des énumérations, des champs lexicaux et des métaphores qui rappellent les vers de la poésie hébertienne¹⁰⁴ : « Aux arrêts, aux silences, aux ellipses, aux syncopes, succèdent un déroulement de vague apportant sa marée d'images liées en gerbes,

¹⁰³ Il s'agit vraisemblablement d'un des quinze entretiens télévisés auxquels Jeanne Lapointe a participé avec Robert Élie et Jean Le Moyne en 1960, à Radio-Canada.

¹⁰⁴ Avec le même lyrisme, Lapointe semble s'inspirer des thèmes liés à la végétation et à la vie marine, et plus largement à la nature, qui foisonnent particulièrement dans « Mystère de la parole » : « O saisons, rivière, aulnes et fougères, feuilles fleurs, bois mouillé, herbes bleues, tout notre avoir saigne son parfum, bête odorante à notre flanc » (« Mystère de la parole ») ; « Sur tes paupières bientôt elle posera ses mains étroites comme des huîtres vives où la mort médite, des siècles de songe sans faille, la blanche floraison d'une perle dure » (« Alchimie du jour ») (Anne Hébert, *Poèmes*, Paris, Seuil, 1960, p. 74-82)

surgissant les unes des autres, en une effusion d'algues et de palmes¹⁰⁵ ». Mais si « la littérature est à la fois une prise de conscience, un art et une pensée¹⁰⁶ » et si la critique littéraire telle que conçue par Lapointe se compose des mêmes éléments à travers des dénonciations et la mise à profit d'une subjectivité critique, nous constatons que le travail esthétique sur le langage critique demeure jusque-là en arrière-plan dans un contexte où le débat oblige la mise en évidence des idées. Dans « *Mystère de la parole* par Anne Hébert », Jeanne Lapointe atteint un niveau de perfectionnement littéraire en faisant de la critique une pratique de littérarité, ce qui lui confère une véritable autonomie en ce sens où elle devient une discipline intellectuelle à part entière, mais, parce que le travail esthétique se fait par mimétisme, cette autonomisation de la critique littéraire se double paradoxalement d'une dépendance du paratexte au texte.

À partir de cette juxtaposition de nature (prise de conscience, art et pensée) entre littérature et critique littéraire, un nouveau parallèle s'établit quant au mouvement que Lapointe observe dans le diptyque *Poèmes (Le tombeau des rois et Mystère de la parole)* et qu'elle opère elle-même dans sa critique : « une trajectoire affective d'une parfaite cohérence [...] : du drame tout individuel [...] aux dimensions de l'humanité : villes et pays entiers, perdus, puis sauvés. L'amour est charité. *Je* devient *nous*. [...] Les désespoirs les plus personnels se transfigurent en ardeur de protestation à la dimension de pays entiers » (p. 21-22). Comme si elle livrait par l'analyse psychologique du texte une métaphore de sa propre démarche critique dans l'écriture de ses articles, Lapointe illustre à l'aide de sa compréhension de l'œuvre un mouvement du *je* vers le *nous*, ce *nous* toujours présent qui prend des dimensions nationales à travers cette « ardeur de protestation » qui clôt chacun de ses articles critiques, celui-ci ne faisant pas exception : « Que, parmi le pauvre sédiment de bien des publications médiocres qui forment la plus grande partie de notre littérature, ait pu germer une œuvre aussi exigeante [...] ne pourrait-on voir là une transposition et mûrissement, mais au plan de l'art, des éléments valables ou nobles, que recélait sans aucun doute une tradition janséniste en voie de disparition » (p. 22).

Pourtant, cette structure menant du *je* au *nous* dans chaque article de Lapointe est inversée dans la perspective globale du parcours critique de Lapointe par un mouvement qui mène de l'interaction vers une parole plus individuelle et spécialisée. Ce croisement paradoxal constitue le signe que l'apport de Lapointe réside bien dans la valorisation d'un universalisme de l'être intérieur dont le *je* mis de l'avant prend quand même les « dimensions de l'humanité ». Du

¹⁰⁵ Jeanne Lapointe, « *Mystère de la parole* par Anne Hébert », dans *Cité Libre*, n° 36 (avril 1961), p. 22.

¹⁰⁶ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 17.

je au nous national présent dans les dénonciations finales, Lapointe arrive à faire valoir un *nous* universel et humaniste grâce à une perspective de plus en plus psychologique, se concentrant sur l'évolution d'une œuvre plutôt que sur l'interaction des œuvres dans le temps.

La parole universitaire : multidisciplinarité et remises en question méthodologiques

Bien que la publication de « *Mystère de la parole* par Anne Hébert » en 1961 signe la fin de la collaboration de Jeanne Lapointe à *Cité Libre*, son point de vue critique liant analyse littéraire, psychologique et sociologique, souvent dynamisé par l'interaction, continue d'être mis à profit et enrichi grâce à sa participation au deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques*, tenu en 1964, intitulé « Littérature et société canadiennes-françaises ». Pour la première fois dans le parcours de Lapointe, deux disciplines, littérature et sociologie, sont appelées à interagir explicitement. À première vue, cette intervention de Lapointe semble marquer une continuité dans sa trajectoire critique puisque les objectifs du colloque rejoignent la pratique citélibriste quant à la conception du produit culturel comme outil d'examen social : « Notre vaste interrogation de la société canadienne-française débutait par un examen de la littérature¹⁰⁷. » De plus, cette interrogation se déroule dans une dynamique familière à Lapointe, celle de l'interaction. En effet, à titre de « critique[...] plus lucide[...] », Jeanne Lapointe est invitée à commenter l'exposé de Fernand Dumont intitulé « La sociologie comme critique de la littérature » et à prendre part à « un débat méthodologique qui pourrait donner lieu à un fructueux dialogue entre les visées de l'esthétique et celles de la sociologie¹⁰⁸. » Toutefois, le dialogue interdisciplinaire fera advenir des interrogations chez Lapointe qui devra réévaluer sa méthode et ses critères à la lumière de nouvelles perspectives.

« La sociologie comme critique de la littérature : commentaire »

Dans le but de « repérer les perspectives d'une sociologie de la littérature et [de] retracer, en pointillé, le cheminement global d'une méthode¹⁰⁹ », Fernand Dumont propose dans son exposé, divisé en trois parties, trois formes de relation entre sociologie et littérature que Lapointe résume :

¹⁰⁷ Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, « Avant-propos », dans *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval (Deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval), 1964, p. 7.

¹⁰⁸ *Id.*

¹⁰⁹ Fernand Dumont, « La sociologie comme critique de la littérature », dans DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU (dir.), *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval (Deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval), 1964, p. 226-227.

recherche des circonstances historiques et sociales qui ont favorisé l'éclosion de l'œuvre; étude de l'évolution du mythe, qui a peu à peu cédé sa fonction sociale à la littérature; examen, par le sociologue, non seulement des symboles qu'une culture dépose dans les œuvres littéraires, mais inversement de l'action des symboles sur la société et le sociologue¹¹⁰.

Se faisant d'abord critique de la critique en soulignant d'emblée la qualité esthétique du «beau texte» de Dumont, « tout illuminé du dedans par un secret lyrisme de l'abstraction, [...] une richesse illimitée des analogies » (p. 241), Jeanne Lapointe quitte bientôt la forme pour soulever quelques problèmes qui se posent au regard littéraire au sujet de la relation entre l'œuvre et le milieu. Revenant sur la première partie de l'exposé de Dumont qui s'interdit de « croire que la sociologie doit considérer fatalement la littérature comme le simple reflet d'une société¹¹¹ », Lapointe appuie le point de vue du sociologue en l'enrichissant de celui de la littéraire. En effet, en accord avec Dumont, Lapointe montre que contrairement au sociologue qui rend compte d'une « vision-chose-vue » commune, le poète propose plutôt une « vision-manière-de-voir » toute subjective. Légitimement, le poète

possède le privilège du mensonge. [...] [I]l ne cherche pas à renseigner sur le réel, mais à travers sa propre vision partielle du monde, il exprime l'état de celui qui cherche, dans ce monde, sa place, y cherche son âme, cherche une adéquation entre le réel et lui-même; [...] cet état, cette aspiration irréalisable, le poète [...] tentera [...] de les mettre dans une forme et une structure (p. 242).

Construite sur la subjectivité individuelle, la littérature est miroir déformant et c'est en partie pour cette raison que le sociologue ne peut l'étudier en sens unique, c'est-à-dire comme reflet objectif de la société. Ce sens pose toujours problème dans une perspective sociologique : « est-ce donc l'œuvre entière qui sera résidu, pour le sociologue? » (p. 243). C'est au moment de proposer des solutions méthodologiques que Lapointe constate les lacunes d'une méthode que, s'improvisant brièvement sociologue, elle avait mise à profit dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » et défendue dans sa réponse à Pierre Gélinas, c'est-à-dire la lecture du personnage collectif dans un ensemble restreint d'œuvres grâce à la récurrence de thèmes. Menée « au plan intuitif », ce type d'étude de la littérature risque les conclusions hasardeuses ou, par exemple,

d'étiqueter comme typiquement canadien ce qui est le propre de la littérature même; il m'est arrivé de relever chez nos héros de roman des indices de notre difficile adaptation au monde, alors qu'il me semble aujourd'hui que toute l'entreprise littéraire n'a d'autre

¹¹⁰ Jeanne Lapointe, « La sociologie comme critique de la littérature : commentaire », dans DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU (dir.), *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval (Deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval), 1964, p. 241.

¹¹¹ Fernand Dumont, « La sociologie comme critique de la littérature », *art. cit.*, p. 225.

but que d'exprimer cette difficulté d'être dans des structures qui y font contrepoids (p. 243).

Il y a donc un passage obligatoire pour Lapointe du plan intuitif au plan spécialisé voire « scientifique », c'est-à-dire à une critique littéraire qui cerne d'abord l'essence de son objet puis se donne des méthodes. Si « les derniers retranchements de la littérature sont peut-être le langage – instrument de la vie quotidienne, bien sûr, mais que la littérature utilise à sa façon – et les structures mystérieuses de l'œuvre » (p. 243), la critique littéraire telle que conçue par Lapointe devra s'attacher à en analyser les significations. Or, ces nouvelles balises font advenir de nouvelles perspectives sous la plume de Lapointe, principalement lorsqu'il est question de « mystère », correspondant à un inconscient : « Chez ceux qui sont conscients de leur inconscient et chez les autres, il y a une part de lucidité et une part de nuit dans l'agencement des structures de l'œuvre » (p. 243). Par l'introduction de notions rudimentaires de psychanalyse, Lapointe apporte une solution non pas sociologique aux problèmes soulevés par l'exposé de Dumont quant à la relation entre littérature et milieu, mais bien multidisciplinaire : « C'est peut-être par ce biais, d'un certain quantitatif de cet élément qualitatif, affectif et semi-conscient qu'est le langage que sociologue, statisticien, psychologue et critique, travaillant de concert, rejoindront au plus proche l'œuvre littéraire, là où elle se cristallise » (p. 244). Paradoxalement, Lapointe en arrive à un moment où, confrontée à la sociologie et à sa méthode, elle cherche à cerner l'essence de la littérature et à l'isoler, tout en témoignant d'un désir grandissant de mettre à contribution plusieurs points de vue spécialisés pour éclairer le langage propre à la littérature dont elle soupçonne la complexité, et ultimement, enrichir une critique émergente.

Intuitivement, Lapointe utilise des outils analytiques propres à sa discipline, les études littéraires, puis emprunte à la sociologie, pour procéder explicitement à une psychologie de l'inconscient. Ce mélange apparemment non structuré des disciplines et de leurs repères respectifs connaît des limites sous la plume de Lapointe qui, au lieu de lire l'être humain universel, en arrive à lire le collectif dans des dénonciations d'ordre social. Cette confusion devenant problématique au regard de la psychanalyse, l'association entre le *nous* national et le *nous* collectif qui sous-tendait jusqu'ici son discours critique disparaîtra sous la plume de Lapointe lorsqu'elle se spécialisera. Sa critique littéraire qui vise la compréhension de la littérature passera par la compréhension de son origine : l'être humain. À travers la perspective psychanalytique, Jeanne Lapointe privilégiera l'universalisme de l'être intérieur. Dans notre compréhension de son cheminement critique, son commentaire sur la sociologie comme critique

littéraire constitue un questionnement transitoire à la fois sur l'équilibre des critères mis dans la balance du jugement critique et la pertinence nouvelle de la multidisciplinarité.

CHAPITRE II

JEANNE LAPOINTE ET LA PSYCHANALYSE : LA CRITIQUE LITTÉRAIRE SPÉCIALISÉE (1969-1974)

I - L'intuition psychanalytique de Jeanne Lapointe : prémisses

Nous avons observé dans le chapitre précédent une évolution significative dans la pensée critique de Jeanne Lapointe qui tend perceptiblement vers l'approche psychanalytique de la littérature. En effet, si ses textes critiques publiés dans *Cité Libre* de 1954 à 1961 témoignent d'une attention particulière accordée à la prise de conscience collective – voire nationale – dans son appréciation de la littérature, son intervention sous forme de commentaire à un exposé de Fernand Dumont lors du deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* tenu en 1964 tend à lui substituer la prise de conscience personnelle – voire psychanalytique – et, du coup, à valoriser un universalisme de l'être intérieur. Pendant ce que nous identifions comme une deuxième période critique chez Jeanne Lapointe (1969-1974)¹¹², ce changement trouve un appui et un langage scientifiques principalement dans les théories freudiennes et lacaniennes. La psychanalyse fournit alors de nouveaux outils critiques à Lapointe qui approfondit ses analyses en précisant ses définitions de la subjectivité et du style de l'écrivain à travers le langage littéraire.

Cette orientation et cette spécialisation du point de vue critique apparaissent *a posteriori* comme un choix cohérent qui donne suite à des considérations littéraires déjà presque psychanalytiques dans *Cité Libre*. Voyons d'abord comment, plus d'une décennie avant ses études freudiennes (1970-1971) et sa formation de psychothérapeute (1971-1974), l'intervention de Jeanne Lapointe dans la revue *Cité Libre* prépare le terrain à l'application des schémas de la psychanalyse à la littérature.

Conceptions de la littérature et de la critique : une porte ouverte

« La littérature est à la fois une prise de conscience, un art et une pensée¹¹³ ». Cette phrase liminaire de « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » souligne non seulement le caractère essentiellement humain de la littérature pour Jeanne Lapointe mais aussi, et surtout, sa relation étroite avec la psychologie, l'imaginaire et la subjectivité. Humaniste, c'est-à-dire reflet d'« une vision du monde centrée sur l'homme¹¹⁴ », sa critique structurée selon ces trois volets s'applique d'abord à comprendre l'imaginaire humain et son inconscient.

¹¹² Du premier séminaire de psychanalyse et littérature donné à l'Université Laval jusqu'à la dernière année de formation en psychothérapie.

¹¹³ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 17.

¹¹⁴ Jeanne Lapointe, « Humanisme et humanités », *art. cit.*, p. 2.

Déjà, chez *Cité Libre*, Jeanne Lapointe utilise le langage de la psychanalyse, éclairant d'emblée le rapport qu'entretient sa critique avec les réflexions freudiennes. En effet, dans sa réponse à Pierre Gélinas, elle propose une critique qui puisse lire à travers le récit l'être humain dans son essence « au moyen d'une psychologie de l'inconscient¹¹⁵ ». La simple évocation de cette approche suggère l'existence d'une part inconsciente du texte, un contenu que l'écrivain y injecte à son insu, principe de base de la psychanalyse qui veut que « le poème en [sache] plus que le poète¹¹⁶ ». Le travail de l'analyste consiste alors à se donner des outils et des repères pour capter et lire les indices de l'inconscient dans le texte sans en déformer les sens, ce que Lapointe tente d'exécuter dans ses études publiées chez *Cité Libre* en s'attardant aux images dans la littérature, par exemple.

L'analyse des images dans un récit littéraire – ou une œuvre d'imagination – constitue un principe de base de l'approche psychanalytique mise en pratique par Freud lui-même : l'image permet une meilleure lecture de l'inconscient puisqu'elle est associée au rêve, suite d'images se déroulant tel un film muet, « voie royale qui conduit à l'inconscient ». Lapointe recherche les traces de l'inconscient dont l'intérêt réside dans le fait qu'il n'est pas régi par les lois de la logique et de la censure. Il renferme conséquemment « les aspirations et les inquiétudes humaines, la générosité, la fraternité des hommes, leur effort séculaire pour rejoindre la vérité¹¹⁷ » qu'elle veut précisément mettre au jour. En termes psychanalytiques, elle délaisse rapidement le *contenu manifeste* (correspondant à la trame narrative); par exemple, la tendance à la victimisation du personnage romanesque ou l'hostilité latente des romanciers à l'égard des clercs (1954) pour s'attarder à la *pensée latente* (correspondant à la lecture de la subjectivité (parfois confondue sous la plume de Lapointe avec le collectif); par exemple, la victimisation et l'hostilité dénotent « un manque de foi dans la vie, de foi tout court¹¹⁸ », aspect qui fait sens pour une critique humaniste telle que la conçoit Lapointe : elle veut comprendre l'être humain en transcendant le récit, c'est-à-dire qu'en tant que critique, elle se place déjà entre le *je* et sa parole; elle veut départager la mise en récit (trompe-l'œil) et les vérités inconscientes qui font défaut au sujet lui-même, à l'instar du tiers essentiel que constitue le thérapeute ou l'analyste.

¹¹⁵ Jeanne Lapointe, « De notre littérature II – Réponse à la lettre précédente », *art. cit.*, p. 35.

¹¹⁶ Jean Bellemin-Noël, *Psychanalyse et littérature*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je?), 1995, p. 7.

¹¹⁷ Jeanne Lapointe, « De notre littérature II – Réponse à la lettre précédente », *art. cit.*, p. 35.

¹¹⁸ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 24.

Filiation freudienne : les thèmes retenus

Si « lire avec le lorgnon de Freud, c'est lire dans une œuvre littéraire, comme activité d'un être humain et comme résultat de cette activité, ce qu'elle dit sans le révéler parce qu'elle l'ignore¹¹⁹ », il semble que Lapointe se prête au jeu de la psychanalyse dès sa première publication dans *Cité Libre* en 1954. En effet, la seule introduction de la notion de l'inconscient citée plus haut, qui s'impose rapidement comme le centre du processus analytique chez Lapointe, dénote un intérêt quasi explicite pour les théories freudiennes. Pourtant, la référence directe à Freud ou à quelque autre théoricien de la psychanalyse¹²⁰ demeure absente. Bien que la filiation reste implicite, la relecture des textes de Lapointe permet indéniablement une identification de traces d'une influence freudienne.

Les recherches du Dr Sigmund Freud en psychanalyse au début du XX^e siècle demeurent celles d'un psychiatre, malgré quelques essais d'application de son système analytique à des textes littéraires¹²¹. Ses conclusions se basent entre autres sur l'analyse des rêves de ses patients, procédé qui, selon lui, ouvre la voie de l'inconscient humain et permet de concevoir une forme de traitement psychanalytique. À partir de ses observations cliniques, Freud a posé les fondements de la psychanalyse grâce à une terminologie métaphorique des phases du développement psycho-sexuel de l'être humain dont l'activité psychique serait liée au corporel :

La sexualité selon Freud déborde la stricte génitalité, entendue comme activité des organes sexuels, non seulement parce qu'elle concerne tout ce qui s'est trouvé associé à nos premières (in)satisfactions pulsionnelles en écho plus ou moins sensible à celles de nos parents, mais aussi parce qu'elle touche d'entrée de jeu à notre communication avec le monde extérieur¹²².

La notion de communication du corps est primordiale puisque le fait de « reconnaître que notre corps parle avec [ses] fluides avant que nous ne pensions avec des mots¹²³ » révèle une importance cruciale des premiers moments de vie et de l'enfance. En effet, si l'enfant, du latin *infans*, est « celui qui ne parle pas », il contient dès lors tout le non-dit de l'être humain, son

¹¹⁹ Jean Bellemin-Noël, *Psychanalyse et littérature*, op. cit., p. 16.

¹²⁰ Plus tard, dans les années 1970, Lapointe se réclame explicitement non seulement de Freud mais aussi de Maרון et de Lacan.

¹²¹ *Délire et rêves dans La Gradiva de W.Jensen* (1907), *La création littéraire et le rêve éveillé* (1908), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910), *Le thème des trois coffrets* (1913), *Un souvenir d'enfance dans Poésie et vérité de Goethe* (1917), *L'inquiétante étrangeté* (1919), *Dostoïevski et le parricide* (1928). (Jean Bellemin-Noël, *Psychanalyse et littérature*, Paris, PUF (Que sais-je?), 1995, p. 19.)

¹²² Jean Bellemin-Noël, *La psychanalyse du texte littéraire. Introduction aux lectures critiques inspirées de Freud*, Paris, Nathan (128), 1996, p. 16.

¹²³ *Id.*

inconscient. Les analyses de Freud sont donc orientées par les composantes psychologiques du monde infantile : relation à la mère et au père (l'Œdipe), différenciation sexuelle et rapport au phallus (castration), rapports de pouvoir, etc. C'est dans ces termes que se formuleront la plupart des recherches et des théories subséquentes en psychanalyse qui se réclament de Freud¹²⁴.

Jeanne Lapointe emboîte le pas en reprenant certains thèmes privilégiés par le père de la psychanalyse. Dès la deuxième page de « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », elle livre successivement trois exemples d'une attention critique accordée à des thèmes freudiens dans la littérature canadienne-française. Elle s'attarde d'abord au problème de « l'atmosphère d'inceste » perceptible dans *Angéline de Montbrun*, « où les amoureux du roman ne sont pas Maurice Darville et Angéline mais M. de Montbrun et sa fille ». De la relation père/fille, ses propos glissent rapidement vers les rapports conflictuels mère/fils dans *Les Plouffe* de Roger Lemelin où se dévoile « une certaine vérité de l'instinct – on voit la mère Plouffe couvrir autour d'elle des enfants de quarante ans et considérer la fiancée de son fils comme “une menace à la tranquillité de la famille” ». De façon non théorisée – ou intuitive – Lapointe signale sans le nommer le caractère malsain d'un complexe d'Œdipe inversé et refoulé qui devient un obstacle au développement psycho-social du personnage. Mais, sans plus de développement, elle enchaîne en exposant la contrepartie de ce comportement dans « L'Élixir », conte de Roger Lemelin, et *Le Torrent* d'Anne Hébert qui « se rencontrent dans un même symbolisme : le meurtre de la mère, devenu condition même de l'amour¹²⁵ ». Cette enfilade de brèves considérations sinon psychanalytiques, du moins psychologiques sur les relations problématiques parents/enfants dans la littérature du Québec mène Lapointe sur le terrain de l'interprétation concernant non pas les auteurs mentionnés mais le milieu plus vaste dans lequel leur inconscient s'est formé :

N'y aurait-il pas lieu de se demander, devant ces indices concordants, à quel point des sentiments normaux, entretenus chez nous par une longue nécessité historique, n'auraient pas atteint des limites extrêmes. Parallèlement au sentiment de la famille, à la prédominance de la mère, un nationalisme centré sur des valeurs de défense et d'immobilisme ne contribuerait-il pas à nous garder dans un certain infantilisme et une certaine peur collective des valeurs d'extériorisation et de création¹²⁶.

¹²⁴ Certaines voies de la psychanalyse se sont dissociées des conceptions de Freud, notamment les recherches de Carl Gustav Jung (1875-1961) qui voulait repousser les limites du système et de l'objectivation mis en place par son collègue et ami. Mentionnons aussi quelques pionniers dissidents tels Alfred Adler (1870-1937), Otto Rank (1884-1939) et Wilhelm Reich (1897-1957).

¹²⁵ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 18.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 18-19.

Ainsi, son premier texte critique prend d'emblée un virage psychanalytique marqué par la formulation implicite de thèmes clairement freudiens mais qui, originalement voués à l'étude du psychisme de l'individu, sont radicalement orientés vers des considérations collectives voire nationales. Il semble donc que les rudiments de psychanalyse que Lapointe manipule avec plus ou moins de circonspection¹²⁷ rencontrent des limites dans sa pratique de la critique littéraire chez *Cité Libre*. Aux moyens freudiens incompatibles avec la notion de collectivité, correspond une fin élargie qui appelle d'autres compétences devant lesquelles Lapointe baisse les bras en 1954 : « Il appartiendrait à un sociologue doublé d'un psychologue d'en décider¹²⁸ ». Lapointe témoigne ici des limites de ses connaissances psychanalytiques en 1954 et du problème qu'elles posent face à son désir d'interpréter le collectif à même l'individu, abandonnant le point de vue spécialisé brièvement esquissé. Les thèmes mentionnés dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », véritables traces d'analyse freudienne à ses débuts chez Lapointe, ne sont aucunement considérés dans ses autres articles chez *Cité Libre*, mise à part une petite incursion dans son article intitulé « Saint-Denys Garneau et l'image » : « L'image est, pour lui, comme l'univers féminin¹²⁹, une menace à la fragile intégrité du poète » (p. 26). Mais la relation conflictuelle du poète à l'icône féminine n'est pas approfondie et fait plutôt place à l'analyse non psychanalytique d'une dichotomie de l'image.

Champ lexical de la psychanalyse

Malgré la discrétion relative des thèmes proprement freudiens dans les quatre textes de Lapointe publiés dans *Cité Libre*, le vocabulaire qu'elle utilise continue de la lier à l'approche psychanalytique en créant un véritable champ lexical de la psychanalyse qui s'étend à travers trois de ses discussions et analyses. Par exemple, dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », en posant le jugement suivant : « Quelle curieuse *psychologie* et *psychanalyse*¹³⁰ de notre personnage collectif on en pourrait tirer » (p. 18), elle nomme deux domaines de la même discipline. Plus loin, elle explique que « *Les Témoins*, d'Eugène Cloutier, sont les divers *moi* d'un homme qui vient de tuer sa femme et l'amant de celle-ci » (p. 27). Bien

¹²⁷ Ce manque de prudence par rapport aux conclusions tirées de ses analyses quasi psychanalytiques chez *Cité Libre* est en partie responsable des ratés que Lapointe relève *a posteriori* dans ses propres réflexions critiques en 1964 (« La sociologie comme critique de la littérature : commentaire »).

¹²⁸ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 19.

¹²⁹ Nous soulignons. Le féminin opposé au masculin demeure à la base des analyses de Freud quant à l'identité du sujet face au monde et à l'Autre. Avec prudence, nous ajoutons aussi que ce constat dénote déjà une amertume au sujet du statut dévalorisé du féminin dans l'imagerie sociale, statut que Lapointe travaillera à réhabiliter dans les années 1970 et 1980.

¹³⁰ Nous soulignons ici. Afin de mieux mettre en évidence les termes psychanalytiques, il en ira de même pour toutes les citations comprises dans cette section sur le champ lexical.

que Lapointe n'utilise ce terme que dans une phrase de résumé, il est possible qu'il fasse référence au moi psychanalytique qui constitue le moteur de l'action du sujet et se situe à un niveau proche de l'inconscient. Plus tard dans sa « Lettre à Jeanne Lapointe », Pierre Gélinas lui reproche de passer sous silence ce qu'il qualifie de « détestables filiations néo-freudiennes » (p. 33) propres à certains romans qu'elle étudie. À cela, elle répond qu'elle veut précisément faire « tout aussi grande la part d'une *psychologie* plus individuelle, et même d'une *psychologie du subconscient* » (p. 34). Plus loin dans sa réplique, elle parle plutôt d'une « psychologie de l'inconscient » (p. 35), dont nous avons discuté précédemment. Après l'évocation de son approche et d'une terminologie plus ou moins précise, elle pose des diagnostics dans son article « Saint-Denys Garneau et l'image » :

L'isolement maladif hors du réel, la *schizophrénie* [...] trouvent toujours, pour se justifier, des certitudes illusives. [...]

Les modalités et variantes de cette *attitude de rejet du réel* se rencontrent à divers degrés parmi nous¹³¹. [...]

Cette *rupture avec le réel* dans le tréfonds des *structures mentales*, devenant parfois un indifférentisme moral, peut appuyer sur la philosophie la plus respectable [...] la justification des pires aberrations au plan de la vie. [...]

Cette scission d'avec le réel, cette *névrose* profonde, Garneau en est mort (p. 28).

Dans cet avant-dernier article de Lapointe publié chez *Cité Libre*, les termes spécialisés concernant la psychanalyse foisonnent, signe qu'en 1960, l'approche psychanalytique oriente déjà l'optique de Jeanne Lapointe, bien qu'elle reste peu théorisée et formulée par bribes.

Trace de psychocritique

Étrangement, ce foisonnement constaté dans le texte de 1960 s'éteint subitement en 1961 dans le quatrième article de Lapointe intitulé « *Mystère de la parole* par Anne Hébert ». Pourtant, elle y privilégie toujours l'aspect psychologique du texte. Ce n'est toutefois pas par une enfilade d'exemples thématiques ou une nomenclature diagnostique et théorique que Lapointe signale son attachement à la psychanalyse mais plutôt par des constats psychologiques basés sur une œuvre entière, celle d'Anne Hébert. Dans la mesure où elle veut rendre compte d'une trajectoire, à partir des réalités textuelles jusqu'à l'imaginaire de l'auteur, Lapointe semble vouloir échanger le lorgnon de Sigmund Freud pour celui, plus ciblé, de Charles Mauron et de la psychocritique.

¹³¹ La présence du *nous* dans cette citation constitue un excellent exemple des incongruités transitoires perçues dans les premières critiques de Lapointe qui font se côtoyer considérations psychanalytiques et sentiment national dans une même phrase. Par contre, comme nous l'avons mentionné plus haut, nous constaterons une uniformisation dans ses propos lors de la formation de psychothérapie de Lapointe qui éliminera la dimension collective de l'analyse; toutefois, nous la verrons émerger à nouveau dans la perspective féministe, non plus au plan national mais bien universel.

La méthode psychocritique de Mauron constitue une des nombreuses branches de la psychanalyse appliquée aux textes littéraires dont le tronc demeure héritier des observations freudiennes. Dans le souci de rompre avec une tradition critique qui se préoccupe principalement de « l'homme-écrivain, supposant qu'une œuvre comporte des traces ou des échos de la structure et de la vie inconscientes de son auteur¹³² », Mauron veut centrer sa lecture sur les œuvres elles-mêmes : « la psychocritique prétend accroître notre intelligence des œuvres littéraires simplement en découvrant dans les textes des faits et des relations demeurés jusqu'ici inaperçus ou insuffisamment perçus et dont la personnalité inconsciente de l'écrivain serait la source¹³³. » Pour ce faire, le psychocritique doit chercher à embrasser l'œuvre entière d'un auteur donné afin de faire ressortir un réseau d'images récurrentes appelées « métaphores obsédantes » (les faits) qui fera découvrir le « mythe personnel » (personnalité inconsciente) de l'écrivain. Le terme final de ce programme laisse poindre une contradiction : même si l'on veut évacuer la psychobiographie, le raisonnement retourne inévitablement vers l'homme derrière l'écrit, malgré l'étude exclusive de ses textes. C'est pourquoi la psychocritique demeure une voie intermédiaire entre deux approches.

Malgré ce qu'annonce son titre « *Mystère de la parole* par Anne Hébert », le dernier article de Lapointe publié dans *Cité Libre* constitue une étude du récent recueil intitulé *Poèmes* qui réunit *Le Tombeau des rois* et *Mystère de la parole*. La juxtaposition éditoriale des deux recueils invite d'emblée à une analyse comparée que Lapointe livre expéditivement :

Poèmes forme un diptyque et une antithèse qui a, pour premier panneau une réédition du *Tombeau des rois* et, comme seconde tablette, les nouveaux poèmes de *Mystères de la parole*.

On passe d'une œuvre en noir et blanc [...] à une œuvre où le blanc est magie de neige, où les étés sont criblés de couleur [...] (p. 21).

Ces propos tiennent lieu d'introduction à une lecture plus étendue de l'œuvre d'Hébert contenue dans une sous-section intitulée « Logique affective ». En effet, Lapointe établit des liens non seulement entre ses propos sur les nouveaux poèmes et les anciens, mais aussi avec *Le Torrent* et *Les chambres de bois* :

L'ensemble de l'œuvre d'Anne Hébert suit une trajectoire affective d'une parfaite cohérence, depuis la vie sans parole de François, dans *Le Torrent*, jusqu'à l'ample parole d'aujourd'hui ; depuis les tombeaux profonds et les chambres fermées du *Tombeau des*

¹³² Jean Bellemin-Noël, *La psychanalyse du texte littéraire*, op. cit., p. 54.

¹³³ Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique*, Paris, Corti, 1962, p. 13.

rois et des Chambres de bois, jusqu'à ces plages et ces aubes où atteindra Catherine [...] (p. 21).

Elle met alors au jour les images récurrentes qui constituent toutes des signes d'une évolution de l'œuvre d'Anne Hébert : le « dépossédé du monde », « la fille maigre », « l'enfant adolescente », « l'évadée » : « ces êtres-symboles se sont relayés, le long de ce dur cheminement de taupe vers la lumière » (p. 21). Dans la seconde partie intitulée « Amplification et enracinement », elle poursuit le raisonnement et continue d'étudier ce cheminement de l'œuvre en observant l'évolution du thème de l'amour : « Ce personnage qui est allé s'amplifiant nous a fait passer du drame tout individuel du début vers le drame de l'amour destructeur, puis de l'amour plénitude, chez Catherine ; aujourd'hui, l'œuvre s'élargit aux dimensions de l'humanité [...]. L'amour est charité » (p. 21). Délaissant en quelques lignes cette vision globale pour s'attarder précisément aux nouveaux poèmes de *Mystère de la parole*, Lapointe revient rapidement sur sa lancée en concluant l'avant-dernière section de l'article par la mise en évidence d'un autre thème récurrent de l'œuvre : « La sensation, toujours si vivement et exactement perçue et dite, de façon si concrète, dès les premières œuvres, garde sa stricte vérité sensible, sa force d'évocation authentique » (p. 22). Lapointe accomplit donc une lecture en partie psychocritique puisqu'elle contribue à une meilleure connaissance de l'œuvre entière d'Hébert « en découvrant dans les textes des faits et des relations demeurés jusqu'ici inaperçus ou insuffisamment perçus¹³⁴ ».

Mais il ne s'agit que de *traces* de psychocritique puisque l'aboutissement de cette étude interrompt son parcours de façon à ne jamais atteindre « le mythe personnel » d'Anne Hébert. Toutes ces images et tous ces thèmes récurrents soulignés par Lapointe sont finalement placés dans un contexte signifiant totalement éloigné de toute psychanalyse dans des considérations encore une fois collectives, sorte d'esquive qui mène la démarche psychanalytique dans une impasse. Elle conclut en louant l'originalité de l'œuvre dans un contexte littéraire canadien-français pauvre et en faisant valoir sa représentativité : « Cette œuvre difficile [...] est peut-être, et en profondeur, – comme le fut Sibélius pour la Finlande ou l'hermétique James Joyce pour l'Irlande, – la plus personnelle expression du Canada dans le monde » (p. 22). Ces conclusions témoignent d'un refus de verser dans la psychanalyse de l'auteur, d'une volonté de rester ancrée dans le texte littéraire et, aussi, de lire le collectif à travers l'individu, ce qui s'avèrera très tôt une erreur aux yeux de Lapointe qui veut plutôt atteindre l'universel. C'est grâce à une formation étoffée marquant une deuxième période critique dans son parcours qu'elle y parviendra.

¹³⁴ Charles Mauron, *op.cit.*, p. 13.

II- La spécialisation : venue de Jeanne Lapointe à la psychanalyse

Les textes de Lapointe publiés dans *Cité Libre* nous apparaissent, *a posteriori*, comme des ébauches d'analyse psychanalytique sans repère significatif, c'est-à-dire qu'ils fournissent bel et bien des indices de l'intérêt déjà présent de Lapointe pour la psychologie humaine sans témoigner d'une véritable mise à profit de la multidisciplinarité ; son commentaire à l'exposé de Fernand Dumont en 1964 trace ultimement les contours d'une remise en question méthodologique qui tend perceptiblement vers la perspective psychanalytique. Ce n'est que lorsqu'elle effectue des études freudiennes et psychothérapeutiques et s'adonne à la pratique clinique que Jeanne Lapointe applique explicitement les schémas de la psychanalyse à la littérature. Dès lors, il apparaît pertinent de connaître la nature de sa formation et de ses activités psychanalytiques afin de les lier à sa pratique de la critique littéraire.

Passage en France : formation à l'École freudienne de Paris (ÉFP)

Après une décennie 1960 chargée pendant laquelle elle a été entre autres membre de la Commission Parent (Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec, 1961-1966) et de la Commission Bird (Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada, 1967-1970), Lapointe obtient une bourse du Conseil des arts du Canada qui lui permet d'effectuer un premier saut dans l'univers des théories psychanalytiques grâce à une année d'études à l'École freudienne de Paris (1970-1971). Ce séjour en France constitue pour elle la possibilité d'entrer en contact avec plusieurs figures majeures des études psychanalytiques: elle suit des cours donnés par des spécialistes des lettres tels que Roland Barthes (sémiologie), Julia Kristeva (sémiologie, « sémanalyse »), Hélène Cixous (roman/essai), Lucette Finas (roman/essai/nouvelles/psychanalyse) ainsi que le philosophe Michel Foucault ; elle assiste à des conférences de médecins réputés tels que Jacques Lacan (médecine générale, psychanalyse), Françoise Dolto (pédiatrie et psychanalyse) et André Green (psychiatrie).

Outre ces rencontres formatrices occasionnant la création d'un réseau outre-mer¹³⁵, cette année d'études à Paris constitue pour Jeanne Lapointe une véritable immersion dans un contexte

¹³⁵ En effet, au fil de ses expériences, Jeanne Lapointe tisse et entretient un réseau de contacts européen qui lui permet de recevoir quelques spécialistes dans le cadre de ses cours donnés à l'Université Laval : on note Lucette Finas en 1973, Hélène Cixous en 1979 ainsi que Julia Kristeva (non daté). Sa correspondance avec Lucette Finas, conservée à la Bibliothèque et archives nationales à Ottawa, témoigne d'une relation amicale suivie pendant les

psychanalytique alors effervescent en France. Toujours soucieuse de prendre connaissance de ce qui se passe de plus vivant et de plus nouveau, Lapointe s'intéresse au mouvement d'expansion de la psychanalyse en France en 1970, dont le centre s'incarne en la personne de Jacques Lacan, fondateur de l'École freudienne de Paris. L'histoire de la montée de la psychanalyse en France témoigne de multiples scissions, de contestations virulentes sur le plan des idées, dont l'ÉFP constitue un des produits. La première survient au sein de la Société psychanalytique de Paris (SPP) fondée en 1926 comme première composante française de l'International Psychoanalytical Association (IPA) elle-même créée par Freud en 1910. À la suite de la démission de plusieurs membres importants de la SPP¹³⁶ en 1953, Daniel Lagache fonde la Société française de psychanalyse (SFP) au sein de laquelle la psychanalyse se renouvelle, toujours en filiation avec les avancées freudiennes, sous des regards neufs dont celui de Jacques Lacan :

Le 26 septembre 1953, lors d'un congrès de la SFP, qui se tint à Rome, à l'Institut de psychologie de l'université, Lacan donna une conférence inaugurale intitulée « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Dans ce fameux « Discours de Rome », il effectuait une refonte « structuraliste » de sa doctrine en s'inspirant des travaux de Ferdinand de Saussure, Roman Jakobson et Claude Levi-Strauss.

Il accordait ainsi au Symbolique une place primordiale. Rappelons que ce terme désignait pour lui l'ordre de la loi et de l'interdit auquel est confronté le sujet dans sa relation langagière à autrui et à son psychisme¹³⁷.

Après plusieurs vaines tentatives d'affiliation à l'IPA, la SFP éclate en novembre 1963 et se scinde alors en deux organisations : l'Association psychanalytique de France (APF) et l'École freudienne de Paris. Lacan fonde cette dernière le 21 juin 1964 et développe autour de l'enseignement freudien des théories nouvelles qui introduisent la linguistique structuraliste dans le système de l'analyse psychanalytique. Le principal apport du point de vue lacanien consiste à considérer que l'inconscient est structuré comme un langage, hypothèse que Freud n'avait qu'effleurée. Le 5 janvier 1980, le fondateur dissout lui-même l'École freudienne de Paris, laissant dans son sillage une vingtaine de groupe d'études lacaniennes en France.

L'engouement perceptible autour de Jacques Lacan et le vent de fraîcheur qu'il apporte aux études psychanalytiques ne constituent pas les seules raisons de l'attraction de Jeanne Lapointe vers l'École freudienne de Paris. Ses études antérieures à l'École normale supérieure de Paris en littérature et linguistique et à l'École pratique des Hautes Études en sémantique de 1946

¹³⁶ Il s'agit de Françoise Dolto, Juliette Favez-Boutonier, Jacques Lacan, Daniel Lagache et Blanche Reverchon-Jouve.

¹³⁷ Élisabeth Roudinesco, «Création de la société française de psychanalyse», Université de Paris VII, page consultée le 8 juin 2005, [En ligne], <http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/celebrations2003/sfp.htm>.

à 1948, puis son séjour à l'Institut de phonétique de l'Université de Paris en linguistique phonétique en 1957-1958 témoignent d'un intérêt déjà très présent pour le langage et la langue française dont elle est devenue une spécialiste. Cet intérêt pour la connaissance des sciences du langage se reflète à l'occasion dans ses études publiées dans *Cité Libre* lorsqu'elle fait valoir que « seule la qualité esthétique peut donner [aux] images de nous-mêmes une portée universelle¹³⁸ » et illustre cet impact de la forme par l'analyse de la géométrie chez Saint-Denys Garneau ou le développement d'« une stance de parfois cinq ou six lignes¹³⁹ » chez Hébert. Étudiant l'évolution des structures du récit et parfois la qualité de la langue (métaphores, ellipses et syncopes chez Hébert), se repliant sur l'étude du langage littéraire devant l'impasse de la méthode sociologique (« La sociologie comme critique de la littérature : commentaire »), Lapointe fait du travail sur le langage un de ses principaux critères de littéarité et ce, dès sa première période critique. Ces indices nous permettent de constater une prédisposition à une étude structurale du langage à travers la lunette lacanienne.

En 1970-1971, Lapointe se familiarise non seulement avec l'approche lacanienne de l'inconscient associé aux schémas langagiers, mais aussi avec la pratique clinique. En effet, elle devient monitrice en dynamique de groupe pour les étudiants de quatrième année de psychologie à l'Université de Paris. À partir de l'idée qu'il existe une dynamique psychique dans un groupe, cette technique constitue une expérimentation psychanalytique permettant la définition de l'individu dans son rapport avec autrui. Ce séjour en France permet donc à Lapointe d'approfondir ses connaissances de la psychanalyse de façon à la fois théorique et pratique et constitue le moment déterminant d'un regard critique en pleine réorientation.

Retour au Québec : l'Institut de psychothérapie du Québec

De retour au Québec en 1971, Jeanne Lapointe reprend sa tâche d'enseignante en littérature à l'Université Laval et, forte de sa récente plongée dans l'actualité psychanalytique française, elle apporte par la même occasion un souffle avant-gardiste au milieu universitaire québécois du début de la décennie 1970. En effet, après avoir tenu un séminaire de psychanalyse à l'Institut supérieur des sciences humaines en 1969, elle crée les cours intitulés « Psychocritique » et « Initiation à la psychanalyse ». Aussi, dès le début de la décennie, elle fonde le Cercle de littérature et psychanalyse de l'Université Laval, coanimé par Raymond Joly.

¹³⁸ Jeanne Lapointe, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 24.

¹³⁹ Jeanne Lapointe, « Mystère de la parole par Anne Hébert », *art. cit.*, p. 22.

D'abord rattaché à l'Institut supérieur des sciences humaines alors dirigé par le sociologue Fernand Dumont, le Cercle se caractérise par une pluridisciplinarité : est invité aux ateliers tout étudiant en littérature, psychologie, sociologie, linguistique, histoire, etc. Les discussions au sein du Cercle visent l'approfondissement et l'application des schémas d'analyse psychanalytique aux textes littéraires. « Lors des ateliers, les participants évitent d'emprunter la voie de la psychanalyse d'auteurs. Ils privilégient plutôt une approche lacanienne, en axant leurs analyses sur les discours, considérés comme substrats de l'inconscient¹⁴⁰. » Par son apport psychanalytique à l'enseignement et à la vie intellectuelle à l'Université Laval, Jeanne Lapointe participe à un mouvement institutionnel qui deviendra pratique courante¹⁴¹.

Parallèlement à ses activités universitaires, Lapointe entreprend dès son retour au pays natal une formation de psychothérapeute d'une durée de trois ans à l'Institut de psychothérapie du Québec. Fondé à Montréal en 1946 par le Dr Henri Samson, psychiatre (Université Catholique de Washington) et jésuite (Procure de Chine, Montréal), puis à Québec en 1949, l'Institut de psychothérapie (IP) est d'abord un centre de services psychothérapiques inspiré de l'Adult Guidance Clinic aussi fondée par le Dr Samson à Brooklyn (New York) en 1945. À Québec, les rencontres ont d'abord lieu dans la Résidence des convalescents des dames hospitalières de Saint-Augustin mais, en 1953, l'Institut trouve ses propres locaux au 77 rue Sainte-Anne. À partir de ce moment jusqu'aux années 1970, l'Institut de psychothérapie collabore avec l'École de pédagogie et d'orientation de l'Université Laval afin d'offrir une licence en psychothérapie. L'Institut prend en charge les aspects cliniques de ce programme innovateur. Dans les années 1950, l'Institut fait figure de pionnier puisqu'il est alors « une des deux seules institutions privées formant des psychothérapeutes d'inspiration psychanalytique (avec le Centre d'orientation à Montréal) et que, d'autre part, la formation qui y est donnée en [est] une de qualité¹⁴² ». Son fondateur, le Dr Samson, « a été, sans aucun doute, un des premiers à introduire au Québec les idées subversives freudiennes, et à les défendre contre vents et marées¹⁴³ ». Le contexte du Québec, encore très catholique, ne se prête pas à l'émergence des

¹⁴⁰ Mélanie Brûlé, «Le Cercle de littérature et psychanalyse renaît», dans *Au fil des événements* (page consultée le 21 octobre 2005), [En ligne], <http://www.scom.ulaval.ca/Au.fil.des.evenements/2000/02.10/cerele.html>.

¹⁴¹ Des cours de premier cycle et des séminaires de deuxième et troisième cycles sur la psychanalyse et la littérature sont encore régulièrement offerts notamment au Département des littératures de l'Université Laval et au Département des études littéraires de l'UQAM. Ajoutons que, bien qu'il ait été remplacé par le Groupe lacanien de l'Université Laval en 1992, le Cercle de littérature et psychanalyse de l'Université Laval renaît en 2000 suite à l'intérêt manifesté par les étudiants inscrits au cours de théorie.

¹⁴² Marie-Ange Pongis-Khandjian, «Il était une fois un pionnier... l'Institut de psychothérapie du Québec (I.P.Q.) », dans *Filigiane*, vol. 10, n° 2 (2001), p. 117.

¹⁴³ *Id.*

théories psychanalytiques freudiennes puisque l'Église catholique, par la voix du pape Pie XII, en septembre 1952, s'élève contre la psychanalyse qui ébranle les certitudes religieuses : « la violence de l'inconscient effraie ; le conscient, la volonté, l'élan religieux doivent le contrôler¹⁴⁴ ». Toutefois, le statut de jésuite du Dr Samson lui confère une certaine autorité et il gagne ainsi l'appui de certains membres du clergé, surtout des Augustines et des Ursulines qui ont constitué la première clientèle de l'Institut.

Jeanne Lapointe s'inscrit à l'Institut en tant qu'étudiante au moment même où il se consolide véritablement : en 1971, jusqu'alors organisme privé, il se constitue en corporation publique à but non lucratif. L'Institut de psychothérapie du Québec, Inc. (IPQ) est dès lors formé et se transforme du même coup. On révisé les objectifs de la formation offerte : l'Institut est habilité à

- fournir les services professionnels de psychothérapeutes ;
- enseigner la psychothérapie et décerner aux thérapeutes formés diplômes ou certificats, suivant les prescriptions du ministère de l'éducation [*sic*] ;
- poursuivre des recherches scientifiques et en favoriser le développement. Cette formation s'avère déterminante puisque c'est dans ce contexte qu'elle produit et publie des analyses littéraires approfondies et spécialisées en psychanalyse¹⁴⁵.

La formation des psychothérapeutes se déroule selon les plans théorique et clinique. D'abord, en plus d'approfondir les découvertes de Sigmund Freud, les étudiants se familiarisent avec différents auteurs européens et américains tels qu'

Anna Freud, Mélanie Klein¹⁴⁶, D.W. Winnicott, Margaret Mahler pour la psychologie de l'enfant. Franz Alexander et l'école de Paris (Michel Fain, Marty, De M'Uzan) pour la psychosomatique. Heinz Hartmann et Edith Jacobson pour la psychologie du moi. Erich Fromm, Clara Thompson, E. Bibring, Ralph Greenson, Karen Horney¹⁴⁷.

La formation clinique est encadrée comme suit : « discussion individuelle ou en équipe du premier entretien, tentative d'établir un diagnostic clinique provisoire et de saisir le nœud conflictuel principal, présentation du travail thérapeutique et du diagnostic évolutif toutes les dix séances ».

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 118.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 114.

¹⁴⁶ Les ouvrages de Mélanie Klein ont marqué la pensée de Jeanne Lapointe et l'ont accompagnée jusque dans ses démarches concernant la recherche féministe dans les années 1980. Selon ses anciennes étudiantes, figure souvent dans les bibliographies accompagnant ses plans de cours l'ouvrage intitulé *Envie et gratitude* de Klein. Soulignons aussi au passage l'influence de sa collègue et amie Julia Kristeva et d'Erik Erikson, psychanalyste américain.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 115.

Entre les lectures et les consultations, les étudiants sont invités à produire des études psychanalytiques d'œuvres littéraires puisqu'

en raison de leur richesse dans l'art de traiter de thèmes humains, normaux ou pathologiques, ces œuvres rejoignent l'homme de tous les temps. L'étude de thèmes psychodynamiques aiguise la sensibilité de l'étudiant et le prépare à détecter les difficultés conflictuelles à travers le langage littéraire ; la perspicacité à accueillir ce langage aidera le psychothérapeute en formation à développer l'aptitude à accueillir le langage clinique du patient¹⁴⁸.

Le parallèle entre l'analyse littéraire et la psychothérapie, entre le langage littéraire et le langage clinique est ici clairement établi. À l'instar de Freud, les étudiants de l'Institut de psychothérapie du Québec appliquent les schémas de la psychanalyse à la littérature, présumant de la similarité des approches littéraire et clinique devant les deux modes de mise en récit.

Quelques-uns de ces textes, dont deux signés par Jeanne Lapointe, sont publiés dans la revue mensuelle de l'Institut, *Études en psychothérapie*, dont la fondation coïncide avec la corporation en 1971. Jusqu'en 1973, forte d'« un esprit scientifique plus déterminé à s'affirmer parce que plus sûr de lui-même¹⁴⁹ », la revue succède à *Lucidité* (1964-1971)¹⁵⁰, l'ancienne revue de l'Institut, tout en réorientant son tir par une première tâche qui consiste à « trouver dans nos cahiers noirs¹⁵¹ [...] nos défauts de méthode de travail qui ont pris plus d'importance que nous le soupçonnions¹⁵² ». La rédaction réclame cette autoévaluation détaillée dans le but de rendre à l'Institut son « originalité collective » en distinguant le matériel emprunté des démarches propres à l'Institut. *Études en psychothérapie* témoigne donc d'une volonté d'identification et d'explicitation des préceptes d'une équipe dont le sentiment d'appartenance à une institution grandit.

¹⁴⁸ *Id.*

¹⁴⁹ Henri Samson, « *Lucidité* devient *Études en psychothérapie* », dans *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 1 (septembre 1971), p. 4.

¹⁵⁰ La revue *Lucidité* est un « feuillet mensuel auquel collaboraient professeurs et étudiants de Montréal et de Québec [...]. Des articles courts tentaient de préciser la technique thérapeutique employée avec un patient donné, à un moment privilégié et important de la thérapie » (Pongis-Khandjian, p. 114). Jugeant ces premières analyses un peu superficielles, le Dr Samson parle de *Lucidité* en termes empreints de condescendance : « C'est elle qui a porté nos premiers coups de plume parfois maladroits ou timides. [...] [Elle] ne devait servir qu'à broyer de tendres nourritures et ne pouvait s'étendre au-delà d'un cercle restreint de lecteurs bienveillants » (Samson, « *Lucidité* devient *Études en psychothérapie* », p. 3).

¹⁵¹ Les « Cahiers noirs » sont des documents réservés à l'usage interne de l'Institut. Ce sont « des relevés verbatim (depuis 1951 jusque dans les années 1980) des discussions centrées autour de thèmes cliniques particuliers : l'*intake* (la première entrevue), les débuts de thérapie, le transfert et le contre-transfert, l'interprétation, l'*insight*, etc. » (Pongis-Khandjian, p. 114)

¹⁵² Henri Samson, « *Lucidité* devient *Études en psychothérapie* », *art. cit.*, p. 5.

III- La perspective psychanalytique ou étude du langage de la subjectivité

Deux études inédites non datées de Jeanne Lapointe résultent de ses exercices d'apprentie psychothérapeute à l'Institut de psychothérapie du Québec ; deux autres textes s'inscrivent dans cette démarche de consolidation institutionnelle collective grâce à la publication dans la revue *Études en psychothérapie* (en 1971 et 1972). Toutefois, dans cette même période critique, Lapointe publie un texte qui, même s'il n'utilise pas les outils de la psychanalyse, semble faire le pont entre ses premières réflexions critiques et la caractérisation du langage littéraire dans une perspective psychanalytique qui s'ensuivra. Il nous apparaît donc pertinent d'ouvrir une parenthèse sur ce commentaire afin de situer texte et métatexte dans le discours critique multidisciplinaire de Lapointe.

Un mot sur la traduction littéraire : de l'autonomie des pratiques au second degré

« *Une petite aventure en littérature expérimentale* »

Ce texte signé par Lapointe constitue la présentation du *Dialogue sur la traduction. À propos du Tombeau des rois* par Frank Scott et Anne Hébert, publication dont Lapointe est l'instigatrice. Il s'agit des commentaires échangés entre la poète et son traducteur, « poèmes eux-mêmes à plus d'un moment, [qui] appelaient la publication¹⁵³ ». À la fois « idée de professeur, bien sûr – le professeur étant, en l'occurrence, la signataire de la présente note explicative » et « idée de commentateur » (p. 20), cette réunion des deux voix autour du même thème par Lapointe constitue explicitement une démarche didactique et critique. Même si Lapointe n'est que le témoin du processus de traduction et des échanges entre Hébert et Scott et ne touche qu'indirectement à cette discipline dans cette « petite aventure en littérature expérimentale », le réflexe pédagogique de partage du savoir doublé du désir de poursuivre une réflexion critique sont palpables dans sa présentation. Que veut montrer la professeure? Où mène le commentaire? Deux questions qui tendent à désigner le langage, matériau brut de la littérature, de la critique et de la traduction, comme terrain d'expérimentation comparative de l'autonomie du métatexte par rapport à son objet.

Rendant compte de quelques difficultés rencontrées par Frank Scott, traducteur des poèmes d'Hébert, Jeanne Lapointe soulève les problèmes liés au « manque de parallélisme entre

¹⁵³ Jeanne Lapointe, « Une petite aventure en littérature expérimentale », dans Frank Scott et Anne Hébert, *Dialogue sur la traduction : à propos du Tombeau des rois*, Québec, Bibliothèque québécoise, 2000 [1970], p. 20.

les institutions que les vocables anglais ou français ont à désigner » (p. 21), question qui s'élargit vite à celle de la fidélité au signifié du texte : « Dans quelle mesure les harmonies qu'on discerne dans les vers ont-elles été entendues de la même manière par le poète, et voulues par lui? Un commentateur se pose souvent cette question » (p. 22). L'interrogation fait ici intervenir la notion de subjectivité auctoriale dans la compréhension du poème nécessaire à la traduction, dans la mesure où le traducteur doit tenir compte des intentions, du genre du « je » ou des nuances de l'accent québécois (p. 22-23). La remarque sur le commentateur crée un parallèle qui associe la question à la critique littéraire. Nous reconnaissons dans ces propos un des critères critiques les plus importants chez Lapointe depuis *Cité Libre* : la pensée, la subjectivité de l'auteur, point de vue singulier sur le monde dont la littérature rend compte à travers le langage. Il s'agit de la notion du « style » de l'écrivain, essentielle pour la traduction littéraire comme pour la critique.

Toutefois, rappelant au passage son attachement à la subjectivité de l'auteur, Lapointe souligne implicitement la différence entre traduction et critique, toutes deux considérées comme pratiques métatextuelles, dont l'une est science du langage dans un souci de transcription et l'autre, art rationnel de l'analyse littéraire. En effet, elle souligne la part de subjectivité critique dans l'interprétation des métaphores, que le traducteur ne peut se permettre : « J'avais, pour ma part, dans mon attention à la valeur affective et sensible de l'ensemble, toujours lu l'image de la première strophe comme un simple rapprochement établi entre un cœur palpitant, "aveuglé" de douleur, et un oiseau mi-mort [...]. L'auteur soulignait, au contraire, une très exacte évocation de la fauconnerie¹⁵⁴ » (p. 23). « Artisan[s] du langage » et « poète[s] créateur[s] » (p. 26), le traducteur et le commentateur sont liés à différents degrés d'investissement personnel à leur objet.

La comparaison entre littérature et critique se termine dans le texte de Lapointe par ce commentaire : « Le délicat ajustement de lentille dont [Scott] parle dans cette lettre ressemblait aussi à l'opération qui consisterait à peser, sur la plus sensible balance, les infiniment mobiles résonances du langage affectif et poétique » (p. 26). Toutes deux issues de la spécificité du langage littéraire, traduction et critique constituent des discours établis au second degré qui doivent tenir compte à la fois de la subjectivité de l'auteur (« résonances du langage affectif »), de celle de l'analyste (« sensible balance ») et du langage lui-même (« poétique »). Il semble que

¹⁵⁴ « J'ai mon cœur au poing. / Comme un faucon aveugle » (Anne Hébert, *Poèmes*, Paris, Seuil, 1960, p. 59).

cette description par Lapointe de la pratique du métatexte, s'applique aussi à celle de la psychanalyse.

Les textes inédits : essais sur la spécificité du langage littéraire

Bien que deux des quatre analyses psychanalytiques disponibles de Jeanne Lapointe n'aient pas été publiées et demeurent des exercices académiques retrouvés dans les archives de l'Institut de psychothérapie du Québec, leur contenu permet de mieux comprendre la rapide évolution de la pensée critique de Lapointe dans la perspective psychanalytique et de situer dans son parcours la fulgurante distanciation critique qu'elle effectuera ensuite par rapport au modèle freudien pendant sa formation de psychothérapeute. Impossibles à dater, ces deux études semblent avoir été rédigées avant les textes publiés, témoignant d'une volonté initiale d'adhérer au modèle original freudien.

« Attention flottante sur La Chamade, de Françoise Sagan : où trouver le langage de l'inconscient dans un roman sans qualité »

Comme le souligne le titre de cet article, Lapointe semble avoir éprouvé des difficultés à effectuer une analyse psychanalytique de *La Chamade* de Françoise Sagan qu'elle qualifie de « roman assez banal [dont le] style [est] relâché et négligent, [...] imprégné de sophistication mondaine et de désinvolture ». Elle déplore l'absence d'« attrait mystérieux », de « cristallisations saisissantes¹⁵⁵ » qui animent « la passion analytique » de Freud. Compte tenu de ces manques, pourquoi Lapointe s'attarde-t-elle à cette œuvre dans le cadre d'un exercice psychanalytique? Selon toute vraisemblance, cet article de Lapointe est le résultat d'une démarche académique où le sujet semble lui avoir été imposé.

Malgré sa critique négative de l'œuvre de Sagan, Lapointe produit un article relativement long dont la majeure partie est constituée d'un résumé de la trame narrative et d'une explication de la méthode freudienne à appliquer. Ce long chemin aboutissant à une analyse essentiellement psychanalytique plus courte se donne comme le résultat du point de vue choisi : l'« attention flottante », qui

consiste en une suspension aussi complète que possible de tout ce qui focalise habituellement l'attention : inclinations personnelles, préjugés, présupposés théoriques même les mieux fondés. [...] C'est cette règle qui, selon Freud, permet à l'analyste de

¹⁵⁵ Jeanne Lapointe, « Attention flottante sur *La Chamade*, de Françoise Sagan. Où trouver le langage de l'inconscient dans un roman sans qualité? », Québec, Institut de psychothérapie du Québec, tapuscrit sans date, p. 3.

découvrir les connexions inconscientes dans le discours du patient. Grâce à elle l'analyste peut conserver dans sa mémoire une multitude d'éléments en apparence insignifiants dont les corrélations ne ressortiront qu'ultérieurement¹⁵⁶.

Cette manière d'aborder le discours vise l'atteinte d'un degré optimal d'objectivité scientifique de la part de l'analyste. Lapointe applique cette technique d'écoute au discours littéraire : l'attention flottante devient alors une méthode de lecture. Le résumé lui permet un survol de tous les éléments de fiction, même les plus insignifiants en apparence : les noms des personnages, l'univers mondain, la division du roman en chapitres correspondant à trois saisons, les rires et les larmes, les histoires d'amour entremêlées, le travail, un enfant à naître, etc.

Nous pouvons associer ce résumé situé « sur le plan purement psychologique » (p. 9), semblable au récit du patient, au niveau « infra-littéraire » précédemment décrit par Lapointe puisqu'il met en lumière le contenu manifeste du récit. Le problème que Lapointe rencontre avec l'œuvre de Sagan réside en l'absence d'une pensée latente ou de signes de l'inconscient dans le texte : « comment plaquer un revêtement psychanalytique sur cette lecture d'un texte qui paraît sans cachette ni censure »? Se formule alors par la négative l'interrogation méthodologique de Lapointe dans son analyse de *La Chamade* et, à contre-jour, elle dévoile ses critères critiques, cette fois moulés à ceux de Freud. En effet, montrant constamment les manques dans l'œuvre de Sagan, elle nomme les repères qu'elle recherche pour une analyse psychanalytique : « aucun délire ni rêve », « aucune allure onirique dans ce petit récit réaliste », « l'œuvre n'exerce nullement sur le lecteur cette fascination obscure, cet attrait mystérieux », « à peu près aucun signe ici de cette "inquiétante étrangeté" dont se revêt dans une œuvre le retour du refoulé » (p. 1), « le style [...] n'offre guère de ces cristallisations saisissantes qui pourraient retenir l'attention d'un analyste » (p. 3). Ces trous rendent l'analyse psychanalytique difficile pour Lapointe principalement parce qu'elle ne distingue pas le discours clinique du discours littéraire, citant Charles Mauron : « Donc rien de ces traits significatifs (que) l'analyste repère comme un médecin repère les signes cliniques » (p. 1). Cette confusion suscite l'omission du critère duquel Lapointe faisait précisément le fort de la littérarité en 1964 : la spécificité du langage littéraire.

Toutefois, si la comparaison de Mauron citée par Lapointe demeure fort éloquente quant à sa façon d'envisager le texte littéraire comme le discours d'un patient au moment de la rédaction de cet essai, les précisions méthodologiques qu'elle donne montrent que la distance est

¹⁵⁶ Daniel Lagache (dir.), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France (Bibliothèque de psychanalyse), 1976, p. 39.

tout de même sentie. En effet, Jeanne Lapointe dresse une liste des écueils à éviter devant une œuvre littéraire telle que *La Chamade*, signe d'une certaine réticence à superposer le thérapeute à l'analyste. D'abord, elle se défend d'effectuer « quelque grossière et simpliste psychanalyse sauvage de l'auteur » (p. 10), d'interpréter l'œuvre à partir du savoir biographique. Puis, elle s'interdit « une psychanalyse fictive et inutile de personnages de papier » (p. 10), marquant ici les lacunes de l'approche clinique d'un texte littéraire. La scission est déjà palpable et, les bases posées, Lapointe procède à une attention toujours un peu flottante mais maintenant orientée par les schémas freudiens.

Utilisant la méthode freudienne qui s'attache aux images et aux symboles comme miroirs de l'inconscient, Lapointe étudie les figures récurrentes dans le texte de Sagan, en commençant par le thème de l'animal. Mais son analyse ne lui semble pas très convaincante : « Comme il s'agit d'expressions et de figures très banales, leur abondance peut marquer une de ces distractions d'auteur, équivalent d'une sorte de lapsus, qui peut-être pourrait trouver son sens dans une hypothèse d'ensemble qui pour l'instant ne s'est pas encore été [*sic*] dégagée du texte » (p. 14). Le lapsus, comme figure de style, est un élément que l'analyste garde en tête, comme repère potentiellement signifiant, poursuivant son attention flottante.

Lapointe passe alors à une approche du texte par l'Œdipe, « parabole exemplaire et [...] grille de chiffrement pour la lecture d'autres œuvres » (p. 15). Le mythe d'Œdipe, confirmation de « la théorie du fonctionnement psychique infantile dans le cadre familial » (p. 15) de Freud, conditionne la structure de base d'une œuvre même « sans qualité » comme *La Chamade* de Françoise Sagan, selon Jeanne Lapointe. Elle recueille les indices de l'amour entre parents et enfants dans le roman, ou entre femme-enfant et homme-père. Cette section de l'analyse de Lapointe se termine sur une proposition inspirée de la psychocritique de Charles Mauron : « une superposition de toute la série des romans de Sagan révélerait sans doute une image composite assez claire de la structure oedipienne-type » (p. 17).

Jusque-là, ces considérations, ébauches d'analyse psychanalytique, tiennent plus de l'attention flottante que de l'analyse proprement dite. Ultimement, le regard se précise et focalise sur les « étrangetés, bizarreries, doubles sens du texte » (p. 18) pour faire sens. Laisant de côté le schéma œdipien, Lapointe se concentre sur ce qui retient son attention qui, dès lors, cesse de flotter. Observant une omniprésence du mensonge qui, sur le plan conscient, sert à dissimuler quelque chose, elle lie celui-ci au rire et au sourire qui, sur le plan inconscient, dissimulent aussi

bien qu'ils révèlent le refoulé. « L'insistance du rire et du sourire, insistance qui ressemble à une négligence d'écriture et qui serait alors l'équivalent du lapsus, signifierait-elle qu'une immense censure plus souterraine habite ce texte à première vue si transparent? » (p. 18). En conclusion, Lapointe se limite à des hypothèses, des questions auxquelles les personnages de papier ne sauraient fournir de réponse. Son texte reste ouvert, bien insatisfaisant pour qui cherchait confirmations.

Pourtant, ce métatexte au ton quelque peu condescendant à l'égard du texte étudié et, de toute évidence, très académique, montre bien l'importance de la langue et du style pour Lapointe qui, pour s'être attardée aux négligences d'écriture au terme d'un exercice d'attention flottante, confirme une de ses premières affirmations psychanalytiques : « c'est dans la langue même de l'écrivain et dans son style que parfois émerge le refoulé » (p. 2). Cette même phrase éclaire aussi un changement primordial dans la critique littéraire de Lapointe qui ne conclut pas son texte sur une sentence collective guidée par un *nous* national comme chez *Cité Libre*, mais fait valoir de façon appuyée la notion de particularité individuelle, d'expression de l'être intérieur au sein même du langage littéraire, bref le concept encore abstrait du *style*.

« *Notes sur rire, narcissisme et intersubjectivité dans Vous les entendez?, roman de Nathalie Sarraute* »

L'attention flottante autour des lacunes linguistiques dans le texte précédent trouve son approfondissement dans ce second essai sur une œuvre de Nathalie Sarraute. Le niveau élevé d'érudition en matière psychanalytique dont Jeanne Lapointe fait preuve dans cette étude succincte nous laisse supposer qu'elle n'a pas nécessairement été rédigée avant celle qu'*Études en psychothérapie* publiée en décembre 1971. Toutefois, les considérations linguistiques omniprésentes semblent logiquement prolonger la réflexion balbutiante du premier texte. En effet, il n'est plus question d'attention flottante autour du roman *Vous les entendez?* de Nathalie Sarraute mais bien d'une analyse approfondie sur l'interaction du signifiant et du signifié dans un contexte psychanalytique.

Le texte s'ouvre là où le précédent aboutissait, c'est-à-dire sur une hypothèse qui résulte d'une attention flottante comme exercice préalable : « *Vous les entendez?* de Nathalie Sarraute, pourrait bien se lire comme une sorte de parabole latente des théories de Freud sur le rire, et des relations entre rire, narcissisme et intersubjectivité dans la perspective hégélienne du maître et de

l'esclave, d'où semble issu le schéma L de Lacan¹⁵⁷ ». Interpeller la philosophie hégélienne et surtout, intégrer les théories de Lacan sur la psychanalyse à sa réflexion montre l'insuffisance des seuls schémas freudiens que Lapointe semble déjà sentir sans pour autant l'expliciter.

Une fois le sujet posé, Lapointe donne suite à ses propos tenus sur le roman de Sagan : si l'inconscient émerge souvent dans le langage d'un auteur, l'analyse psychanalytique de l'interaction du signifiant et du signifié dans l'œuvre s'avère pertinente, voire nécessaire, particulièrement dans le cas d'un roman de Sarraute. « Rappelons que la technique narrative ici renverse en quelque sorte le signifié – l'incertitude de la conscience de soi chez le personnage central, – dans le signifiant ou la forme, qu'on pourrait désigner sous le nom de dialogue intérieur, forme particulière à l'œuvre de Nathalie Sarraute, et cela depuis *Tropismes* » (p. 1). Le dialogue intérieur est ici étroitement lié au signifié (l'incertitude) puisqu'il fait figure d'*acting out*¹⁵⁸, selon Lapointe. Se lisant « tel un phantasme qui s'imprimerait directement sur un écran au moment où il paraît dans l'inconscient » (p. 2), le dialogue intérieur devient le passage formel grâce auquel Lapointe livre une analyse psychanalytique cette fois plus approfondie.

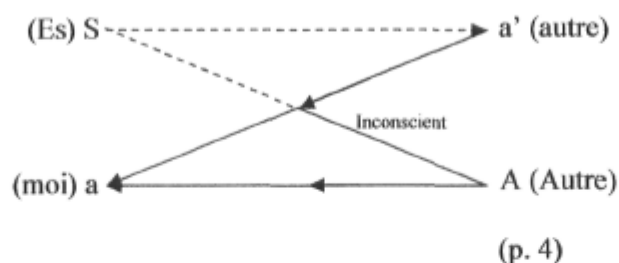
Expliquant comment le dialogue intérieur fait état d'un emboîtement de la pensée d'autrui dans l'imaginaire du personnage central, Lapointe place les éléments fictifs de *Vous les entendez?* dans la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave : « c'est en se reconnaissant dans l'Autre, dans la conscience de l'Autre que l'on est » (p. 3). Lacan note aussi ce processus psychologique de l'identification par le miroir ou le négatif (stade du miroir ou de l'identification à soi-même comme être global) dans sa description des phases du développement humain, situé avant l'âge de 18 mois. Chez lui, cette notion est illustrée par le schéma L formulé de façon simplifiée par Lapointe : « le sujet (S) s'adresse à l'objet du désir (a') qui lui renvoie l'image (a) de son moi, que son inconscient (Es) ne peut recevoir que par ce reflet venu d'Autrui (A)¹⁵⁹ » (p. 3).

¹⁵⁷ Jeanne Lapointe, « Notes sur rire, narcissisme et intersubjectivité dans *Vous les entendez?*, roman de Nathalie Sarraute », Québec, Institut de psychothérapie du Québec, tapuscrit sans date, p. 1.

¹⁵⁸ « Terme utilisé en psychanalyse pour désigner les actions présentant le plus souvent un caractère impulsif relativement en rupture avec les systèmes de motivation habituels du sujet, relativement isolable dans le cours de ses activités, prenant souvent une forme auto- ou hétéro-agressive. Dans le surgissement de l'*acting out* le psychanalyste voit la marque de l'émergence du refoulé. » (Daniel Lagache (dir.), *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 6)

¹⁵⁹ Voir Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits II*, Paris, Seuil (Points Essais), 1999 [1966], p. 9-61.

Voir aussi Joël Dor, « Le schéma R – Le schéma I. Seconde approche des processus psychotiques », dans *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Éditions Denoël (L'espace analytique), 2002, p. 279-303.



Lapointe s'appuie à la fois sur Hegel et sur Lacan afin de montrer que « la forme narrative adoptée par Nathalie Sarraute aussi bien que l'hésitation et l'emboîtement douloureux de son personnage, entre Autrui et Soi, ce signifiant à l'image du signifié, sont eux-mêmes signe d'une vérité, celle du jeu même de la formation de l'image de Soi » (p. 4). Le mot « vérité » associé à « l'image de soi », qui se répète sous la plume de Lapointe depuis l'époque de *Cité Libre*, constitue une équation constante vers la prise de conscience qui ne s'effectue plus au niveau collectif mais bien individuel. L'être intérieur ne reflète plus le collectif pour Lapointe mais révèle l'être humain dans son existence, son essence et son universalité.

Si la psychanalyse permet ce passage du *nous* national vers le *je* intérieur pour un approfondissement de la pensée humaniste chez Lapointe, ses compétences littéraires agissent comme complément dans une dynamique multidisciplinaire qu'elle maîtrise de mieux en mieux. Cette complémentarité des savoirs est clairement perceptible dans son analyse des effets du rire sur l'esthétique du texte chez Nathalie Sarraute. Rappelant les observations concernant la levée de la censure par le rire ou le sourire dans *La Chamade* de Françoise Sagan, Jeanne Lapointe étudie longuement la fonction du rire provoquant l'hésitation du personnage principal de *Vous les entendez?* de Nathalie Sarraute. Celui-ci accompagne un vieil ami qui vénère une statuette mais dont un groupe de jeunes se moque. Le dialogue intérieur montre l'hésitation du personnage, provoquée par une blessure narcissique elle-même due au rire des jeunes, entre la fidélité au vieil ami et la tentation de se joindre aux moqueries. Ici, Lapointe en appelle à nouveau à Freud pour analyser la situation romanesque par l'Œdipe :

Comme s'il y avait là l'échec d'un Œdipe, la jeunesse représentant l'objet amoureux du sexe opposé, et le vieil ami représentant le monde ancien de l'enfance où se réfugie et régresse le personnage central quand il se sent repoussé par les rires venus de l'étage supérieur ; moments qui alternent avec ceux où il se met du côté des rieurs et se désolidarise d'avec son vieil ami (p. 6).

Voir aussi, Gilbert Diatkine, « L'imaginaire », dans *Jacques Lacan*, Paris, Presses universitaires de France (Psychanalystes d'aujourd'hui), 1997.

L'Édipe semble étroitement lié au rire et Lapointe tente d'éclairer celui-ci grâce aux distinctions de Freud entre le comique et le mot d'esprit. L'explication des catégories freudiennes met en évidence des tons littéraires et diverses figures de style liées au rire : « Freud distingue entre mots tendancieux (la tendance libérée pouvant être obscène, agressive, cynique ou sceptique) et le type de mots qu'il qualifie d'inoffensifs (calembours, simples jeux de mots) » (p. 9). Parce que ces distinctions « offrent une grille de lecture qui permet d'éclairer quelques aspects du texte qui nous intéresse et de faire apparaître un autre niveau de comique, ou de tragi-comique à caractère métaphysique » (p. 9), Lapointe analyse le comique de situation du roman pour montrer qu'« il y a emboîtement des systèmes de rires, comme il y avait emboîtement des systèmes de monologue intérieur [...] : il fait rire le lecteur parce qu'il rit lui-même d'une partie de son propre être » (p. 10). Autrement dit, le rire constitue un mode de narration se répercutant sur le mode de lecture. La porte semble ouverte pour une lecture de l'inconscient basée sur le langage, celui du rire. Toutefois, Lapointe se contente de cet effleurement et achève son texte en rappelant ses précédentes observations sur l'Édipe qui, à la lumière de ses réflexions sur le rire, viennent donner un sens possible au roman : « La relation à l'autre, rompue par le rire castrateur, symbolise la rupture œdipienne et le manque où se déploie l'œuvre » (p. 11). Si l'œuvre se déploie dans le manque, le rire paraît en constituer la forme chez Nathalie Sarraute. Et, comme à l'image du roman *Vous les entendez?* qui « ne se termine pas par un point final » (p. 11), l'analyse de Lapointe laisse en suspens l'étude formelle du rire et du dialogue intérieur.

Cette attention accordée au langage et au style de deux écrivaines dans un contexte psychanalytique marque non seulement l'importance que Lapointe accorde à la forme (signifiant) mais aussi la particularité du texte littéraire et l'autonomie qu'elle lui reconnaît de plus en plus. De plus, ces articles inédits montrent déjà des signes d'une autre autonomie, celle de Jeanne Lapointe face au modèle freudien, s'appuyant sur les perspectives ultérieures de Jacques Lacan. Notons que Lapointe ne démontre toutefois aucun signe de contestation des principes théoriques de Freud, utilisant quelques-uns de ses outils. Mais, rapidement, ces mêmes outils subiront l'examen psychanalytique sous la plume critique de Lapointe dont les textes publiés font état d'une forme de « métapsychanalyse ».

Les textes publiés : prise de distance et autonomie de la critique littéraire

« *Lecture psychanalytique de La Maison de Petrodava, roman de Virgil Georghiu* »

Ce premier article psychanalytique de Jeanne Lapointe publié dans le numéro de décembre 1971 de la revue *Études en psychothérapie* pose les bases d'une réflexion en développement qui adhère encore aux œuvres maîtresses et aux théories psychanalytiques récemment étudiées par Lapointe. En effet, son étude reprend méthodiquement la logique freudienne d'analyse littéraire qui s'attache d'abord aux images et aux symboles comme langage de l'inconscient qui trahit « la vision véritable du monde inscrite dans l'inconscient de l'auteur¹⁶⁰ » et que l'analyste cherche à mettre au jour. Par exemple, reprenant le vocabulaire freudien, elle interroge les jeux de verticalité et d'horizontalité présents dans le roman *La Maison de Petrodava* de Virgil Georghiu, en observant deux niveaux de conscience correspondant à deux niveaux de signification : « Ces femmes droites comme des sapins, portant la hachette des montagnards et la brandissant dans des moments de violence sont non seulement, au moral, les femmes intransigeantes que symbolise cette attitude ; à un niveau de signification que peut-être l'auteur récuserait, ce sont des femmes tout à fait phalliques et castratrices » (p. 132). De la même façon, elle remarque « le symbolisme phallique de la lance » (p. 133) de Saint-Georges terrassant le péché, icône récurrente dans le roman étudié. Enfin, elle note le double symbolisme de « la présence insistante – et presque jusqu'au ridicule – des chevaux [...] [qui] emplissent le roman d'une telle charge de forces vives et obscures qu'on est tenté de voir en eux la représentation même de l'inconscient » (p. 133). Associés au pouvoir féminin du personnage de Roxana, les chevaux « jouent assez clairement le rôle du ça devenu agressif », selon Lapointe. Ainsi, « Georghiu veut faire des chevaux l'image de tout ce qu'il y a de racé, de fougueux, d'indomptable, de vengeur dans Roxana. Mais on peut y lire aussi l'image de son instinct sexuel et agressif, dans sa forme la plus violente » (p. 136). L'analyse des indices de l'inconscient mène à un symbolisme plus radical et personnel que Lapointe associe souvent directement à Georghiu lui-même, cherchant constamment à cerner sa perception du monde inscrite en filigrane dans son roman. Elle en arrive à montrer que cette perception est basée sur une domination matriarcale puisque l'univers romanesque imaginé par Georghiu « est construit sur deux personnages de femmes, dont l'une incarne l'absolu du surmoi, et dont l'autre est partagée entre le surmoi hérité de sa mère et l'amour de la vie, hérité du père. [...] Dans ce matriarcat, les hommes ne peuvent survivre que castrés. Le surmoi les préfère ainsi » (p. 148)

¹⁶⁰ Jeanne Lapointe, « *Lecture psychanalytique de La Maison de Petrodava, roman de Virgil Georghiu* », dans *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 4 (décembre 1971), p. 149.

Cette quête de « la vision véritable du monde inscrite dans l'inconscient de l'auteur » (p. 149) grâce aux images et aux symboles disséminés dans l'œuvre littéraire répond à la fois aux interrogations psychanalytiques et littéraires de Lapointe. Devenue méthode d'analyse privilégiée, cette façon d'aborder l'œuvre tient directement de ses premiers constats. En effet, elle glisse cette assertion en introduction : « cette œuvre, d'une qualité moyenne, est intéressante à lire dans une perspective psychanalytique » (p. 130), qui rappelle la division qu'elle proposait dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » en 1954 selon laquelle la littérature contient deux niveaux de contenu, deux niveaux de lecture, soit le littéraire et l'« infra-littéraire ». Si ce constat initial annonce un intérêt accru pour le niveau infra-littéraire dans cet article sur Virgil Georghiu, l'analyse devra tout de même s'attarder sur le sens de cette qualité esthétique « moyenne », en lire les manques comme chez Françoise Sagan.

Cette étude de Lapointe montre la complémentarité des deux niveaux liés par l'axe de la pensée (ou subjectivité) de l'auteur, voire leur indissociabilité, lorsque la linguistique devient l'outil par excellence de la psychanalyse. D'abord, Lapointe se prête au jeu d'une onomastique approfondie – Lucian/Lucifer, Michel/archange, Georghiu/Saint-Georges (combattant le péché) – qui « reflète assez bien l'univers dualiste du roman, l'opposition du bien et du mal, du surmoi et du ça » (p. 150). Elle place aussi l'observation des modes répétitifs dans un contexte psychanalytique, montrant encore la complémentarité de l'étude linguistique et de la psychanalyse : « Le fait que l'abus de la répétition devienne irritant et porte finalement à rire peut être un indice d'un certain caractère pathologique de ce procédé » (p. 151).

Ces deux perspectives entrecroisées dans une dynamique multidisciplinaire fournissent des bases de plus en plus solides pour la poursuite de la réflexion de Lapointe sur la relation entre le langage et l'inconscient, signe d'une prise de conscience du caractère singulièrement autonome de la littérature :

Dans « l'acting out » psychanalytique, une action impulsive quelconque vient remplacer le langage et la prise de conscience dont il est la menace ; dans le travail de l'écrivain, la prise de conscience du refoulé n'est pas nécessaire, l'action impulsive c'est le fait d'écrire ; c'est-à-dire que, paradoxalement, le refuge hors de la prise de conscience est l'action d'utiliser le langage (p. 152).

Paradoxalement puisque, dans un contexte thérapeutique, l'utilisation du langage, l'action de formuler constitue un des processus vers la prise de conscience, vers la guérison. Jeanne Lapointe pose ainsi implicitement une hypothèse : la littérature serait un univers à part, en dehors du réel, avec ses propres règles dictées par l'imagination. Le langage utilisé dans cette dimension

agit à l'inverse du fait réel du point de vue psychanalytique. Cette différenciation marque l'autonomie de la « littérature d'imagination » en soulignant les fonctions particulières du langage fictionnel. À partir de ce constat, la critique littéraire, dépendante de son objet, se situe conséquemment dans une sphère différente des autres discours critiques, de façon elle aussi autonome. Cette assertion implique que la critique littéraire psychanalytique se base sur des données quelque peu divergentes de la psychanalyse clinique et de la psychothérapie, bien qu'elle en utilise les fondements théoriques. Ainsi, Lapointe se distancie déjà de ses démarches initiales et inédites où elle citait Mauron qui compare le travail de l'analyste à celui du médecin.

Pourtant, dans cet article de 1971, Lapointe ne pose pas un regard critique sur les irrégularités de la perspective psychanalytique et, malgré les conséquences de cette assertion sur l'utilisation du langage en littérature, elle reste fidèle à la méthode freudienne et applique consciencieusement les critères psychanalytiques. En effet, ce texte ressemble à un exercice, celui d'une psychothérapeute en formation. Aussi, cet article sur Virgil Georghiu porte les traces d'une insécurité notable attribuable au statut de l'auteure au moment de sa rédaction. Elle conclut par un aveu de modestie :

L'examen d'une œuvre mineure offre des avantages, pour l'exercice de lecture psychanalytique. Car les défauts de forme – ici, l'abus des modes répétitifs – y prennent plus vite une allure pathologique que chez un écrivain qui maîtrise parfaitement son métier. Par ailleurs, les erreurs et les insuffisances du présent exercice d'apprentie-thérapeute ne risquent pas ainsi de laisser des égratignures sur quelque chef-d'œuvre (p. 154).

Cette insécurité incongrue sous la plume souvent tranchante de Lapointe s'efface rapidement au cours des mois de formation. En effet, son second article publié dans *Études en psychothérapie* l'année suivante témoigne d'une assurance renouvelée grâce à une fulgurante distanciation critique.

« To the lighthouse de Virginia Woolf et le monde de la féerie fusionnelle »

Le numéro de juin 1972 d'*Études en psychothérapie* est entièrement consacré au deuxième article publié de Lapointe et marque l'étape où elle s'approprie véritablement les méthodes critiques littéraire et psychanalytique autour desquelles elle gravite depuis plusieurs années. D'emblée, elle aborde de front la question des images et des symboles dont elle reconnaissait déjà l'importance dans « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination » en 1954, par exemple, mais dont elle n'avait jamais explicité la pertinence en critique littéraire. À l'aide de la lunette psychanalytique, Lapointe insiste sur

L'« intercommunication » ou la complétion du signifiant et du signifié, montrant que « le jeu de ces signifiants élabore peu à peu le signifié, et le signifié imprègne le signifiant, lui communique son empreinte¹⁶¹ ». Elle prend pour exemple la structure en trois parties (longue, très courte et moyenne) du roman de Virginia Woolf dont le caractère « multidimensionnel est un signifiant parfaitement adapté à l'état de béatitude fusionnelle du jeune James Ramsay » (p. 354) qui vit une relation aux multiples facettes avec Mrs Ramsay, relation souvent prolongée chez d'autres personnages. La structure trouve ainsi un sens. L'intercommunication du signifiant et du signifié illustrée ici se superpose à la relation entre art et prise de conscience respectivement associés aux niveaux littéraire et « infra-littéraire », qui demeurent indissociables grâce à l'axe vertical de la pensée (associée à la subjectivité, interface entre l'inconscient et le conscient). L'assertion de Lapointe pourrait se transposer en termes critiques dans une perspective psychanalytique : « l'esthétique, l'art littéraire (langage, structure, images) élabore l'inconscient du texte, et cet inconscient imprègne l'esthétique, lui communique son empreinte ». La question du style de l'écrivain, dont elle a énoncé une définition dans ses chroniques de 1955 à Radio-Canada, est à nouveau abordée. Cette fois, le « style » évoqué dans les termes d'une psychanalyse lacanienne centrée sur le langage met en évidence un système de réciprocité entre prise de conscience, art et pensée.

Toutefois, cet arrêt sur les codes et langages précédant toute analyse proprement psychanalytique promet de dépasser la simple explicitation d'une harmonisation signifiant-signifié lorsque Lapointe transpose le principe du texte d'imagination au texte scientifique, observant que

Chez Freud, en effet, la théorie la plus strictement fondée sur l'observation clinique, prend la forme de fantasmes anthropomorphiques. [...]

La psychanalyse et la psychocritique savent aujourd'hui lire, dans les œuvres littéraires qu'on avait longtemps crues les plus concertées, le jeu des conflits inconscients les plus élémentaires et les plus matériels. Le langage même de la philosophie n'échappe pas non plus à ce dépistage des déterminismes originaires. Et une psychocritique du langage de Freud ne serait pas hors de propos (p. 357).

Tel un défi lancé à l'avancement de la recherche concernant les théories psychanalytiques, cette dernière phrase propose une métapsychanalyse. Pourtant, Lapointe crée le suspense en faisant mine de retarder l'expérience proposée pour analyser les éléments inconscients du texte, à l'aide des outils que Freud lui fournit. Ainsi se livre-t-elle au même exercice que dans ses précédents

¹⁶¹ Jeanne Lapointe, « *To the lighthouse*, de Virginia Woolf, et le monde de la féerie fusionnelle », dans *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 10 (juin 1972), p. 355.

articles sur Françoise Sagan, Nathalie Sarraute et Virgil Georghiu, mais de façon plus approfondie et sur un ton plus sûr. Elle sent toutefois le besoin de justifier l'utilisation qu'elle fera, par exemple, de l'Œdipe :

Le mythe d'Œdipe, aujourd'hui remis en question en tant que modèle exclusif ou prédominant d'analyse du psychisme, à cause de sa valeur sociale répressive dans le sens d'un certain conformisme, peut quand même éclairer divers aspects de l'œuvre et les inscrire dans une certaine cohérence par rapport à ce qu'on appelle irrévérencieusement la triade papa-maman-bébé (p. 360).

Pour cette raison, son analyse de *To the lighthouse* de Virginia Woolf s'appuie sur les repères qu'offre le mythe en psychanalyse, progressant subtilement mais logiquement vers une contestation des schémas freudiens. Partant du constat que James Ramsay « est l'Œdipe parfait, avec sa forte lutte contre la castration » (p. 360) et que « Lily Briscoe peut être perçue comme l'Œdipe inversé » (p. 360) à cause de son amour régressif pour Mrs Ramsay, Lapointe en arrive à analyser le rôle de la mère associée symboliquement à la maison et le rôle castrateur de Mr Ramsay. Elle offre ensuite comme une comparaison de cas deux tableaux de l'Œdipe vécu par les personnages de Cam et de Lily : si l'une réussit le dépassement, l'autre se conforte pendant presque toute sa vie dans un Œdipe inversé. L'analyse des symboles phalliques (salière et phare) et de la présence de Mrs Ramsay comme objet transfériel dont Lapointe établit « un rapport entre elle et une certaine régression » (p. 373) marque la fermeture de ce monde fictif.

Si Jeanne Lapointe montre toute l'importance que prend l'Œdipe dans le roman de Woolf après avoir lancé l'idée d'un projet de métapsychanalyse, la suite semble montrer que c'est précisément dans le but de mettre au jour les limites de la psychanalyse freudienne utilisée en vase clos : dès ses premières lignes, le texte de Lapointe semblait mener à cette brisure précise qu'opère son auteure en se distanciant explicitement de « l'orthodoxie freudienne phallogocentrique » (p. 375). Analysant le comportement de Mrs Ramsay dans une exagération des diagnostics freudiens – « Freud, qui va toujours aux symbolismes élémentaires, y verrait sûrement un recours au phallus » (p. 376) – puis montrant que Woolf dénonce le comportement castrateur des personnages masculins envers les personnages féminins, Lapointe en arrive à son propos principal : « l'utilisation culturelle de la psychanalyse et les femmes » (p. 378). Partant du fait que « la timide revendication féministe de Virginia Woolf (surtout dans *A room of One's Own*) [...] fut certainement apparue [à Freud] comme un cas d'envie du pénis » (p. 379), Lapointe en arrive à une critique de la critique freudienne dont le « phallogocentrisme [...] sur le plan culturel prend aujourd'hui une allure assez grotesque ; et on ne songe plus, quand une femme ouvre un manuel de sociologie ou fait ses études de droit, qu'elle est en train de pleurer

l'inconsolable veuvage de son pénis manquant » (p. 379). Empreinte d'une ironie dont Lapointe ne se départira plus, sa critique devient davantage acerbe lorsqu'elle compare Freud aux détestables personnages de Mr Ramsay et de Charles Tansley ; lorsque, en accord avec Gilles Deleuze, elle affirme « qu'une certaine utilisation quasi exclusive du schéma œdipien entraîne une "fantastique répression" utilisable à des fins sociales » (p. 379) ; lorsque, enfin, elle accuse : « est-ce que Freud, en lisant Sophocle, n'est pas un peu cet Œdipe qui s'est arraché à lui-même les yeux ? » (p. 380). Arrivée à ce point ultime, Lapointe propose le changement dans une phrase qui rappelle certaines assertions des articles publiés dans *Cité Libre* : « on ne pense pas toujours aussi rapidement à l'autre solution possible, qui consisterait à changer ces aspects de la société qui provoquent ces réactions douloureuses » (p. 379). La présence de ses idées féministes de plus en plus évidentes au fil des textes dénote une vive volonté de changement qui signifiera chez Lapointe un retour au discours collectif, cette fois soutenu par une perspective explicitement féministe – et non plus nationale.

CHAPITRE III

JEANNE LAPOINTE ET LE FÉMINISME : LA CRITIQUE LITTÉRAIRE À FORGER (1979-1991)

I- Psychanalyse et féminisme

La perspective psychanalytique que Jeanne Lapointe privilégie au début des années 1970 afin de placer l'être humain au centre de ses critères critiques est vite confrontée à ses réflexions féministes qui s'accordent mal avec les schémas imaginés par Freud et fondés sur la sexualité. Cette contestation par la métapsychanalyse ne constitue pourtant pas un revirement fortuit de la part de Lapointe. À cette étape de notre analyse de son parcours critique, nous identifions une préoccupation sous-jacente à la compréhension de l'inconscient, déjà présente dans sa critique depuis *Cité Libre* : la valorisation de la littérature des femmes. À travers ses textes critiques, nous remarquons que Lapointe met subtilement en valeur les œuvres de Gabrielle Roy¹⁶², de Laure Conan¹⁶³, de Germaine Guèvremont¹⁶⁴, de Virginia Woolf¹⁶⁵, de Nathalie Sarraute¹⁶⁶ et, de façon plus marquée, d'Anne Hébert¹⁶⁷. De même, parallèlement aux écrits de Camille Roy, Sigmund Freud, Jacques Lacan et Charles Mauron, elle cite quelques théoriciennes telles que Monique Bosco¹⁶⁸, Mélanie Klein¹⁶⁹ et Sarah Kofman¹⁷⁰. Cette attention portée au travail littéraire et théorique des femmes depuis sa première publication critique en 1954, jointe à sa collaboration active à la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada de 1967 à 1970 et à son expérience clinique auprès des femmes en Martinique lors d'une année sabbatique en 1977-1978¹⁷¹, marquent sinon un féminisme latent chez Lapointe, du moins une conscience forte de l'apport féminin aux diverses disciplines qui l'intéressent. Jusqu'à la publication de son article psychanalytique sur un roman de Virginia Woolf d'où se dégagent déjà certaines « émanations féministes¹⁷² », jamais la critique littéraire de Jeanne Lapointe ne se veut véritablement féministe. Ce n'est qu'en 1979, année où elle publie un article dans le numéro d'*Études littéraires* intitulé « féminaire », que la plume de Lapointe prend explicitement le

¹⁶² « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 17, 21, 22, 23, 24, 27, 29, 30, 31.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 18, 21, 22, 25, 32, 33, 34, 36.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 19, 25, 27, 31.

¹⁶⁵ « *To the lighthouse*, de Virginia Woolf, et le monde de la féerie fusionnelle », dans *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 10 (juin 1972), p. 354-385.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 356.

« Notes sur rire, narcissisme et intersubjectivité dans *Vous les entendez?*, roman de Nathalie Sarraute », texte académique inédit sans date, Institut de Psychothérapie du Québec.

¹⁶⁷ « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 18, 21, 22, 25, 32, 33, 34, 36.

« De notre littérature - Réponse à la lettre précédente », *art. cit.*, p. 35.

« *Mystère de la parole* par Anne Hébert », *art. cit.*, p. 21-22.

« Une petite aventure en littérature expérimentale », préface de *Dialogue sur la traduction. À propos du Tombeau des Rois*, 2000 [1970].

¹⁶⁸ « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », *art. cit.*, p. 18. Lapointe se réfère à sa thèse de doctorat intitulée *L'isolement dans le Roman canadien-français* présentée à l'Université de Montréal en 1951.

¹⁶⁹ « *To the lighthouse*, de Virginia Woolf, et le monde de la féerie fusionnelle », *art. cit.*, p. 367.

¹⁷⁰ « Attention flottante sur *La Chamade*, de Françoise Sagan », *art. cit.*, p. 10.

¹⁷¹ Ce séjour lui permet aussi d'aider des patients alcooliques.

¹⁷² Henri Samson, « Une œuvre de Virginia Woolf analysée par Jeanne Lapointe – Introduction », *art. cit.*, p. 352.

virage féministe. Paradoxalement, ce changement de perspective provient à la fois de la rupture métapsychanalytique observée dans le chapitre précédent, et d'une logique de continuité dans la pensée (humaniste), dont l'étude comparative de la psychanalyse et du féminisme met en évidence la cohérence théorique.

Liens théoriques entre les deux perspectives

Depuis les interactions de Freud avec ses patientes, les femmes se sont rapidement intéressées à la psychanalyse dont « les sujets pratiques et théoriques [...] – la sexualité, le développement des enfants, la famille, le genre et les émotions, l'aide à la compréhension de soi-même et au changement – sont très proches [de leurs] préoccupations traditionnelles¹⁷³ » et, réciproquement, la discipline s'est plus rapidement ouverte aux femmes que les autres selon les statistiques : « Aux États-Unis en 1970, lorsque la nouvelle vague du féminisme a commencé à ouvrir aux femmes les portes des professions dominées par les hommes, environ 4 à 7% des médecins, 1 à 5% des juristes et 10 à 15% des docteurs d'université étaient des femmes tandis que dans la psychanalyse elles étaient déjà 28 à 30%¹⁷⁴. »

Toutefois, l'apparente harmonie entre femmes et psychanalyse ne suffit pas à expliquer les liens entre les perspectives psychanalytique et féministe qui soutiennent la cohérence du parcours critique de Jeanne Lapointe. En effet, « femme » et « féministe » ne constituent pas d'emblée des synonymes : si l'une tient d'une réalité objective, l'autre tient d'un mouvement idéologique conscient et toutes deux demeurent dissociables. Pourtant, à l'instar des femmes, le féminisme trouve pertinemment sa place en psychanalyse et, réciproquement, la psychanalyse fournit des repères analytiques à la perspective féministe. Cette relation de complétion trouve dans le parcours critique de Jeanne Lapointe des applications exemplaires d'une tension sous-jacente au mélange de ces deux perspectives intimement liées par leur intérêt pour l'être humain, mais réciproquement en contradiction quant à leurs repères théoriques (schématisation des rôles sexuels vs universalisation des schémas). L'étude de ce rapport complexe entre psychanalyse et féminisme, puis entre leurs formes critiques appliquées à la littérature, s'avère indispensable à la compréhension d'une logique qui se dessine de plus en plus évidemment derrière les choix critiques de Jeanne Lapointe

¹⁷³ Nancy Chodorov, « La psychanalyse et les femmes psychanalystes », dans Sophie de Mijolla-Mellor (dir.), *Les femmes dans l'histoire de la psychanalyse*, Bordeaux, L'Esprit du temps (Perspectives psychanalytiques), 1999, p. 27-28.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 15.

Psychanalyse et féminisme

Un essai de comparaison entre les deux perspectives rencontre une première difficulté quant à ses deux termes dans la mesure où « psychanalyse » et « féminisme » désignent deux modes différents de connaissance. La psychanalyse constitue une science (humaine) qui présente une méthodologie propre à son étude, une « manière de procéder », c'est-à-dire « un ensemble de moyens raisonnés suivis pour arriver à un but » (*Petit Robert* 2006); l'acceptation du féminisme, évoluant entre la « doctrine » (*Petit Robert*, 1978¹⁷⁵) et l'« attitude » (*Petit Robert*, 2006), situe plutôt le concept dans une sphère idéologique, en ce sens où

une idéologie est un système global plus ou moins rigoureux de concepts, d'images, de mythes, de représentations qui dans une société donnée affirme une hiérarchie de valeurs et vise à modeler les comportements individuels et collectifs. Ce système d'idées est lié sociologiquement à un groupe économique, politique, ethnique ou autre, exprimant et justifiant les intérêts plus ou moins conscients de ce groupe¹⁷⁶.

Au début des années 1980, science humaine et idéologie se rencontrent sous la plume de Lapointe dans une relation de complétion réciproque : la pensée féministe donne à la méthode d'analyse psychanalytique une orientation idéologique ; la psychanalyse fournit des bases méthodologiques à son féminisme. Il ne s'agit toutefois que d'un point de départ pour Lapointe qui transcendera rapidement les acquis psychanalytiques dans le but de contribuer à l'énonciation d'une méthode proprement féministe, que nous étudierons plus loin.

Cette conciliation des deux perspectives par Lapointe à travers ses textes critiques publiés de 1979 à 1991 suppose l'existence d'une zone grise, d'un terrain commun de rencontre à la fois harmonieuse et problématique. D'une part, l'association de la psychanalyse et du féminisme s'avère fructueuse puisqu'elle est justifiée par une similarité des objets liés de près à une pensée humaniste : la première vise la compréhension de l'être humain par l'étude de son psychisme et l'exploration de son inconscient ; le second, se réclamant de la solidarité et de la justice humaines, vise l'amélioration des conditions de vie des femmes par la dénonciation des situations inéquitables et par la réclamation des droits universels. Dans la mesure où le féminisme se présente non pas comme un procédé d'analyse psychologique des femmes mais comme une idéologie se réclamant de la même universalité et utilisant souvent les mêmes moyens que la psychanalyse, il peut être perçu comme une branche spécialisée de la

¹⁷⁵ Selon Andrée Michel, *Le féminisme*, Paris, PUF (Que sais-je ?), 1979, p. 5.

¹⁷⁶ Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*, Montréal, Québec Amérique, 1977, p. 13.

psychanalyse¹⁷⁷. Toutefois, ce rapport tend à s'inverser à la fin du parcours critique de Lapointe lorsque, proposant plusieurs voies d'analyse féministe, elle réduit la psychanalyse au statut d'instrument au sein d'une méthodologie autonome plus étoffée (dans « Perspectives féministes en littérature », 1991).

D'autre part, cette zone grise où se rencontrent les deux perspectives abrite aussi une relation conflictuelle qui, néanmoins, les lie irrémédiablement. En effet, le féminisme a souvent construit ses fondations dans la contestation de celles de la psychanalyse. Plusieurs théories de la psychanalyse freudienne liées au symbole phallique du pouvoir et à l'Œdipe se basent sur une scission acceptée entre le féminin et le masculin, basée sur les rapports de force entre les deux sexes. Le féminisme, dans son acception large¹⁷⁸, vise le plus souvent au contraire une réunion des deux termes, s'opposant à un « modèle qui utilise les stratifications traditionnelles basées sur le genre [...] pour garantir la croissance et la loi du plus fort, qui repose sur le mépris des besoins fondamentaux de la personne et des peuples¹⁷⁹ ». Pour combattre ce modèle inéquitable, certaines féministes, dont Jeanne Lapointe, dénoncent les discours qui en fournissent les justifications, dont la psychanalyse :

Psychologists have focused on documenting differences between men and women, and their findings have served as scientific justification for male-female inequality (Lott, 1985 ; Morawski, 1985 ; Shields, 1975 ; Weisstein, 1971). When we examine theories of psychotherapy, we find that they, too, have supported the cultural meanings of gender¹⁸⁰.

Critique psychanalytique et critique féministe

Cette ambivalence relationnelle entre psychanalyse et féminisme, animée à la fois par une complémentarité et une confrontation, semble toutefois s'estomper lorsqu'ils sont appliqués à la littérature. En effet, la première grande différence de définition disparaît lorsque le féminisme

¹⁷⁷ Voir Jane Gallop, *The daughter's seduction : feminism and psychoanalysis*, Ithaca, Cornell University Press, 1982.

¹⁷⁸ Le féminisme comme idéologie s'est subdivisé en plusieurs courants spécifiques : le féminisme libéral égalitaire, le féminisme de tradition marxiste et socialiste et le féminisme radical (qui se décline en plusieurs mouvements : matérialiste, de la spécificité, lesbien, de la femelléité (ou essentialiste) et culturel) (selon Francine Descarries-Bélanger et Shirley Roy, *Le mouvement des femmes et ses courants de pensée : essai de typologie*, 1988 ; et Louise Toupin, « Les courants de pensée féministe », dans *Qu'est-ce que le féminisme ?*, 1997). Il s'agit d'une évolution de la pensée qui laisse entrevoir certaines contradictions entre les époques. En effet, le féminisme essentialiste a généré une théorisation positive de la différence de laquelle est né, par exemple, le concept de l'écriture féminine. Cette intégration s'assortit du danger de retourner à la valorisation traditionnelle de la « nature » féminine contre laquelle le féminisme se bat en général.

¹⁷⁹ Andrée Michel, *op. cit.*, p. 125.

¹⁸⁰ Rachel T. Hare-Mustin et Jeanne Marecek, « Gender and the Meaning of Difference : Postmodernism and Psychology », dans Anne C. Herrmann et Abigail J. Stewart (dir.), *Theorizing Feminism : Parallel Trends in the Humanities and Social Sciences*, Boulder, Westview Press, 2001, p. 78.

appliqué à la littérature devient une méthode critique et fonctionne à la façon de la psychanalyse, analysant la littérature selon un angle précis. Toutefois, cette métamorphose provoquée par l'application du féminisme à l'analyse littéraire ne s'opère pas seule : il aura fallu passer par une théorisation méthodologique avant d'en arriver à l'analyse littéraire féministe véritable. Nous noterons plus loin que l'essentiel des travaux de Jeanne Lapointe en féminisme s'inscrivent dans une démarche de théorisation, dans le but explicite d'en faire une méthode critique reconnue¹⁸¹.

Grâce à cette théorisation méthodologique, la complémentarité entre les critiques psychanalytique et féministe est davantage mise en évidence. Liés d'emblée par un même intérêt pour l'être humain, la psychanalyse et le féminisme génèrent des formes critiques très complémentaires puisque le lexique et les concepts privilégiés par la psychanalyse, tels que la notion d'inconscient et les observations freudiennes sur les conditionnements psychiques liés à la sexualité, fournissent des arguments et des repères pour une analyse féministe des œuvres littéraires. Construite autour d'une scission entre le féminin et le masculin, élaborée autour de l'évolution sexuelle de l'être humain, la psychanalyse se situe souvent sur le terrain de la différenciation psychique des sexes. Parce qu'elle étudie l'impact de la sexuation – d'un personnage, de l'auteur, etc. – sur l'œuvre littéraire, la critique littéraire féministe se sert du langage psychanalytique pour construire le discours de l'égalité entre les sexes.

Mais la complémentarité des deux formes critiques s'élève au-delà de leurs bases communes pour toucher une zone sensible de la critique littéraire qui, depuis Sainte-Beuve jusqu'au structuralisme, alimente les débats sur l'objet même du discours sur la littérature. En effet, la critique psychanalytique elle-même réunit des voix contradictoires concernant la figure de l'auteur : Freud étudie le texte comme le discours clinique ; Mauron désire éviter la psychanalyse de l'auteur grâce à la psychocritique sans toutefois réussir à en faire totalement abstraction; Lacan parvient à étudier le langage avant tout, comme forme de l'inconscient. Nous remarquons que, volontairement ou non, l'auteur, figure humaine à l'origine du texte, demeure souvent central dans une perspective psychanalytique. Bien qu'elle ne prenne pas systématiquement en compte la personne derrière le texte, la critique littéraire féministe contribue à réhabiliter la notion d'auteur par la prise en compte de la sexuation dans le processus de création. C'est du moins le choix que Lapointe fait en préférant un corpus féminin à des écrits

¹⁸¹ Jeanne Lapointe et Margrit Eichler, *Le traitement objectif des sexes dans la recherche*, Ottawa, Conseil de recherches et sciences humaines du Canada (CRSH), 1985. Dans ce document, les auteures expliquent les critères pour une recherche non sexiste en sciences humaines.

d'hommes. Ayant certainement senti cette complémentarité entre psychanalyse et féminisme, Lapointe se sert de la première pour enrichir le second, dans cette dernière phase de son parcours critique¹⁸².

II- Activités féministes de Jeanne Lapointe

Les textes, travaux et conférences de Lapointe depuis les années 1945-50 jusqu'en 1978-80 laissent entrevoir les démarches d'une femme à l'affût des mouvements critiques et des courants littéraires nouveaux, qui garde une conscience toujours ouverte aux nouvelles valeurs d'art. Si les textes critiques que nous avons analysés jusqu'ici dénotent un intérêt pour l'avant-garde (psychanalyse, féminisme naissant), les proches de Lapointe soulignent volontiers son intérêt pour les littératures anglaise, russe et américaine, maghrébine et antillaise, et le Nouveau Roman dont ses écrits témoignent peu¹⁸³. À la fin des années 1970, le féminisme constitue un fort courant de pensée au Québec auquel Lapointe prend une part active. C'est dans les années 1980 que l'influence de Lapointe sur des intellectuelles, des étudiantes et des écrivaines devient plus grande et plus évidente, certaines s'inspirant explicitement de son exemple féministe¹⁸⁴. Femme d'action, Jeanne Lapointe utilise les atouts reliés à son double statut de professeure et d'intellectuelle pour contribuer à améliorer la situation des femmes.

L'enseignement universitaire (Laval)

Pendant l'année scolaire 1978-1979, Lapointe pose les premières balises féministes à l'Université Laval, où elle œuvre alors depuis 38 ans. En effet, pour la première fois dans l'histoire de l'institution, on offre un cours de littérature dans une perspective féministe intitulé « Psychanalyse et littérature – Femmes écrivains des XIX^e et XX^e siècles »¹⁸⁵. Jeanne Lapointe

¹⁸² Dans *The Daughter's seduction*, Jane Gallop mentionne la même utilisation de la psychanalyse au sein de la perspective féministe chez Juliet Mitchell : « Mitchell would add psychoanalysis to feminism to make feminism stronger, richer, wiser, better. » (p. 4)

¹⁸³ Lapointe aurait donné des cours sur le Nouveau Roman à l'Université Laval pendant cette période, faisant valoir des auteurs tels que Claude Simon et Robert Pinget. Aussi, sa bibliothèque personnelle témoigne d'un intérêt particulier pour ces deux auteurs, qu'elle aurait invités à l'Université Laval, tout comme Nathalie Sarraute (Source : Chantal Théry). Toutefois, dans le corpus critique, seul le texte inédit « Notes sur rire, narcissisme et intersubjectivité dans *Vous les entendez ?* de Nathalie Sarraute », marque cet intérêt pour le Nouveau Roman.

¹⁸⁴ Dans une lettre à Jeanne Lapointe datée du 10 juillet 1976, Louky Bersianik témoigne de cette influence sur son œuvre. Il y est question d'un projet de pastiche du *Banquet* de Platon, qui deviendra *Pique-Nique sur l'Acropole* : « Si jamais ce livre est une réussite, c'est à vous que je le devrai. [...] En parlant de "parleuses", j'en vois une dans mon "pique-nique de têtes..." qui a votre voix chaleureuse, votre air moqueur et votre bonne humeur... en plus de votre science psi! quelle pique-niqueuse! Puis-je m'inspirer de vous sans trop blesser votre modestie? » (Bersianik, lettre du 10 juillet 1976, p. 1-2)

¹⁸⁵ Dans son curriculum vitae, Lapointe inscrit « Les femmes dans l'idéologie et dans la littérature ».

donne suite à cette démarche innovatrice par la création du cours « La femme-image et la femme écrivain dans la littérature d'imagination et la littérature théorique et polémique » à l'automne 1979. Ces deux cours apparaissent comme les précurseurs des deux suivants qui seront repris par Lapointe pendant plusieurs années : un cours de premier cycle intitulé « Femmes et littérature » et un séminaire de deuxième et troisième cycles intitulé « Fonctionnement des stéréotypes et mythologies de la femme en littérature et/ou cinéma à la lumière de la psychanalyse »¹⁸⁶. Outre le féminisme et la psychanalyse, ce cours permet à Lapointe de mettre en jeu un mode de connaissance qu'elle privilégie depuis *Cité Libre* : la multidisciplinarité. En effet, elle constitue pour ce séminaire un groupe interdisciplinaire d'étudiants en narratologie, anthropologie, psychanalyse et littérature et y invite par exemple Élli Kongas-Maranda (anthropologie), Ellen Corin (ethnopsychologie), Huguette Dagenais (sociologie), Régine Robin (histoire)¹⁸⁷, etc. Cette dynamique rappelle celle du Cercle de littérature et psychanalyse de l'Université Laval¹⁸⁸.

Au fil des années et des débats, la perspective féministe en littérature est devenue une pratique régulière à l'Université Laval puisqu'un poste de professeur(e) de littérature dans une perspective féministe a été créé. Ces initiatives, qui ont permis d'implanter et de légitimer la perspective féministe au sein du savoir littéraire et de son enseignement, ont occasionné 14 mémoires et thèses à sujets féministes dirigés par Jeanne Lapointe entre 1983 et 1985, à l'Université Laval.

Les actions féministes sur le campus (Laval)

La vie universitaire ne se limite évidemment pas au seul volet académique. En partie grâce à ses cours singuliers qui attirent les étudiantes et étudiants désireux de discuter de la perspective féministe en sciences humaines, Jeanne Lapointe devient rapidement, à la fin des années 1970, un élément catalyseur sur le campus de l'Université Laval. Participante active au PAEE (Programme d'Accès à l'Égalité en Emploi) en tant que membre du Comité de condition féminine de la Faculté des Lettres, elle fonde avec d'autres femmes le RFUL (Regroupement des

¹⁸⁶ En 1981, le cours devient « Fonctionnement des images et stéréotypes de la femme dans la littérature et la société ». Dans son curriculum vitae, Lapointe inscrit « Images et mythologies au sujet des femmes – fonctionnement idéologique ».

¹⁸⁷ Source : « Jeanne Lapointe », document préparé par Chantal Théry avec la contribution de Micheline Beauregard, Marie-José des Rivières et Claudia Raby, en réponse à un appel d'article en vue de la publication à venir d'un ouvrage sur Les études féministes et la recherche sur les femmes au Canada : 1965-1976, par Margrit Eichler, Meg Luxton, Wendy Robbins et Francine Descarries, mai 2005.

¹⁸⁸ Fondé et coanimé par Jeanne Lapointe et Raymond Joly au début des années 1970.

Femmes de l'Université Laval)¹⁸⁹, qui offre des activités permettant la rencontre et la coalition des femmes sur le campus, dans divers domaines, afin de réfléchir et d'agir de façon collective, en appliquant à leurs domaines respectifs la perspective féministe. Ensuite, en 1982-83, elle collabore à la fondation du RAF (Recherche et Action pour les Femmes) devenu GREMF (Groupe de Recherche Multidisciplinaire Féministe). Le GREMF, toujours actif à l'Université Laval, vise la promotion de l'enseignement et de la recherche féministes, et se veut un soutien aux étudiantes dans cette perspective, un lieu d'échanges entre les chercheuses et les groupes de femmes, un intermédiaire pour la diffusion des recherches, tout en agissant pour le respect de l'égalité des femmes et des hommes sur le campus. En vingt-quatre années d'activités féministes, le GREMF met en valeur les études et la recherche sur les conditions de vie des femmes grâce à des colloques¹⁹⁰, des publications¹⁹¹, la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes¹⁹² (2001), la création du diplôme de 2^e cycle en études féministes et enfin, le prix GREMF/Elsie-MacGill¹⁹³, dont Jeanne Lapointe est la donatrice et l'instigatrice.

Rayonnement à l'extérieur du campus

Les personnes qui ont connu Jeanne Lapointe à toute époque de sa vie éprouveront des réticences à lui associer le mot « rayonnement », vu sa grande modestie. En effet, Lapointe semble vouloir dissimuler sa personne et son nom derrière ses idées et ses projets, les plaçant à l'avant-scène. Pourtant, ce trait de caractère n'empêche nullement le rayonnement de son féminisme à l'extérieur du campus de l'Université Laval dont les traces subsistent grâce à la mémoire de ses collègues, de ses amies et, surtout, de ses textes.

Dès le début des années 1980, Jeanne Lapointe participe à des conférences et à des réunions qui lui permettent de transmettre ses idées féministes et aussi de les approfondir. Ainsi, chronologiquement, sa communication intitulée « La femme comme non-sujet dans les sciences

¹⁸⁹ On situe approximativement la fondation du RFUL à l'automne 1977. Source : Chantal Théry, *ibid.*

¹⁹⁰ « Approches et méthodes de la recherche féministe » ; « Femmes et développement » ; « L'apport de la recherche féministe à la société québécoise – Bilan et prospective ».

¹⁹¹ *Les Cahiers de recherche du GREMF* (1985), *Recherches féministes* (revue scientifique internationale bisannuelle, 1988) et *Le GREMF édité* (1990).

¹⁹² « La Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes de l'Université Laval vise avant tout à promouvoir les travaux qui ont pour objectif de transformer les systèmes de valeurs, les structures et les rapports sociaux qui maintiennent les inégalités entre les hommes et les femmes. [...] [Elle] accorde également une attention particulière à l'interdisciplinarité dans le domaine de la recherche et à la valorisation de l'enseignement des thèmes liés à la condition des femmes. » (« Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes », dépliant informatif) La Chaire offre différentes bourses de recherche ainsi qu'un prix annuel en « études féministes » attribué lors de l'ACFAS (Congrès de l'association francophone pour le savoir).

¹⁹³ Source : « Groupe de recherche multidisciplinaire féministe », dépliant informatif.

(www.fss.ulaval.ca/lel/)

dites humaines » (Première Conférence sur les études relatives aux femmes à l'Institut Simone de Beauvoir, Université Concordia, 1980), suivie du « Meurtre de la femme chez le théologien et chez le pornographe » (Réunion des Sociétés savantes à Ottawa, 1982) puis de « Research on Women : a question of Life and Identity » (Conférence internationale sur la recherche relative aux femmes à l'Institut Simone de Beauvoir, Université Concordia, 1982), la mènent rapidement vers la co-rédaction d'un fascicule du CRSH sur la recherche non sexiste. Responsable de la section francophone du *Traitement objectif des sexes dans la recherche*¹⁹⁴, Lapointe travaille pendant deux années sur ce projet dont le comité se forme en 1983 et la publication a lieu en 1985. Le fascicule voit le jour non sans difficultés :

Ce texte est le fruit de longues et vastes consultations sur une question aussi complexe qu'épineuse. Le traitement de la variable sexuelle dans la recherche en sciences humaines est un sujet qui suscite plus qu'un autre la controverse. Le comité du Conseil sur le traitement objectif des sexes dans la recherche a mis à profit une foule de commentaires et de suggestions avant d'en arriver à cette version¹⁹⁵.

Si ce fascicule apparaît *a posteriori* comme l'aboutissement de la réflexion féministe de Lapointe, c'est qu'il constitue la concrétisation des démarches orales de Lapointe sous-tendues depuis le début de la décennie 1980 par une volonté d'universalisation des critères d'analyse dans la recherche en sciences humaines et par la mise en doute d'assertions sexistes jusque-là considérées comme des évidences dans la recherche.

S'étant éloignée de son objet d'étude de prédilection, Lapointe propose une méthode féministe appliquée à la littérature dans une ultime conférence présentée au Calgary Institute for the Humanities en 1987 et intitulée « Perspectives féministes en littérature¹⁹⁶ ». Dans ce texte, elle montre comment les bases méthodologiques posées dans les années 1980 pour les sciences humaines peuvent s'appliquer spécifiquement à la littérature. Cette conférence semble annoncer un retour à l'analyse littéraire délaissée au profit de l'énonciation de la méthodologie, mais le parcours critique de Lapointe s'arrête subitement, à cause de la maladie, à l'heure où la retraite lui aurait peut-être permis d'approfondir cette application du féminisme.

¹⁹⁴ Margrit Eichler signe la section anglophone intitulée «On the Treatment of the Sexes in Research».

¹⁹⁵ William E. Taylor, « Présentation par le Président du Conseil », dans Jeanne Lapointe et Margrit Eichler, *Le traitement objectif des sexes dans la recherche*, Ottawa, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, 1985, p. 1.

¹⁹⁶ Publiée dans Roberta Mura (dir.), *Un savoir à notre image? Critiques féministes des disciplines*, Montréal, Éditions Adage, 1991. La version originale anglaise, «The effects of Feminist Approaches on Research Methodologies» est publiée par Wilfrid Laurier University Press, Waterloo, 1989.

Si plusieurs chercheuses féministes se réclament aujourd'hui de Jeanne Lapointe, c'est que ses implications féministes sur de multiples fronts se sont avérées efficaces, opérations menées avec stratégie dans le but d'intégrer sa vision féministe – toujours humaniste – aux pratiques en cours. Cette réussite s'est élaborée en quelques étapes marquées entre autres par des conférences dont nous avons retrouvé les textes et qui éclairent le dernier droit du parcours critique de Jeanne Lapointe.

III- Dénonciation et énonciation au fil des textes

C'est dans cette période critique marquée par le féminisme (1979-1991) que Lapointe s'avère la plus prolifique compte tenu du nombre de textes retracés : avec six textes, près du double de la quantité associée à chacune des deux périodes précédentes, nous constatons l'importance relative du combat de Lapointe pour l'égalité des sexes dans les sphères de recherche et postulons que se trouve en cette étape finale le véritable aboutissement de son parcours critique. Au fil des textes qui rendent compte de l'avancement de ses réflexions, le lecteur attentif voit le féminisme de Lapointe se déployer d'abord vivement par la dénonciation, puis faire progressivement place à l'énonciation d'une méthode.

La dénonciation

Déjà observée à travers la contestation des schémas freudiens dans la critique psychanalytique de Lapointe sur *To the lighthouse* de Virginia Woolf (1972), la dénonciation du sexisme constitue le premier visage que prend le féminisme de Lapointe dont la plume s'enhardit et l'ironie se fait plus acerbe. Deux textes témoignent de ces débuts féministes tranchants.

« Du discours de domination »

Publié dans le numéro intitulé « Féminaire » de la revue *Études littéraires* en décembre 1979, ce court article de Lapointe s'inscrit dans une dynamique de l'interaction semblable à celle qui avait engendré deux débats dans les pages de *Cité Libre*. De la même façon qu'en 1954-55, Lapointe préconise une approche que le média privilégie lui-même : « Lire donc *Féminaire* comme on lit *séminaire* : lieu d'échanges, de rencontres, de communication, de confrontation...¹⁹⁷. » Ce singulier « séminaire » réunit des écrivaines (Nathalie Sarraute, Anne Hébert, Louky Bersianik et Hélène Cixous) ainsi que des critiques (Francine Saillant, Madeleine

¹⁹⁷ Gabrielle Frémont (dir.), « Présentation », dans *Études littéraires*, vol. 12, n° 3 (décembre 1979), p. 313.

Gagnon, Marie-Laure Girou-Swidorski et Marie-Eva de Villers) qui discutent des problèmes liés à l'écriture au féminin et à celle du corps des femmes. Publié dans la section « Études », le texte de Jeanne Lapointe constitue une vive réaction à la réflexion de Jean-Thierry Maertens, exposée dans l'article précédent intitulé : « Écrire le corps? ». Un nouveau débat s'ouvre autour de positions actualisées sur le discours de domination masculine versus le discours de dénonciation féministe.

1) Jean-Thierry Maertens

Moine à l'abbaye bénédictine de Saint-André de Bruges depuis 1943, Maertens a produit pendant les décennies 1950 et 1960 maintes études sur l'Église et son discours, son statut et ses symboles. Ethnologue et psychanalyste, il prend un virage anthropologique dans les années 1970 lorsqu'il publie *Systèmes d'objets et rupture familiale : essai monographique dans trois foyers québécois* en 1975. Au moment de la publication de son article dans la revue *Études littéraires*, il achève la publication d'une série de cinq essais d'anthropologie intitulée *Ritologiques*¹⁹⁸ dans lesquels il lit les marques corporelles liées aux rites et cérémonies à la lumière du système théorique de représentation du sujet par le signifiant élaboré par la psychanalyse lacanienne.

« Écrire le corps ? » s'inscrit dans cette réflexion sur le cryptage du corps, non plus dans une interprétation anthropologique des marques mais, inversement, dans une analyse parabolique de l'écriture du corps féminin : « la parabole poursuit un but précis : de dégager l'articulation dialectique du rapport du corps à l'écrit, qui s'est souvent jouée au sein de la relation des sexes¹⁹⁹. » Maertens transpose les symboles issus du mythe de Tirésias qui, aveuglé par la nudité d'Athéna, passe du statut de voyeur à celui du voyant, à des situations historiques qui lui semblent éclairer le rapport du corps féminin à l'écrit : sorcières vs Inquisiteurs, femmes mystiques, Sade et la pornographie, surréalisme. Selon lui, ces situations montrent que l'écriture mâle a besoin du corps féminin pour advenir ; si ce corps s'écrit lui-même, « le mythe ressurgit dans une nouvelle distribution des rôles. Lassée de tant de myopie, Athéna ne se dénude plus que pour soi, pour son propre plaisir, devant son propre miroir. Poussant plus loin encore la réduction du mythe au monologue exclusif, Athéna se met à écrire son propre voyage intérieur » (p. 345).

¹⁹⁸ *Dans la peau des autres : essai d'anthropologie des inscriptions vestimentaires ; Le corps sexionné : essai d'anthropologie des inscriptions génitales ; Le dessin sur la peau : essai d'anthropologie des inscriptions tégumentaires ; Le masque et le miroir : essai d'anthropologie des revêtements faciaux ; Le jeu du mort : essai d'anthropologie des inscriptions du cadavre*, avec la collaboration de Marguerite DeBilde, Paris, Aubier Montaigne, 1978-1979.

¹⁹⁹ Jean-Thierry Maertens, « Écrire le corps », dans FRÉMONT, Gabrielle (dir.), *Études littéraires*, vol. 12, n° 3 (décembre 1979), p. 339.

Maertens s'interroge alors sur la validité de cette écriture féminine du corps qui émerge non seulement grâce à « l'instance socio-économique (phallique) » (p. 346) mais aussi dans des systèmes de signifiants dont le français demeure la « langue par excellence phallicisée » (p. 347). Puisant dans un réservoir masculin pour se construire, l'écriture féminine du corps récupère alors, selon lui, les fausses représentations, « ces stéréotypes qui déjà se glissent dans la littérature des femmes comme autant de mots-écrans, ces expressions d'un corps à tout prix hédoniste, ou biologisé, qui distraient des pulsions, clichés militantistes puisant davantage leur force à la cohérence de la signification qu'à l'énergie pulsionnelle » (p. 350). Maertens conclut à l'échec du projet d'écriture féminine du corps qui vise à rendre voyant, à dépasser le voyeurisme et les clichés fantasmiques ; ultimement, c'est tout le discours féministe qu'il remet en cause à l'aide d'une seconde métaphore mythologique : « c'est Actéon qui contemple la nudité d'Artémis, la vierge violente vouée à la Mère, pulsion de mort incarnée. Actéon, effectivement, en meurt et le fouet se retourne sur les corps mâles aux fêtes spartiates de la déesse. Mais on n'est plus là dans le domaine de l'écriture : Artémis n'écrit pas ; elle chasse » (p. 350). En effet, la chasseresse s'attachera d'abord à éliminer les préjugés issus du discours de domination.

2) Jeanne Lapointe

En exergue, une citation de Virginia Woolf annonce le ton de l'article de Lapointe : « Laughter as an antidote to dominance is perhaps indicated²⁰⁰ ». Dans « Du discours de domination », l'humour donne forme à la dénonciation. Lapointe en appelle au changement dans un souffle ironique qui met en évidence les failles du discours de domination :

Courage cependant, vous les femmes, le progrès doit être possible puisque déjà ces « analphabètes paysannes » (8)²⁰¹ qu'étaient les sorcières pouvaient cependant « signer leur nom » (8) dans le même paragraphe mais dix lignes plus haut. Tout discours a ses lapsus, par où entrer. Des tourbillons de vent s'y peuvent engouffrer (p. 354).

C'est précisément cette stratégie rhétorique que Lapointe adopte pour dénoncer certains propos de Maertens, profitant des lacunes discursives qu'elle repère chez son interlocuteur pour inverser ironiquement son argument et ainsi l'anéantir :

Cet argument du pénis, représentant du réel – toute cette machinerie assurant aux mâles l'exclusivité du discours – aurait de quoi déclencher l'hilarité [...]. S'il faut occulter le corps de la femme (« Ah ! Cachez-moi ce sein ») pour que le discours (mâle) advienne,

²⁰⁰ Jeanne Lapointe, « Du discours de domination », dans Gabrielle Frémont (dir.), *Études littéraires*, vol. 12, n° 3, p. 351.

²⁰¹ Ces chiffres inscrits entre parenthèses par Lapointe renvoient aux paragraphes correspondants dans l'article de Maertens.

faut-il aussi à ce moment effacer le pénis? Cruelle destinée. Toujours dans cette voie de la raison raisonnée amusante, la femme, avec deux seins, serait-elle alors plutôt douée, de par «nature», pour la double représentation, sans doute aussi pour le bilinguisme, en tout cas sûrement pour le langage à double sens et le mensonge (p. 352).

Se joignent à cet humour ironique et quelques fois hyperbolique des antithèses servant la dénonciation : « Toutes les paroleries au sujet du corps pénien éjaculant du langage, du corps féminin censé-ne-pas-savoir auraient de quoi glacer d'épouvante par leur froide et impardonnable légèreté quant à la réalité des femmes, à leur sensibilité personnelle aux prises avec ces fascismes idéologiques » (p. 353).

Cette utilisation de figures de style – et plus largement du langage – par Lapointe constitue une contestation en soi puisqu'elle dénonce d'abord la mise en échec de l'écriture féminine du corps et du discours féministe chez Maertens qui menace la parole des femmes de discrédit et d'un retour au silence. Tel un pied-de-nez directement adressé à son interlocuteur, Lapointe se positionne comme femme-sujet parlant. L'adresse aux destinataires « Chers Thierry Maertens et quelques Autres » suivie d'assertions telles que « Vous raisonnez tous de la même façon, depuis S. Paul et bien avant » ou d'appels comme « méfions-nous » mettent en lumière un discours d'opposition entre les hommes et les femmes, représentés pour le débat par Jean-Thierry Maertens et Jeanne Lapointe. C'est pourquoi Lapointe ne dénonce ici que des discours d'hommes (théoriciens, théologiens, penseurs, etc.), les donnant pour seuls véhicules du discours de domination. La nuance, quasi absente de ce texte de Lapointe, ne se manifeste que lorsqu'elle souligne en deux phrases : « Les seuls écrivains et penseurs masculins qui ont réussi à tenir des propos acceptables pour les femmes se sont situés à ce plan de la démocratie élémentaire et des résonances affectives qu'entraînent ses plus criantes carences. Je pense à John Stuart Mill, et ici à Jean Le Moyne²⁰² » (p. 353). Ces deux noms font figure d'exception dans le texte de Lapointe qui dénonce les discours et pratiques sexistes des institutions et des hommes : l'Ayatollah, l'Église, Saint Paul, l'Inquisition, et même Lacan. Nouvellement figurant sur la liste noire de Lapointe, le nom de Jacques Lacan étonne : elle marque ici une distance critique par rapport à l'enseignement lacanien qui, selon elle, recrée une « machinerie assurant aux mâles l'exclusivité du discours » (p. 352). Néanmoins, cette dénonciation du discours lacanien souligne la difficulté

²⁰² John Stuart Mill a publié en 1869 l'ouvrage intitulé *De l'assujettissement des femmes* dans lequel il défend la cause de l'émancipation des femmes ; un siècle plus tard, Jean Le Moyne publie *Convergences* en 1961 qui contient l'essai « La littérature canadienne-française et la femme » dans lequel il dénonce l'occultation de la femme dans la description de « l'homme total » par la littérature québécoise. Ce texte montre une frappante similarité entre les idées de Le Moyne et de Lapointe.

– voire l'impossibilité – pour l'écriture féminine d'émerger au cœur d'un système langagier « phallicisé » et d'un contexte culturel patriarcal.

De la « Loi-du-Père-Lacan », Lapointe passe vite à une dénonciation d'un phénomène plus profond : l'intégration inconsciente de théories sexistes, telles que la notion de nature féminine et le rôle passif dans lequel elle les enferme. La prise de conscience de cette intégration constitue vraisemblablement le but de cet article intitulé « Du discours de domination », discours qu'elle psychanalyse à travers Freud ainsi que Saint Paul :

Freud lui savait que ses théories étaient sa mythologie personnelle ; il ne savait pas suffisamment qu'elles étaient aussi la mythologie culturelle ambiante pour ce qui est des femmes. Loin de moi la pensée de taxer S. Paul et les autres de calculs retors et de manœuvres machiavéliques : tout simplement parlait par sa bouche le brave inconscient surmoi-ïque de ses habitudes familières et locales que peuvent assurer l'occultation et le mutisme des femmes (p. 352).

Enfin, elle généralise son propos qui peut s'appliquer à tout théoricien :

La théorie étant, par essence, fondée sur un imaginaire et une hypothèse, nul ne peut empêcher l'inconscient du sujet parlant d'y lâcher ses fantasmes dans tous les interstices. Ces fantasmes seront fatalement ceux de la névrose mâle de domination, ce narcissisme obsessionnel (contrôle, domination, auto-satisfaction, sado-masochisme) qu'on inculque aux petits garçons (p. 353-354).

Ces dernières phrases rappellent la forme revendicatrice que prenaient les interventions de Lapointe dans *Cité Libre*, appelant une réforme du système d'éducation au Québec. Cette fois, l'appel à la prise de conscience ne prend plus appui sur un texte littéraire mais, plus largement, sur un discours ; la critique littéraire passe au second plan, devenu une sorte de réservoir de preuves, d'exemples qui soutiennent l'argumentation. Du coup, son schéma d'analyse littéraire en trois axes ne s'applique plus seulement ici à la « littérature d'imagination » mais plutôt au discours de domination présent dans l'inconscient à la fois de la fiction mais aussi, et surtout, de la société réelle : prise de conscience, art et pensée, critères d'analyse, deviennent aussi des armes rhétoriques pour l'émergence du discours de l'égalité en remplacement du discours de domination.

3) Jean-Tierry Maertens

Se comparant à un nouveau Tirésias confronté à une « Artémis-au-carquois-de-flèches », Maertens se défend de tenir un discours de domination, tout en soulignant la difficulté de sortir

du « point de vue de mâle, enfermé dans son propre discours²⁰³ ». Sous une forme dialectique, le débat se termine paradoxalement dans une conciliation des deux parties sous la plume de Maertens. En effet, dans son évaluation des problèmes liés à l'écriture du corps féminin, il intègre de façon inconsciente le discours de domination tel que dénoncé par Lapointe : « Voici que, parmi les nombreuses femmes qui ont écrit de tous temps [...], quelques écrivaines contemporaines veulent soudain “écrire leur corps”, comme si elles allaient par là dénuder le corps imaginaire dont on les affuble pour atteindre à un “réel” et de la sorte aveugler une nouvelle fois les mâles. C'est tout ce que ce texte a voulu dire » (p. 356). Toutefois, il ne s'agit pas d'une réconciliation puisque Maertens demeure sur ses positions et met en doute le discours de Lapointe, y voyant émerger « une nouvelle domination où l'illusoire et intempestif *sexionnement* n'est pas mort! » (p. 356).

Cette très brève mise au point ne trouvera pas de réponse de la part de Lapointe dans les pages de la revue, mais la suite de son œuvre féministe fournira maints éclaircissements et répliques implicites aux « Thierry Maertens et quelques Autres » qu'elle considère comme les tenants du discours de domination.

« Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe »

En juin 1982, Jeanne Lapointe poursuit sa démarche vers l'avènement du discours de l'égalité lors d'une réunion des Sociétés savantes à Ottawa, dans la section des professeurs de français des universités canadiennes. Sa communication intitulée « Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe » est ensuite publiée sous le même titre dans les Cahiers du GRIF (Groupe de recherche et d'information sur les femmes) à Bruxelles en mars 1983²⁰⁴.

Délaissant l'humour et adoptant un ton beaucoup plus sérieux, Lapointe livre une argumentation documentée qui vise toujours la dénonciation du discours de domination mais sort de l'affrontement propre au débat pour entrer dans une rhétorique explicative, argumentative et toujours dénonciatrice. Ce texte aurait tout de même pu figurer dans les pages de « Féminaire » puisqu'il apparaît comme une variation sur le même sujet : l'écriture du corps. Si Maertens voulait mettre en lumière les problèmes liés à l'écriture féminine du corps, Lapointe dénonce les lacunes inconscientes qui se profilent derrière le discours de domination masculin sur le corps

²⁰³ Jean-Thierry Maertens, « Réplique de Jean-Thierry Maertens », dans Gabrielle Frémont (dir.), *Études littéraires*, vol. 12, n° 3 (décembre 1979), p. 356.

²⁰⁴ Nos propos seront essentiellement basés sur cette version publiée.

des femmes. Telle une réponse tardive à son ancien interlocuteur, l'article de Lapointe vise un objectif reconnaissable : la prise de conscience, c'est-à-dire qu'elle tente de « rendre voyant celui qui voudrait dépasser son voyeurisme et les clichés fantasmiques de son discours²⁰⁵ » en utilisant conjointement la force de sa stratégie dénonciatrice (entrer dans les lapsus du discours) et sa double compétence littéraire et psychanalytique.

Les propos de Lapointe sont divisibles en deux grandes parties qui correspondent à deux études de cas annoncés dans le titre de l'article : le théologien et le pornographe. La pensée du théologien – puis du philosophe thomiste du XX^e siècle – illustre le discours sexiste que Lapointe dénonce et qui mène au « meurtre psychique de la femme. Et souvent ensuite mort physique²⁰⁶. » L'argumentation de Lapointe s'appuie d'abord sur

le *Malleus maleficarum* (marteau des maléficières) *Marteau des sorcières* [...], le guide théorique et pratique qu'utilisaient les moines dominicains, membres des tribunaux itinérants établis par le pape Grégoire IX en 1431. Le gros volume de 600 pages indique les procédures à suivre pour découvrir, interroger, torturer et condamner au bûcher les femmes sorcières (p. 43).

Grâce à des citations qui heurtent ses idées féministes – et humanistes –, Lapointe dénonce un discours axé sur la culpabilité et l'accusation, qui discrédite jusqu'à la parole des femmes : « La femme, son aspect est beau, son contact fétide, sa compagnie mortelle. Mentreuse par nature, elle l'est dans son langage ; elle est un ennemi charmant et dissimulé » (*Malleus maleficarum* cité par Lapointe, p. 45). Les nombreuses citations tirées de ce document inquisitorial visent à choquer voire à faire réagir un auditoire (1982) devenu lectorat (1983). Lapointe y décèle « le mépris, la haine et la peur des femmes » (p. 44) renforcés par un champ lexical du mal associé aux femmes : maladie, mort, folie, orage, grêle, passion amoureuse, malice, tentation, mal nécessaire, mensonge, passion charnelle, hérésie, etc. Au terme de cette courte illustration, Lapointe propose une première analyse psychanalytique des origines du discours de domination : « On voit déjà le fantasme mâle et la peur de castration réduire ici la femme à sa relation au corps masculin, à la passion charnelle, en définitive à la sexualité toujours dangereuse » (p. 45).

L'adverbe « déjà » laisse deviner que, selon Lapointe, la fin de l'Inquisition ne correspond pas à la mort d'un tel discours. En effet, pour illustrer son prolongement jusqu'au

²⁰⁵ Jean-Thierry Maertens, « Réplique de Jean-Thierry Maertens », *art. cit.*, p. 356.

²⁰⁶ Jeanne Lapointe, « Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe », dans *Les Cahiers du GRIF*, Bruxelles, mars 1983, p. 43.

XX^e siècle dans les hautes sphères du savoir universitaire, elle dénonce les propos tenus par Charles De Koninck, professeur de philosophie à l'Université Laval de 1934 à 1965, dans un cours donné en 1937 intitulé « La philosophie des sexes ». « Pénétré de la pensée d'Aristote et de Saint-Thomas, il avait, selon son fils Thomas, lui aussi philosophe, la préoccupation constante de faire la synthèse des progrès scientifiques contemporains et des vérités traditionnelles de la philosophie de la nature²⁰⁷. » C'est précisément le thomisme du discours de son ancien professeur que Lapointe dénonce, montrant qu'

au nom d'un dualisme matière/forme et de S. Thomas, le professeur reprend la même association obsessionnelle entre la femme et le corps. Au lieu d'être axé sur la culpabilité et l'accusation, comme *Le marteau des sorcières*, le texte ici fonctionne dans la tonalité nettement plus optimiste du narcissisme mâle, se réjouissant de sa supériorité sur la femme et s'attristant du fait qu'on ne puisse se passer d'elle pour la génération (p. 46).

De la même façon qu'elle mettait au jour les aberrations du *Malleus maleficarum*, Lapointe cite certains passages sexistes du discours de De Koninck en 1937 : « Là où la femme domine, il y a perversion de l'idéal. [...] La femme n'a pas autant de droits que l'homme parce que sa personnalité est inférieure. [...] Si la plupart des femmes récusent ces idées, c'est la meilleure preuve de ce que je dis... Car justement tout cela émane d'un instinct... (qui) [sic] échappe à l'intelligence » (p. 46-47). Une fois les preuves exposées, la dénonciation est dynamisée par la comparaison des stratégies discursives du théologien de l'Inquisition et du philosophe thomiste moderne, montrant qu'ils visent les mêmes buts : « 1) assurer le silence des femmes ou déconsidérer toute parole de femme [...]; 2) [véhiculer] une image de la femme qui conditionnera celle-ci dans ses rapports avec elle-même et avec l'opinion; 3) détruire la personne psychique de la femme, réduire à rien son être mental » (p. 47). Cette dénonciation, illustration du risque intellectuel que Lapointe connaît périodiquement depuis *Cité libre*, provoque une polémique à l'Université Laval puisqu'elle implique un professeur très estimé. La comparaison de Lapointe vise à choquer pour une prise de conscience de l'intégration inconsciente du discours de domination, et de sa longévité.

Dans la deuxième partie de son texte, Lapointe propose une analyse plus approfondie de la pornographie. Sur un mode moins polémique et plus (psych)analytique, elle établit un lien entre le meurtre de la personnalité des femmes chez le théologien et la théâtralité du corps féminin dans le spectacle pornographique. Dénonçant toujours le « fétichisme et [la] peur de la

²⁰⁷ Louis-Guy Lemieux, « La philosophie et la théologie comme art de vivre », dans *Le Soleil*, samedi 25 février 2006, p. D2.

castration », elle donne pour exemples l'œuvre et la vie de Sade, l'iconographie de l'Enfer, la philosophie de l'érotisme de Bataille et les théories de Klossowski, dont le discours « tend à brouiller la frontière entre le réel et l'imaginaire » (p. 50). Au terme de cette explication du discours de l'éroto-pornographe, Lapointe apporte quelques éclairages psychanalytiques sur le sado-masochisme, éclairages basés sur les théories de Freud pour qui « la perversion est le négatif de la névrose » (p. 51). En effet, elle s'inspire des stades évolutifs proposés par le père de la psychanalyse pour situer le sado-masochisme au stade sadique-anal : « C'est l'étape où prédomine le conflit entre le surmoi dominateur, cruel et persécuteur et le moi » (p. 52). Notant au passage la névrose obsessionnelle dans laquelle les stéréotypes masculins et féminins entraînent les hommes et les femmes, Lapointe rapproche enfin les figures du théologien et du pornographe : « Le sadique projette sur la victime toute la partie coupable refoulée de son propre psychisme et la punit. Un peu comme l'Inquisiteur projetant tous les péchés et les culpabilités sur la sorcière avant de la brûler. [...] C'est son propre moi coupable qu'il torture » (p. 52). Ainsi, grâce à ses connaissances psychanalytiques, Lapointe parvient à se faufiler dans les lapsus d'un discours dont les failles mènent à certaines explications : peur des femmes et projection d'une culpabilité sur l'autre.

Le savoir psychanalytique se double de la compétence littéraire qui permet à Lapointe d'approfondir son analyse selon les aspects sémiologique (« abondance de termes dévalorisants appliqués à la femme et les paradigmes de contrôle, pouvoir, dignité, rattachés à l'homme » (p. 49)), sémantique (interversion entre « érotisme » et « pornographie » ; valeur punitive associée au mot « décence » dans un rapport au corps féminin (p. 50)) et structurel (analyse des récurrences dans le récit pornographique, inspirée du schéma actantiel de Greimas (p. 49-50)). « Artémis-au-carquois-de-flèches-pointues » garde donc toutes ses flèches à son arc pour une argumentation convaincante : cette double compétence mise à profit dans « Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe » apporte au féminisme de Jeanne Lapointe une solidité et une crédibilité qui lui permettent de dénoncer « le meurtre psychique de la femme par tout le conditionnement culturel » puis de convaincre de l'impératif de l'intégration d'un discours de l'égalité.

Allocutions transitoires : entre dénonciation et énonciation

A posteriori, les textes de Lapointe écrits de 1979 à 1983 semblent marquer une période d'incubation où la dénonciation prévaut sur l'énonciation d'une méthode d'analyse féministe.

Ces frontières que nous avons établies ne sont toutefois pas complètement étanches puisqu'en juin 1980 et en juillet 1982, Lapointe prononce deux allocutions à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia dont la première décrit un mouvement d'oscillation entre la dénonciation du discours de domination et de son intégration culturelle inconsciente, et l'énonciation d'une méthode à peine ébauchée; et la seconde effleure des problèmes méthodologiques dans une définition générale de la recherche féministe. Marqueurs d'une période de transition, les textes de ces deux allocutions permettent une meilleure compréhension du parcours critique de Lapointe aboutissant à l'énonciation d'une méthode.

« La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines »

Trace d'une transition entre les deux étapes de l'évolution de la pensée féministe de Lapointe, « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines²⁰⁸ » ressemble à une mise au point, à un exercice qui s'inscrit dans une dynamique de partage et de solidarité sororale: « il est agréable et salubre, pour des femmes, de pouvoir parler librement entre elles de cette (r)évolution pleine de dynamismes créateurs où elles s'avancent sur une longue route déjà semée d'embûches²⁰⁹. » Cette « (r)évolution » qu'elle mentionne réside dans ce « pouvoir parler » des femmes apte à les faire sortir de l'ère du silence pour éclore dans le « parlêtre » (Lacan). Comme dans sa réplique à Jean-Thierry Maertens, Lapointe tient un métadiscours qui, sur un ton toujours plus ironique, met en évidence sa propre prise de parole en tant que femme :

Mettre en doute la validité de cet appareil de réduction de la femme, signaler les supercheries et les leurres linguistiques qui en permettent le fonctionnement constitue, bien sûr, de la part d'une femme, un acte subversif, une impertinence culturelle inacceptable, une légèreté inqualifiable et qui doit faire regretter à certains qu'on ait partagé si généreusement avec les femmes, au bout d'environ quarante siècles, les acquis de la civilisation langagière (p. 6-7).

Le langage s'avère la première arme que Lapointe utilise pour défendre ses idées et qu'elle propose comme principal moyen pour favoriser l'intégration de la femme-sujet dans les sciences humaines. Comme pour mieux prendre sa place dans l'âge de la parole, Lapointe dénonce dans un vocabulaire plus tranchant que dans ses autres textes féministes, abandonnant la retenue et qualifiant le discours de domination de « profondément monosexuel et misogyne »

²⁰⁸ Jeanne Lapointe mentionne dans son curriculum vitæ que le texte de cette communication a été publié dans *Annual report*, Institut Simone de Beauvoir, 1979-1980. Comme la version publiée demeure introuvable à l'Institut Simone de Beauvoir, notre analyse ne tiendra compte que de la version dactylographiée par Lapointe, généreusement fournie par le GREMF.

²⁰⁹ Jeanne Lapointe, « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines », Institut Simone de Beauvoir, Université Concordia (Montréal), mai 1980, tapuscrit disponible au GREMF de l'Université Laval, p. 12.

(p. 1), de « glu idéologique dominante et monomaniaque » (p. 1) et de « discours phallogocentrique » (p. 2).

En contrepartie, ces termes extrêmes sont suivis de quelques aveux d'humilité, stratégie discursive déjà aperçue chez Lapointe à chaque début de période critique. Ici, elle se protège en avouant sa connaissance limitée des disciplines qu'elle veut aborder : « Pour ne mentionner d'abord que des disciplines où je ne suis qu'une lectrice intéressée – ce qui fera pardonner l'insuffisance de mes propos » (p. 2) ; « Autre science humaine dont je ne connais que des bribes, l'anthropologie » (p. 4) ; « Des femmes anthropologues ou philosophes – ou même de simples amatrices comme moi » (p. 5). Cette rhétorique de l'humilité permet, il est vrai, de « pardonner l'insuffisance de [ses] propos » au sujet de l'histoire et de l'anthropologie qu'elle n'arrive qu'à effleurer. En deux très courts paragraphes, elle aborde ces deux disciplines suivant le même plan : constats dénonciateurs suivis de suggestions méthodologiques. Dénonçant d'abord l'occultation de la moitié de l'humanité par l'historien puis la philosophie de l'histoire de Marx et Althusser basée sur des paramètres économiques, Lapointe pointe du doigt la politique budgétaire qui confine les femmes à la pauvreté et au chômage : « la mentalité dominante plus ou moins consciente tend, aujourd'hui tout comme hier mais un peu plus subtilement, à manipuler les femmes au service d'une androcratie. L'idéologie n'a pas bougé d'un cran » (p. 3). À partir de ces considérations socio-historiques, elle se demande : « comment les historiennes qui sortent aujourd'hui de nos universités envisagent de renouveler les critères de l'histoire et de faire sortir les femmes du silence historien » (p. 3). Sa réponse, peu développée, suggère la valorisation de figures féminines historiques²¹⁰. Lapointe applique le même processus de réflexion à l'anthropologie : elle dénonce « des visions jusqu'ici assez univoques du monde [qui] neutralisaient souvent l'univers féminin dans une marginalité où se trouvait ainsi effacée sa singularité, son dynamisme profond dans la pâte sociale du pays étudié » (p. 4) pour ensuite proposer des solutions méthodologiques à l'aide des exemples de Margaret Mead et de ses collègues de l'Université Laval, Ellen Corin et Chantal Collard qui contribuent à élargir les frontières de la discipline.

²¹⁰ Jeanne Lapointe a beaucoup incité certaines de ses étudiantes, particulièrement Chantal Théry, à travailler sur les écrivaines de la Nouvelle-France. Aussi, selon cette dernière, des textes de Jean Le Moyne découverts dans les archives personnelles de Lapointe laissent supposer qu'ils préparaient ensemble un film sur les femmes de la Nouvelle-France (probablement pour l'ONF).

Le discours de Lapointe ouvre une importante parenthèse sur le langage propre aux sciences humaines. Nous reconnaissons déjà les dénonciations à l'origine du « Meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe » dans ses propos sur l'effet réducteur de la distinction nature/culture, sur l'intégration inconsciente du discours de domination et sur le discrédit de la parole des femmes. En 1982, elle rappellera certains exemples utilisés ici tels que les théories de Lacan sur le phallus, emblème du langage, ou le théologien du Moyen Âge; elle ajoute la farce médiévale, les *Fables* de La Fontaine et la loi canadienne qui ne considérait pas la femme comme une personne juridique jusqu'en 1940. À l'instar de ces références qui varient peu d'un texte à l'autre, sa stratégie argumentative demeure la même depuis sa réponse à Maertens : entrer dans les lapsus du discours. Lapointe livre la meilleure démonstration de cette rhétorique :

Une étudiante qui propose un sujet de thèse ayant rapport aux femmes risque encore de se faire répondre, par plus d'un collègue, qu'une thèse doit être « scientifique ». [...] Un certain postulat scientifique impose au chercheur une distance, une non proximité et une non inclusion de lui-même par rapport à l'objet étudié. Si on appliquait à la lettre ce principe, les sciences humaines devraient par le fait même cesser d'exister, le chercheur étant lui-même un humain. Ce postulat épistémologique ne peut donc servir qu'assaisonné d'un très gros grain de sel (p. 7).

Lapointe révèle par ce démantèlement sa façon de penser les sciences humaines et, par extension, la critique littéraire. Elle fournit ensuite une précieuse clé vers la compréhension de la pertinence de la psychanalyse pour le féminisme :

La linguistique et la psychanalyse nous ont appris que derrière toute parole [...] il y a un sujet parlant doué d'un conscient, d'un inconscient, de tout un monde de libido et de désir de domination. Une femme doit constamment *décrypter*²¹¹, sous le discours patriarcal, le fantasme latent d'une pseudo supériorité de tout homme sur n'importe quelle femme (p. 7-8).

Le décryptage, façon de lire entre les lignes ou derrière le texte, demeure un legs de la formation de psychothérapeute de Lapointe dans les années 1970. Il sert désormais une dénonciation des dogmes qu'elle veut renverser.

Enfin, Lapointe referme la parenthèse et termine son analyse des disciplines des sciences humaines par celle dont elle demeure une spécialiste : les études littéraires. Elle inverse toutefois son plan : après deux suggestions méthodologiques sur la production de « vraies œuvres femmes » telles que *La Princesse de Clèves* et *Kamouraska* et sur la critique de la critique à l'instar de Janine Boynard-Frot de l'Université de Sherbrooke, elle dénonce les obstacles rencontrés par les intellectuelles féministes. Puis, après l'évocation du cas de Luce Irigaray,

²¹¹ Nous soulignons.

« auteur d'une critique tout à fait fondamentale de la psychanalyse dans une perspective féministe, [...] expulsée de la section de psychanalyse de l'Université de Vincennes et mutée ailleurs » (p. 11), elle relate une anecdote personnelle, illustration de la stratégie qui vise encore une fois à entrer dans les lapsus du discours :

Et j'ai un jour entendu de mes oreilles, à l'Université Laval, le célèbre linguiste Georges Mounin dénigrer publiquement l'importante œuvre théorique de Julia Kristeva, dont il s'avéra, dans le court dialogue qui s'ensuivit qu'il ne l'avait même pas lue jusqu'à la page 12, que je m'offris le plaisir de lui citer. Rien ne traumatise autant les pontifes des sphères intellectuelles qu'une certaine évidence du génie féminin quand il se trouve à éclater dans ces marmites bien closes (p. 11).

Au fil du texte, l'humour sert un mépris affiché pour le discours de domination dénoncé. Pourtant, si la reconnaissance de la parole des femmes s'avère un impératif, elle n'en détecte pas moins un danger du retour du même et conclut sur un avertissement contre les pièges de la subjectivité : « pour éviter de nouveaux dogmatismes à leur tour monosexuels, les théoriciennes présentes et à venir doivent, selon Kristeva²¹² être guidées par “une préoccupation éthique... un attachement à la démonstration, au sens, à la thèse, à la communication d'une vérité, fût-elle à refaire” » (p. 11). Cette nuance finale constitue le fondement d'une réflexion méthodologique qui s'amorce en juillet 1982 dans « Research on women : a question of life and identity » et qui, en 1985, mène Jeanne Lapointe à la rédaction du fascicule du CRSH intitulé « Le traitement objectif des sexes dans la recherche ».

« Research on women : a question of life and identity »

En juillet 1982, Jeanne Lapointe prononce en anglais l'allocution d'ouverture de la Conférence internationale sur la recherche relative aux femmes, toujours à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia²¹³. Publié dans le numéro de novembre 1982 du

²¹² Jeanne Lapointe se réfère au texte « Féminité et écriture », dans *Revue des sciences humaines*, Lille III, n° 168 (1977-4).

²¹³ Nous remarquons que plusieurs interventions féministes de Lapointe s'inscrivent dans le réseau canadien anglophone : à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines » (1980) et « Research on women : a question of life and identity » (1982) ; enfin, en 1987, à Calgary (« The Effects of Feminist Approaches on Research Methodologies » [« Perspectives féministes en littérature », 1991]). Même à la fin des années 1980 et malgré les avancées spectaculaires des conditions des femmes au Québec depuis le début des formations de groupes de femmes au début des années 1960, le milieu anglophone se caractérise par des accomplissements qui dénotent une avance historique dans le domaine féministe, avance qui origine de la différence des contextes religieux et de la situation professionnelle des femmes anglophones et francophones, depuis le début du XX^e siècle : « une barrière religieuse [...] divisait les Québécoises francophones des autres femmes. [...] Ces dernières [étaient] idéologiquement plus conservatrices que leurs consœurs. De plus, les féministes francophones, contrairement aux anglophones, n'exer[çaient] pas de profession » (Brodeur, *et al.*, *Le Mouvement des femmes au Québec : étude des groupes montréalais et nationaux*, 1982, p. 15). Ce contexte anglophone favorable a entre autres permis à la Montreal Suffrage Association d'obtenir le droit de vote pour les femmes en 1927 pour la plupart des provinces canadiennes alors qu'il aura fallu attendre jusqu'en 1940 pour le

Bulletin/Newsletter de l'Institut, ce court texte marque un tournant dans la conception du féminisme chez Lapointe qui définit plus précisément les enjeux de sa perspective idéologique et effleure brièvement certaines problématiques encore jamais abordées et qui demanderont approfondissement plus tard.

D'emblée, Lapointe souligne la dynamique de solidarité – voire de sororité – dans laquelle la recherche féministe s'inscrit et qui détermine sa force et sa pérennité : « The fact that we are all here today clearly indicates a dynamic feminine identity [...] One of the main characteristics of research about women is the strong interaction on which it thrives. [...] [it] explains the great respect so closely uniting us²¹⁴. » Identité féminine, interaction, respect, unité : le champ lexical déployé par Lapointe ainsi que la présence marquée d'un *nous* rassembleur dans ce texte soulignent le sentiment d'appartenance fort à un groupe lié par une même idéologie – ici féministe – qui veut mener une « bataille idéologique²¹⁵ ». Dans ses textes précédents, Lapointe proposait déjà quelques armes pour mener ce combat contre le discours de domination : humour (ou ironie), stratégies rhétoriques consistant à entrer dans les lapsus du discours et à décrypter le langage de l'Autre, prise de parole par les femmes pour renverser l'ordre établi. Pourtant, l'heure est venue pour « Artémis » d'effiler ses flèches en précisant les termes d'une ligne directrice.

D'abord, Lapointe définit le féminisme qui oriente sa pensée et qui, selon elle, doit servir une démarche de recherche ancrée dans le quotidien et axée sur l'action²¹⁶. « This type of work sheds light on the female specificity as it is molded within cultural constraints, in the first instance, and on the ideological origins of the surgical abuse to which so many women fall victim, in the second » (p. 9). Ces considérations permettent déjà de situer la pensée féministe de Jeanne Lapointe dans le courant du « féminisme radical de la spécificité », selon la typologie élaborée par Francine Descarries-Bélanger et Shirley Roy²¹⁷. « C'est au sein de cette tendance que les tentatives d'intégration du vécu des femmes au modèle théorique seront poussées le plus loin. [Les féministes de la spécificité] sont à l'origine des avancées théoriques et

Québec : « Le Premier ministre Tachereau se refus[ait] à accorder ce droit, il [était] appuyé par le clergé, par des groupes féminins catholiques et conservateurs et par des intellectuels » (Brodeur, *et al., op. cit.*, p. 17). Ce retard historique du côté francophone pourrait expliquer en partie la présence et les activités occasionnelles de Lapointe dans le réseau féministe anglophone.

²¹⁴ Jeanne Lapointe, « Research on Women : a question of life and identity », dans *Le Bulletin/Newsletters*, Université Concordia, vol. 3, n° 6 (novembre 1982), p. 9.

²¹⁵ « [...] in a word, our research is an ideological battle » (p. 9).

²¹⁶ « [...] it is rooted in daily life and strives towards action » (p. 9).

²¹⁷ *Le mouvement des femmes et ses courants de pensée : essai de typologie*, Ottawa, CRIA/WICREF, 1988.

épistémologiques qui documentent un des postulats majeurs du féminisme contemporain, à savoir : «le privé est politique»²¹⁸.»

À partir de cette définition du féminisme, Lapointe montre comment le féminin pourrait s'intégrer à une méthode de recherche encore à élaborer autour de trois mots : action, prise de conscience et apprentissage (action, awareness, learning). Après avoir montré que la recherche féministe s'inscrit dans une *dynamique de solidarité* et dans les différents aspects de la *vie quotidienne*, Lapointe souligne la *passion* propre aux démarches féministes qui mettent en jeu «notre identité profonde»²¹⁹, ainsi que la *démystification* tributaire d'une méfiance épistémologique qui oblige les chercheuses à réviser leurs méthodes et postulats. Les chercheuses sont donc personnellement impliquées dans les enjeux de la recherche sur les femmes et la solidarité, la quotidienneté, la passion et la démystification qui caractérisent leur travail obligent à une réévaluation de la méthode que Lapointe entame brièvement.

Pour que les femmes puissent exprimer leur diversité et leur droit de contrôler leur vie²²⁰ jusque dans les sphères intellectuelles, «une rébellion méthodologique»²²¹ s'impose selon Lapointe. La bataille idéologique devient donc action par un bouleversement de la méthode. Dans un survol rapide des étapes de recherche traditionnelles, elle apporte des précisions qui témoignent d'une réflexion méthodologique en pleine ébullition et d'une expérience concrète de la recherche féministe et des problématiques qui lui sont liées.

Selon Lapointe, la chercheuse dans une perspective féministe doit suggérer un sujet de recherche relatif aux femmes, bien sûr, qui contribue à l'émergence d'une ère plus équitable pour les hommes et les femmes, c'est-à-dire à l'évolution des mentalités. Le simple fait de considérer la donnée des femmes dans la recherche constitue la base même de cette «rébellion méthodologique».

Aussi, les hypothèses doivent transcender les théories marxistes et freudiennes qui intègrent de façon inconsciente la conviction d'une supériorité biologique ou intellectuelle des

²¹⁸ Francine Descarries et Shirley Roy, *Le mouvement des femmes et ses courants de pensée : essai de typologie*, op. cit., p. 13.

²¹⁹ « Our research is in truth a question of the life or death of our very identity » (p. 9).

²²⁰ « [Women] want to express their diversity and to control their own lives » (p. 9).

²²¹ « With respect to research methods, we need a «methodological rebellion» to borrow the expression of Jill Vickers, an Ottawa based sociologist » (p. 10).

hommes sur les femmes. Lapointe propose de combattre cette situation : « A most meaningful feminist research project would be to analyse this narcissic neurosis of domination, fostered in men by the myth of virility, inculcated in them by publicity, mass media, and pornography, in a word, by the entire ideological system of our contemporary societies » (p. 10). Tout produit culturel porteur du système idéologique devient donc un corpus d'étude pertinent pour la recherche féministe. La démystification – démythification – et le démantèlement de postulats sexistes constitue l'objectif principal des démarches féministes.

Enfin, les conclusions sur les stratégies d'action sont assujetties à l'engagement et à la motivation de la chercheuse. De cette assertion émerge le problème de l'objectivité scientifique, concept que Lapointe anéantit en citant les enseignements de la psychanalyse et de la linguistique selon lesquels tout discours provient d'un émetteur, donc d'une subjectivité. Lapointe expose le choix qui s'impose dans la recherche relative aux femmes : « We were to choose between the naive and unconscious subjectivity of the masculine discourse on the subject of women – truth incarnate in the eyes of men – and the highly conscious subjectivity of women in their research on women, the second choice seems the least dangerous and it is controllable from within » (p. 11). Selon Lapointe, la recherche sur les femmes faite par les femmes est légitime au même titre que toute autre recherche en sciences humaines puisque son objet implique de près son sujet.

Ces remarques de Lapointe sur la « rébellion méthodologique » à faire dénotent un besoin senti de renverser l'ordre établi et de faire advenir une pensée-femme dans une liberté revendiquée. Le ton engagé qui conclut cette conférence rappelle celui d'un manifeste :

Women are demanding, and rightfully so, the free control of their body, their pleasures and their sexuality. But in order to avoid maintaining and strengthening that same opposition [nature/culture], women must also claim their rights to freely exercise their intelligence, to pursue the intellectual pleasure or research and to utilize the conscious and militant subjectivity which animates their work on women (p. 11).

Des femmes comme Jeanne Lapointe devront forger elles-mêmes de nouveaux critères intellectuels ou modifier ceux qui existent déjà pour acquérir cette liberté d'action et de pensée, ce qui représente un travail rigoureux et délicat, comme en témoigne le fascicule publié par le CRSH en 1985.

Énonciation d'une méthode

« *Le traitement objectif des sexes dans la recherche* »

Publié en 1985 par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, ce fascicule méthodologique revêt une importance capitale pour le CRSH qui « a pour mandat de contribuer à l'avancement et à l'excellence de la recherche²²² », de veiller à la qualité scientifique des projets de recherche qui « requièr[en]t, entre autres, une absence de préjugés de la part des candidat-e-s, quant à la représentation des situations et des activités sociales et culturelles des femmes et des hommes » (p. 3). En 1983, un Comité sur le traitement objectif des sexes²²³ est formé afin de s'interroger et de consulter les chercheur(e)s sur cette « question aussi complexe qu'épineuse²²⁴ », pendant deux ans. Ce travail de longue haleine, qui vise à guider les chercheur(e)s dans leurs démarches de recherche, n'est donc pas, cette fois, le fruit des seules réflexions de Jeanne Lapointe mais le résultat de vastes consultations et mises en commun. Pour cette raison, le texte présente un intérêt moindre en ce qui concerne la caractérisation de la critique littéraire de Lapointe. Il nous apparaît toutefois comme l'objectif enfin atteint de ses démarches à la fois dénonciatrices et humanistes depuis *Cité Libre* puisqu'il rappelle maintes valeurs chères à sa rédactrice – évacuant pour les besoins de la cause scientifique le ton ironique. Nous nous attacherons donc à relever les filiations, les éléments communs du discours et des perspectives proposés par Lapointe à travers des exemples récurrents et l'énonciation d'une méthode d'analyse déjà ébauchée.

Dans le cadre de cet exercice avant tout méthodologique, Lapointe accorde une moindre place aux dénonciations et privilégie l'énonciation d'une marche à suivre, d'une ligne directrice intellectuelle. Tout de même présente et même envisagée comme le premier appui et la justification de la démarche de rédaction d'un tel guide sur le traitement objectif des sexes dans la recherche, la dénonciation féministe se situe principalement dans l'introduction du document. Nous y reconnaissons rapidement les deux problèmes les plus urgents à régler selon Lapointe : l'omniprésence du discours de domination (« La culture et la pensée relevaient uniquement du discours masculin [...]. La tradition monosexuelle de la pensée occidentale entraîne des oublis,

²²² Jeanne Lapointe et Margrit Eichler, *Le traitement objectif des sexes dans la recherche*, Ottawa, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, 1985, p. 3.

²²³ Le Comité sur le traitement objectif des sexes est formé de Naomi Black (Université York, présidente du comité et membre du CRSH), E. J. Bond (professeur à l'Université Queen), Pierre Verge (professeur à l'Université Laval), Audrey Forster (secrétaire du Conseil), Jeffrey Holmes (directeur à l'information), Hélène Price et Wendy Duschesnes (membres du personnel du Conseil) (p. 3).

²²⁴ William E. Taylor, « Présentation par le Président du Conseil », *art. cit.*, p. 1.

des occultations et des préjugés qui déforment la réalité observée » (p. 5)) et son intégration culturelle inconsciente (« Cette perspective exclusivement androcentrique engendre de sérieuses difficultés, mais dont on n'avait pas encore pris conscience. Certains *a priori* du discours culturel n'étaient jamais remis en cause » (p. 5)).

Afin d'illustrer ces problèmes, Lapointe reprend quelques exemples qui rappellent le propos général de certains de ses textes féministes précédents. En effet, elle résume en grande partie « Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe » lorsqu'elle propose une possibilité de recherche objective en littérature, proposition qui tient de l'intertextualité :

En littérature encore, dans des recherches sur Sade, Mailer, Miller ou Bataille et dans toute la littérature éroto-pornographique, une perspective féminine discernerait peut-être plus vivement la situation d'esclavage et les nouvelles formes de domination imposées aux femmes (p. 22).

Aussi, ses observations concernant l'économie rappellent la dénonciation de la pensée marxiste dans « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines » (1980). La répétition filée de ces exemples marque leur importance aux yeux de Lapointe : aptes à prendre part à une « (r)évolution », ils contribuent à « poser de nouvelles questions ou [...] [à] poser les anciennes questions de façon nouvelle » (p. 27).

Cette « façon nouvelle » qui mêle ouverture de l'esprit et « soupçon épistémologique » (p. 27), constitue paradoxalement une démarche privilégiée par Lapointe tout au long de son parcours, de l'indignation devant le marasme intellectuel observé dans les années 1950 jusqu'aux incursions dans les lapsus du discours de domination, en passant par une métapsychanalyse. En fait, il s'agit d'une méthode non traditionnelle d'analyse.

Il n'existe pas de discours sans un sujet parlant, qui y fait passer, inconsciemment ou non, ses intérêts, ses valeurs et ses conditionnements socio-culturels; cette constatation oblige à désacraliser quelque peu la pseudo-objectivité scientifique. Il ne s'agit pas pour autant de renoncer à un effort constant de la recherche vers l'objectivité la plus rigoureuse possible, mais plutôt de *remettre en question certaines méthodes traditionnelles de recherche qui nuisent précisément à cette objectivité*²²⁵ (p. 5-6).

Le soupçon épistémologique conditionne l'émergence d'une méthode non traditionnelle qui s'oppose à des critères inconsciemment intégrés dans la recherche mais qui apparaissent comme

²²⁵ Nous soulignons.

inacceptables dans une perspective de traitement objectif des sexes. Lapointe signale par exemple la dichotomie nature/culture à éviter dans la recherche :

on doit éviter de transformer une différence socio-culturelle entre les situations des femmes et celles des hommes, parfois prouvée par des statistiques, en une différence ontologique ou d'origine biologique. [...] Une perspective féminine en psychologie et en psychanalyse permettrait de porter un œil critique sur diverses affirmations au sujet de la nature des femmes et des hommes, à partir d'un examen des réalités contemporaines et du principe d'une nature humaine commune à tous (p. 14 et 23).

Ces extraits dénonciateurs montrent l'importance de la psychanalyse mise au service d'un universalisme que Lapointe continue de faire valoir. Les compétences acquises par Lapointe dans les diverses disciplines qu'elle a étudiées, psychanalyse, littérature et linguistique, sont ici mises à profit. En effet, les connaissances psychanalytiques de Jeanne Lapointe s'insèrent dans le texte sous forme d'explication (traits typiquement masculins et féminins, « intuition féminine » (p. 9-10)), de dénonciation des théories (Lawrence Kohlberg sur les étapes du sens moral ; David McClelland sur le besoin de réussite (p. 12)). Mais le sceau personnel de Lapointe se reconnaît mieux dans les multiples références littéraires qui parsèment le fascicule : l'évocation des littératures française et anglaise (p. 7), l'illustration par l'analyse littéraire (p. 10), l'exemplification par le personnage de Maria Chapdelaine (p. 10), par des auteurs tels que Virginia Woolf, Roger Lemelin, Gabrielle Roy²²⁶ (p. 14), Sade, Mailer, Miller, Bataille (p. 22) et par des œuvres comme *Tit-Coq* de Gratien Gélinas. Aussi linguiste de formation, Jeanne Lapointe fait valoir depuis *Cité Libre* l'importance de la qualité de la langue dans les œuvres littéraires puisque, selon elle, « le langage reflète et modèle les façons de penser » (p. 17) qu'elle a cherché à décoder par la psychanalyse et tente de transformer dans une perspective féministe. Dans la partie intitulée « Un langage adéquat », Lapointe joint à l'importance de la qualité, celle de la précision du lexique qui permettrait d'éviter tout lapsus confondant. Elle pointe du doigt les pièges liés à l'utilisation non objective de certains termes et la pertinence relative des termes dits génériques, spécifiques et équivalents. Un des exemples donnés constitue la version nuancée d'une dénonciation sémantique précédente : si, dans « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines » (1980), elle signalait « ce premier tour de passe-passe philosophique et linguistique qui consiste à utiliser le même mot l'homme pour désigner et l'espèce humaine dans son ensemble et la moitié mâle de cette espèce humaine, un homme²²⁷ », elle reprend ici

²²⁶ Lapointe a favorablement critiqué ces trois auteurs dans les périodes précédentes.

²²⁷ Jeanne Lapointe, « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines », *art. cit.*, p. 1.

l'argument : « En français, selon une longue tradition, les situations impliquant l'ensemble de la population ou de la société sont exprimées la plupart du temps par des termes rattachés au sexe masculin : l'homme, les hommes, ils... pour désigner les êtres humains en général » (p. 17). L'étude sémantique constituait aussi un argument dans « Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe » (1983). La stratégie de Lapointe consiste donc toujours à « décrypter » un langage, et plus largement un discours, pour découvrir un inconscient dont il est porteur. Visiblement forgée à partir de la conception de la littérature en trois aspects de Lapointe – dynamisés selon trois axes correspondants – la méthode d'analyse énoncée dans le fascicule du CRSH sera d'autant plus facilement applicable à la littérature.

« Perspectives féministes en littérature »

Publié en français dans *Un savoir à notre image? Critique féministe des disciplines* en 1991, ce dernier texte féministe de Lapointe est une traduction de « The Effects of Feminist Approaches on Research Methodologies », communication présentée à Calgary en 1987. Au terme du parcours féministe de Lapointe, ce texte nous apparaît comme une récapitulation éclairante des propos qu'elle a tenus depuis 1979, leur redonnant une cohérence qui, consciemment ou non, semble fermer la boucle en se présentant comme le legs d'une pionnière de la méthode, tel un appendice final et spécialisé du *Traitement objectif des sexes dans la recherche*.

Procédant selon un plan reconnaissable, Lapointe introduit son article par un rappel des dénonciations antérieures, visant cette fois spécifiquement la littérature. Décritant le fait que « les femmes y sont la plupart du temps des objets, alors que l'homme est sujet et maître de l'action²²⁸ » puis pointant du doigt le conservatisme idéologique persistant de la littérature malgré toutes les innovations de la forme, accusant enfin au passage les lacunes du marxisme concernant les femmes, Lapointe continue de faire valoir un passage de l'intégration inconsciente du discours de domination à la prise de conscience de « cette intolérable et souvent dégradante inégalité des relations humaines » (p. 39).

²²⁸ Jeanne Lapointe, « Perspectives féministes en littérature », dans Roberta Mura (dir.), *Un savoir à notre image? Critiques féministes des disciplines*, vol. 1, Montréal, Adage (Collection EF), 1991, p. 37.

Malgré la répétition des dénonciations et de quelques exemples de prédilection (Maria Chapdelaine, le récit pornographique, Robbe-Grillet, Klossowski), le discours de Lapointe bifurque, quitte la route principale vers un chemin secondaire, explicitant pour la première fois pendant cette dernière période, sa méthode de critique littéraire féministe. D'une part, elle met pour la première fois en mots ce qui était déjà perceptible dans ses textes : à l'instar de l'enseignement universitaire, sa critique littéraire « veut redonner aux œuvres écrites par des femmes l'importance que l'histoire littéraire leur avait généralement niée » (p. 38). Cette démarche de valorisation, qui ne constitue qu'une des solutions les plus évidentes aux lacunes observées par la vigilance féministe, s'assortit de son revers, c'est-à-dire « l'étude du fonctionnement des mentalités et de l'imaginaire masculin au sujet des femmes dans la littérature [qui] constitue [le] champ de recherche et d'enseignement [de Lapointe] depuis quelques années. Ce travail multidisciplinaire comporte des dimensions historiques, sociologiques, géographiques, linguistiques et psychanalytiques » (p. 37). Ainsi Lapointe propose un corpus à la fois féminin (valorisation) et masculin (étude de l'idéologie) qui devra être analysé dans une perspective féministe multidisciplinaire.

Déjà spécialiste de plusieurs des disciplines concernées, la parole de Lapointe a désormais valeur d'autorité. Une rhétorique subtile à l'œuvre dans « Perspectives féministes en littérature » dénote une certaine conscience de ce statut chez Lapointe, qui contraste avec l'humilité dont elle faisait preuve dans ses débuts féministes. Par exemple, des commentaires tels que « je le propose à toutes les chercheuses intéressées » (p. 41) joints à différentes citations de certaines de ses étudiantes – Micheline Beauregard dont elle a dirigé le mémoire de maîtrise et co-dirigé la thèse de doctorat (p. 42) ; Chantal Théry, dont elle a dirigé la thèse de doctorat et qui est devenue sa première successeuse lorsque le poste de professeure de littérature dans une perspective féministe à l'Université Laval a été ouvert en 1987 (p. 44) – contribuent à laisser penser que Lapointe passe le flambeau par ce texte référence, le donne consciemment en héritage.

Conséquemment, Lapointe énonce dans une deuxième partie moins dénonciatrice une méthodologie détaillée destinée aux chercheuses en littérature dans une perspective féministe. Tel un petit guide pour débutantes, le texte souligne les avantages de six instruments de travail que Jeanne Lapointe a presque tous utilisés à tour de rôle ou conjointement et qui rappellent ses domaines de compétence spécifiques.

Par l'**analyse du vocabulaire**, Lapointe propose de constituer des champs lexicaux associés aux hommes et aux femmes pour mieux percevoir les stéréotypes véhiculés dans une œuvre. Cette option rappelle son analyse du lexique inquisitorial chez le théologien du Moyen Âge, qui associe femmes et mal, dans « Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe » (1983).

Ensuite, elle présente « **la grille d'analyse sémiologique** de Greimas, applicable à la relation homme-femme » (p. 40) dans la littérature. En identifiant les figures de sujet et d'objet du récit à travers les exemples fournis par *Wuthering Heights* d'Emily Brontë, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon et l'œuvre de Racine (*Athalie*, *Agrippine*), Lapointe dénonce encore une fois les affres d'une intégration inconsciente du discours sexiste et montre comment le schéma de Greimas contribue à les percevoir (prise de conscience) :

L'imaginaire d'un écrivain, lorsqu'il décrit le rôle des femmes, est déterminé par les stéréotypes transmis à son époque. Le schéma de Greimas veut démontrer qu'un certain déterminisme conditionne la logique narrative. [...] Si on cherche à voir le système sous la fiction d'un point de vue féministe – et c'est ce qui m'intéresse –, il faut montrer comment le système social de domination des femmes par les hommes se répercute dans les œuvres littéraires (p. 41).

Même si Lapointe a déjà utilisé la grille sémiologique de Greimas dans « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines » (p. 9), ces assertions rappellent étrangement les idées sur le vrai et le vraisemblable échangées avec Pierre Gélinas dans le débat de 1954-1955 chez *Cité libre*. En effet, si Gélinas faisait l'apologie d'un roman réaliste représentatif du *vrai*, Lapointe affirmait pour sa part que littérature et critique se basent d'abord sur une subjectivité donnée pour livrer une représentation personnelle de la société. Ce critère, dont découle son expression « littérature d'imagination » réutilisée dans sa présente introduction, demeure essentiellement présent dans cette insistance sur l'importance des représentations et images de la société par l'imaginaire de l'écrivain, conditionné par « les normes sociales transmises de génération en génération par le surmoi parental » (p. 41). Ainsi souligne-t-elle les limites du schéma de Greimas qui, selon elle, devrait être enrichi d'un repérage de relations hommes-femmes romanesques à la manière de Propp. Ce jumelage permettrait d'apporter des nuances à la lecture de schémas narratifs subversifs tels que celui des *Liaisons dangereuses* et des récits pornographiques où la femme sujet agit sous le joug d'un homme.

Suit de près la recherche du **carré sémiologique**, « c'est-à-dire l'aboutissement logique des structures profondes du récit, à partir des récurrences dans le vocabulaire, des réseaux

d'images et des symboles. Le carré sémiologique aboutit à des termes antithétiques qui constituent la base même du récit » (p. 42). Cette approche complexe ne trouve pas de reflet dans le parcours critique de Lapointe. Toutefois, dans ce texte, l'exemplification par Macbeth et par le roman pornographique lui permet encore une fois de dénoncer « le narcissisme masculin [qui] avec son contrepoids d'angoisse, est l'un des thèmes principaux de l'imaginaire masculin » (p. 43).

Nous reconnaissons ensuite un instrument familier à Jeanne Lapointe : **la psychocritique** de Charles Mauron. Résumant brièvement la méthode qui vise à identifier le mythe personnel d'un auteur à l'aide des récurrences thématiques observées à travers la superposition de toutes ses œuvres, elle établit un parallèle entre le langage de la psychocritique et celui de Greimas : le sujet, l'objet et la quête deviennent le moi, le surmoi et le désir.

La psychocritique procède aussi à une analyse psychique des images et des symboles qui constituent le revêtement littéraire de cette structure schématique. [...] La méthode peut s'adapter à la recherche féministe sur l'idéologie au sujet des femmes, si l'on songe que, dans bien des romans masculins, l'objet de la quête, à la fois poursuivi et redouté, est la femme, l'Autre sexuel, parfois perçu avec toute l'ambivalence entre le désir sexuel et les normes sociologiques. Il arrive que le Moi projette sur l'Autre certains éléments psychiques qu'il n'accepte pas en lui-même (p. 44).

En quelques lignes, Lapointe justifie une très grande partie de son travail critique en montrant l'apport de la psychanalyse à l'analyse littéraire et la pertinence de son utilisation dans la recherche féministe. Très proche du schéma L de Lacan utilisé dans sa critique sur Nathalie Sarraute (1971), cette description méthodologique rappelle aussi son analyse des images et symboles dans la poésie de Saint-Denys Garneau aboutissant à un diagnostic de « névrose profonde » chez le poète (« Saint-Denys Garneau et l'image », 1960) et les traces de psychocritique dans son article sur Anne Hébert dans *Cité Libre* en 1961 ainsi que dans ses textes psychanalytiques. L'application à la recherche féministe évoque ses dénonciations du discours de domination présentes dans tous ses textes écrits depuis 1979. Il y a donc prédominance non pas précisément de la psychocritique dans la critique de Jeanne Lapointe mais plus largement de la psychanalyse. L'introduction de cet instrument privilégié depuis *Cité Libre* jusqu'à la fin des années 1980 vise toujours le même but, ici appliqué à la critique féministe : « elle doit tenter d'analyser le fonctionnement idéologique du phénomène, de façon à favoriser l'évolution des mentalités » (p. 44).

Les deux dernières méthodes proposées par Lapointe se situent à un autre niveau d'analyse : le sujet parlant, l'auteur que la psychocritique tente de contourner. La recherche des **signes linguistiques de subjectivité** et l'identification des **groupes d'appartenance** visent à reconnaître « quel est le système de valeurs que l'auteur projette plus ou moins consciemment dans ses personnages » (p. 47). Devant le peu d'indices linguistiques et narratifs de la sexuation de l'auteur dans la littérature d'imagination, Lapointe en arrive vite à la conclusion que, « le plus souvent [...], les signes de la sexuation du sujet parlant se situe [*sic*] à un niveau idéologique car – transposant la formule de Simone de Beauvoir –, on ne naît pas homme, on le devient » (p. 46). Même si Jeanne Lapointe se proposait ouvertement d'analyser avant tout une subjectivité présente dans la littérature d'imagination, la recherche de la sexuation de l'auteur dans son discours littéraire demeurait jusqu'ici un critère implicite. Nous pouvons légitimement croire qu'il apparaît tardivement dans la critique de Lapointe, soit avec la perspective féministe. En effet, l'analyse d'une subjectivité dans sa critique citélibriste et dans les trois premiers textes psychanalytiques était marquée d'un universalisme témoignant d'un attachement à l'être humain. Si Lapointe privilégiait l'étude de textes écrits par des femmes, c'est qu'elle y retrouvait probablement plus souvent un discours universel, non sexiste. Pourtant, Lapointe livre un avertissement contre le réflexe de faire de ce raisonnement un principe de base en illustrant son contraire chez Gabrielle Roy : « Dans *Bonheur d'occasion*, la même auteure fait porter à une femme les problèmes de la pauvreté et de la famille, se conformant, encore là, aux stéréotypes » (p. 46). La sexuation de l'auteur se double donc d'une analyse plus approfondie de l'intégration inconsciente des discours ambiants.

Au sujet des groupes d'appartenance, Lapointe souligne un des pièges rencontrés en psychanalyse : « Il est toujours difficile d'appliquer à des personnages de papier, des méthodes d'analyse du psychisme conçues pour l'analyse ou la thérapie de personnes réelles » (p. 47). Malgré cet écueil méthodologique, Lapointe suggère cet instrument puisqu'il « a l'avantage de se situer au niveau du préconscient, que ni la psychanalyse ni la psychocritique n'ont cherché systématiquement à comprendre » (p. 47). Il s'agit de cerner les groupes d'appartenance auxquels l'auteur s'identifie (nation, institutions, sexe, etc.) afin de mieux lire sa subjectivité mise à l'œuvre dans le texte. La nouveauté de cette dernière méthode justifie son absence dans le parcours critique de Lapointe. Toutefois, sa propre voix critique, qui appelle par exemple ici à un *nous* national et là, à un *nous* féminin/féministe, appelle ce type d'analyse que nous effectuons partiellement non pas au moyen de grilles et de questionnaires comme suggéré mais par association aux éléments factuels, à la biographie. Ainsi, nous mesurons l'impact des différents

groupes et sous-groupes auxquels appartient Lapointe – femme québécoise, intellectuelle et professeure, etc. – sur l'évolution de sa critique littéraire.

IV – Sur Anne Hébert : ultimes critiques

Afin que la caractérisation de la critique littéraire chez Jeanne Lapointe ne s'appuie pas que sur des textes théoriques mais aussi sur des traces d'une application concrète, nous nous arrêtons sur deux textes critiques de Lapointe, rédigés à la fin de sa vie, pour constater l'ultime intégration des critères élaborés depuis *Cité Libre*. Ces deux très courts articles constituent autant d'hommages à une écrivaine admirée par Jeanne Lapointe depuis sa présence chez *Cité Libre* et devenue ensuite sa confidente, Anne Hébert. Malgré une subjectivité palpable dans ces quelques pages, Lapointe n'en applique pas moins plusieurs critères élaborés au long d'un parcours critique arrivé à maturité. Ce sont ces traces de sa pensée à la fois citélibriste, psychanalytique et féministe que nous voulons mettre en lumière.

« Notes sur Le Premier jardin d'Anne Hébert »

Le 6 avril 1988, Jeanne Lapointe prononce une allocution de présentation d'Anne Hébert et de son œuvre lors du lancement au Québec du *Premier jardin*, à l'Université Laval. Des notes extraites de cette présentation sont publiées dans le numéro 65 de la revue *Écrits du Canada français* en 1989²²⁹, dont la première section s'intitule « Présence d'Anne Hébert ». Bien que la dynamique de l'interaction dans le débat disparaisse, la parole collective, retrouvée dans la solidarité féministe, trouve ici une nouvelle forme : « Emmanuel²³⁰ nous indique déjà comment lire une "œuvre ouverte", chacun la prolongeant selon ses voies. Prenons-y garde, nous aussi, à cette promeneuse parmi nos rues²³¹. » Plus du tout politique comme chez *Cité Libre* et moins rassembleur que le féministe, ce *nous* lecteur retourne à l'universalité thématique que Lapointe n'a cessé de rechercher dans l'œuvre littéraire à travers un contenu inconscient. Ce *nous* invite le public non plus à une « bataille idéologique » mais plutôt à un décryptage de l'œuvre. En effet, après avoir replacé *Le Premier jardin* dans la dynamique de l'œuvre d'Hébert en le dissociant des « saga[s] pleine[s] de passion et de fureur comme *Kamouraska* ou *Les Fous de Bassan* », et

²²⁹ Nos propos seront essentiellement basés sur cette version publiée.

²³⁰ Il s'agit de Pierre Emmanuel, préfacier du *Tombeau des rois* d'Anne Hébert publié par l'Institut littéraire du Québec en 1953.

²³¹ Jeanne Lapointe, « Notes sur *Le Premier Jardin* d'Anne Hébert », dans *Écrits du Canada français*, n° 65 (1989), p. 48.

le liant aux thèmes de *Poèmes*, Lapointe entrevoit la richesse de l'écriture hébertienne : « L'œuvre est "cachée comme derrière un rempart... Il y a dedans un secret", disait dès la parution du livre une très sensible et très lucide lectrice d'Anne Hébert. – "Il y a toujours un secret", reconnaissait Anne Hébert elle-même devant ce commentaire » (p. 48). La méthode critique mêlée à la somme d'expériences qui forgent la subjectivité critique permettent de dévoiler le « secret » de l'œuvre ; en termes psychanalytiques, son inconscient.

Bien que devenue experte à cet exercice de décryptage du langage de l'inconscient grâce à la psychanalyse, Lapointe ne donne que ces indices destinés à ce *nous* lecteur, et passe rapidement à des considérations féministes qui introduisent subtilement un *nous* plus proche de la sororité. Rappelant sa propre suggestion d'intégration de la donnée femme et de valorisation de figures féminines historiques dans la recherche, Lapointe approuve la démarche littéraire d'Hébert tout en continuant à dénoncer les pratiques historiennes : « S'y entremêlent aussi la quête de l'identité et la recherche des origines, illustrée en particulier par cette litanie des noms réels des Filles du Roi que nos historiens n'avaient pas cru bon de retenir » (p. 48-49). Ajoutant au sujet de ces jeunes femmes : « Leur sang coule encore dans les veines de la plupart d'entre nous » puis leur associant l'image d'une « grande mère Ève collective », Lapointe brouille l'identité de ce *nous* qui est à la fois universel et féministe, qui semble interpeller les lecteurs mais surtout, les lectrices. Quoi qu'il en soit, cette subtile mutation du *nous* à la connotation plus rassembleuse, montre une réelle dynamique de solidarité à la fois nationale et féministe. C'est dans ce brouillage que Lapointe joint ensemble soupçon épistémologique, éveil collectif et prise de conscience féministe.

Les dernières notes de Lapointe constituent la preuve que la littérature demeure pour elle un équilibre entre des éléments inconscients et la qualité esthétique. Retrouvant une structure oubliée depuis *Cité Libre*, la critique de Lapointe se construit en deux temps : elle soupçonne d'abord l'existence d'un contenu caché (le secret), un inconscient du texte, pour enfin considérer la forme de l'œuvre. Ainsi, à la suite des mises au point sur la nature de ce roman « qui bouscule les règles du genre » (p. 47), Lapointe analyse brièvement deux aspects du récit qui mettent à contribution ses compétences littéraires et linguistiques : structure et onomastique. « Cette structure du livre par enchâssement d'évocations, reliées au moyen du léger fil conducteur du récit premier, fait penser à un coffret aux tiroirs secrets » (p. 49). Sans approfondir, Lapointe effleure une fois de plus la possibilité d'un sens caché, voire inconscient, dans la structure même du récit. Mais, se contentant de donner des pistes, Lapointe passe à une autre question : « Que

signifient, par exemple, et quel lien rattache ensemble ces quatre litanies de noms de fillettes ou de femmes. [...] Il y a des réseaux d'allusions bien concrètes dans ce livre déchirant, grave et doux à la fois » (p. 49). Les prénoms anciens de femmes font alors l'objet d'un questionnement moins féministe que sémantique, questionnement que Lapointe laisse encore une fois en suspens.

Ces multiples suspensions présentes dans ce texte de Lapointe s'expliquent par sa vocation de présentation brève d'une œuvre. Pourtant, en y regardant de près, la pratique de Lapointe constitue toujours une « littérature au second degré » : à l'instar de son premier article sur Anne Hébert publié dans *Cité Libre* où la prose de Lapointe semblait vouloir atteindre au lyrisme hébertien, cette présentation vise le même effet miroir en se construisant comme le roman d'Hébert, c'est-à-dire selon un principe d'ouverture. Si lire une œuvre ouverte comme *Le Premier jardin*, c'est « la prolong[er] [chacun] selon ses voies » (p. 48), Lapointe invite à lire sa critique comme autant de pistes à approfondir selon les visées critiques qu'elle propose, inspirées de ses propres démarches passées.

« *Hommage à Anne Hébert* »

Ultimement, ces pistes critiques perdent la précision de leurs contours lorsque Lapointe apporte un éclairage plus général, s'éloignant des approches spécifiques qu'elle privilégiait pour retourner à l'essentiel de sa longue quête critique : l'être humain perçu à travers ses dimensions subjective, universelle et langagière. Bouclant la boucle, Lapointe retourne à un discours moins guidé par la méthode que par sa propre subjectivité tout en montrant brièvement comment l'œuvre entière d'Anne Hébert répond aux critères critiques qu'elle s'est donnés au fil de son parcours. L'« *Hommage à Anne Hébert* » par Jeanne Lapointe est publié en 1996 dans la revue *Arcade*, qui valorise l'écriture au féminin. « L'équipe de rédaction de la revue *Arcade* souhaite honorer la mémoire de Anne Hébert en republiant [dans le no 49²³²] le texte de Jeanne Lapointe paru en 1996 (no 35-36) lors de l'hommage qui lui a été rendu par la revue le 8 mars 1996²³³. » Le sous-titre, « *Éloge* », annonce la nature de ce très court article qui se veut moins analytique que laudatif.

Mais, au-delà de l'admiration sans borne de Lapointe pour l'œuvre hébertienne, la critique met en lumière des critères auxquels Lapointe est demeurée fidèle, en commençant par

²³² Nos propos seront essentiellement basés sur cette version.

²³³ Jeanne Lapointe, « *Hommage à Anne Hébert* », dans *Arcade*, n° 49, 1996, p. 88.

l'importance accordée à la qualité esthétique : « rigueur sans failles, ascèse esthétique aux dimensions d'une éthique quelque peu altière dans sa simplicité » (p. 89). Lapointe souligne l'impalpable lyrisme d'Hébert qui transcende les genres et atteint l'être humain jusque dans son essence. Son revers concret est le langage lui-même : « Des mots quotidiens, un réel vu en transparence, par une hyperconscience sensible lui redonnant l'espace intime d'un infini. Ici, les mots du langage ne résonnent, hors de toute musique, que de leur contact avec un certain réel, surtout intérieur » (p. 89). Ce « réel intérieur » rappelle explicitement une subjectivité véhiculant une vision, une expérience personnelle du monde qui rejoint l'universel dans l'essence humaine.

Dans un glissement subtil, Lapointe passe du langage hébertien à la langue particulière à l'œuvre : « L'être de l'âme (comment appeler ce réceptacle de nos identités?) trouve ici abri. Cette œuvre, cette langue offrent au cœur une patrie » (p. 90). Les mots utilisés par Lapointe soulignent le double espace occupé par la littérature, selon sa propre perspective. D'abord, les mots « âme », « identités » et « cœur » forment un micro champ lexical de l'intériorité déjà évoquée plus haut. Le pronom *nos* qui s'introduit dans la parenthèse marque une fois de plus une solidarité. Cette présence cette fois discrète du *nous* liée à l'intériorité évoque un espace collectif de réunion spirituelle que la littérature fait passer au-delà des contingences. Pourtant, suivent des considérations sur une langue nationale précisément définie par ces contingences : « Avec ces pauvres paysans qui la parlaient, cette langue a traversé les mers, affronté le froid du grand nord, survécu aux tempêtes, et au mépris assimilateur plus cruel encore que l'hiver » (p. 90). Ici, Lapointe ne parle plus de cette langue hébertienne transcendante mais bien de la langue parlée au Québec. Anne Hébert elle-même précise dans une lettre que Lapointe joint à son texte : « L'instinct de conservation, l'urgence de se tenir ensemble devant le danger, le besoin de communiquer vite et avec tous ont fait qu'au Canada les patois sont tombés, les uns après les autres, au profit d'une langue unique qui est la nôtre » (p. 91). La langue est donc aussi tributaire d'un espace national qui englobe et habite l'espace intérieur. Ces deux espaces font donc advenir un *nous* à la fois personnel et collectif, signe d'une cohabitation potentiellement problématique que Lapointe harmonise en une phrase finale : « [Cette langue] porte en elle, dans l'œuvre d'Anne Hébert, avec ses touches locales ici et là, son exacte proximité, à une certaine vérité, la merveilleuse folie et l'enchantement profond de la passion créatrice » (p. 90).

CONCLUSION

Au départ, notre projet consistait à caractériser la critique littéraire telle que pratiquée par Jeanne Lapointe grâce à la poétique de la critique ; au point d'arrivée, la notion de parcours – essentielle à la réalisation du projet initial – a propulsé notre étude dans une dynamique plus diachronique que synchronique. « Ce type de critique (que l'on appellerait sans doute plus justement *théorie des formes littéraires* – ou, plus brièvement, *poétique*) me paraissait voué, plus qu'aucun autre peut-être, à rencontrer un jour l'histoire sur son chemin²³⁴. » En effet, une analyse synchronique des critères critiques que Lapointe utilise de façon à forger et à s'intégrer dans une histoire nationale de même que dans la biographie personnelle, aurait vite sombré dans l'abstraction – voire l'absence – du sens, privée des repères historiques qui expliquent l'évolution observée. Notre travail ne constitue pas une biographie intellectuelle puisque, non exhaustif, il s'est arrêté aux éléments qui déterminent la critique littéraire de Lapointe, sans toucher à toutes les facettes de ses activités intellectuelles. Nous laissons à d'autres le soin de poursuivre la tâche : elle pourra d'ailleurs être étayée par une analyse plus approfondie des textes retenus, par celle des textes écartés, et des entrevues et des correspondances conservées dans les archives²³⁵.

Tout de même, à la lumière de la biographie demeurée partielle, nous avons pu dresser un portrait. Nous avons remarqué l'avant-gardisme d'une intellectuelle constamment intéressée par le changement et l'émergence des idées nouvelles ; la passion grandissante d'une linguiste pour la langue française et ses possibilités ; enfin, une amitié inconditionnelle pour l'écrivaine Anne Hébert qui influence sa conception de l'art. La biographie nous a aussi permis de mesurer l'impact des groupes d'appartenance sur la critique littéraire de Lapointe : intelligentsia de Québec, équipe de *Cité Libre*, corps enseignant de l'Université Laval, Cercle de psychanalyse et littérature, laïcs, femmes, etc.

²³⁴ Gérard Genette, « Poétique et histoire », dans *Figures III*, Paris, Seuil, « Poétique », 1972, p. 13.

²³⁵ Qu'il s'agisse du Fonds d'archives à Ottawa (dont deux boîtes sont soustraites à la consultation jusqu'en 2010 et 2025), du nouveau Fonds d'archives Jeanne Lapointe de l'Université Laval (P474), ou d'autres fonds d'archives qui permettront d'établir des réseaux et les liens intellectuels de Jeanne Lapointe, et d'enrichir les recherches : Fonds Judith Jasmin, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Jean Le Moynes, Marie-Claire Blais, etc. Le travail mené pour l'exposition « Jeanne Lapointe, pionnière à la Faculté des lettres », qui s'est tenue du 10 au 27 septembre 2007 à l'Université Laval, nous a permis de commencer à mettre en valeur ces archives (Chantal Théry, commissaire ; Micheline Beauregard, commissaire adjointe ; Marie-José des Rivières et Claudia Raby, collaboratrices ; Guy Diné, archiviste en chef de l'Université Laval).

Maintenant, si nous posons un regard synchronique – ou achronique²³⁶ – sur le parcours critique de Lapointe, nous y décelons un *nous* qui, tantôt national tantôt féministe, crée un espace collectif dans lequel sa plume s'introduit toujours, sauf pendant la période où prévaut la perspective psychanalytique qui favorise moins le sentiment de communauté par sa méthode et ses médias. Pendant les périodes citélibriste et féministe, l'espace collectif créé par la présence du *nous* inclusif se manifeste par la dynamique de l'interaction apte à faire advenir doutes, interrogations et changements de perspective. Dans les différents débats auxquels Lapointe prend part, ce *nous* s'oppose à un *vous* identifié qui contribue à renforcer le sentiment d'appartenance à un groupe par la négative (*Cité Libre* vs autorité cléricale) et même, conditionne son existence (féminisme solidaire vs machisme). Parallèlement à l'émergence de ce *nous* explicite, apparaît en filigrane un *nous* universel qui désigne le caractère essentiellement humain : chez *Cité Libre*, Lapointe fait valoir un universalisme de l'être intérieur qui trouvera une clé méthodologique dans la psychanalyse puis une résonance dans le discours féministe de l'égalité entre les hommes et les femmes²³⁷. Ce *nous* qui traverse toutes les périodes critiques dans le parcours de Lapointe dénote une vision du monde essentiellement centrée sur l'être humain. Pour cette raison, les critères critiques énoncés en trois volets – prise de conscience, art et pensée – et associés à ce que Lapointe appelle le « style » de l'écrivain, demeurent humanistes : « le style c'est l'homme même, c'est-à-dire le simple écho de la personne profonde et authentique²³⁸. » Ce style, Jeanne Lapointe le cherche à travers l'inconscient et la subjectivité mis à l'œuvre dans la littérature qui lui apparaît comme le produit humain par excellence, un des « secteurs énigmatiques de l'expérience humaine, telle que l'homme la vit, c'est-à-dire la "parle"²³⁹ à un autre ou à lui-même²⁴⁰. » L'expérience de la mise en discours d'une vie intérieure propre à l'être humain, c'est-à-dire d'une subjectivité, demeure au centre de la quête critique de Lapointe. C'est ce processus qui détermine le rapport de réciprocité entre littérature et critique littéraire puisque l'utilisation d'un langage propre, à la fois gage d'existence du sujet et outil – voire arme – de combat, garantit au texte et au paratexte une même autonomie. Pratiques semblables de la subjectivité, littérature et critique fonctionnent selon les trois volets présentés par Lapointe que

²³⁶ Dans le chapitre intitulé « Poétique et histoire » cité plus haut, Gérard Genette dénonce « l'idée qu'on ne peut théoriser que dans une synchronie que l'on pense en fait, ou du moins que l'on pratique comme une achronie : on théorise trop souvent les formes littéraires comme si ces formes étaient des êtres, non pas transhistoriques [...] mais intemporels. » (p. 18). Ce jeu, auquel nous nous livrons sciemment, nous permettra de dégager les lignes directrices de la critique littéraire chez Lapointe, à travers les trois périodes non plus posées en série selon une chronologie mais en parallèle sur le mode comparatif.

²³⁷ Bien qu'ici, la rhétorique de l'opposition donne une plus grande importance au sujet collectif qu'au sujet individuel.

²³⁸ Jeanne Lapointe, « La prédication et son auditoire », *art. cit.*, p. 82.

²³⁹ Souligné dans le texte.

²⁴⁰ Jean Bellemin-Noël, *Psychanalyse et littérature*, *art. cit.*, p. 3.

nous avons schématisés en trois axes qui tendent à donner à la notion de style une dynamique concrète.

Si Lapointe étudie le « style de l'écrivain », la notion de réciprocité légitime une transposition des critères critiques selon la perspective d'une « littérature au troisième degré », jeu de miroir qui permettrait de caractériser à son tour le « style de la critique » chez Lapointe. Au niveau « infra-littéraire », sa démarche critique vise, comme nous l'avons observé à maintes reprises, une prise de conscience sociale par la dénonciation des discours dominants. Ses propos tranchants, parfois ironiques, dénotent une forte volonté de changement moderne soutenue par le refus de se soumettre aux conformismes. Cette « rébellion infra-littéraire » qui sous-tend à divers degrés les textes critiques de Lapointe pendant les trois périodes que nous avons déterminées, conditionne au niveau « littéraire » une rhétorique de l'opposition qui consiste à la fois à légitimer une culture moderne de l'avant-garde à travers la « littérature d'imagination » et le discours de l'égalité, et à convaincre par des arguments tirés de ce corpus ou par le contre-exemple. Cette rhétorique de l'opposition se déploie souvent sur un ton polémique qui provoque des débats, mais s'insinue aussi plus subtilement dans les textes sur Saint-Denys Garneau et Anne Hébert, par exemple, à travers d'ultimes accusations envers les discours ambiants.

La critique littéraire originale pratiquée par Lapointe a puisé à même son expérience et sa subjectivité propre qu'une « psychologie de la critique » pourrait éclairer. La rhétorique de l'opposition fait valoir un espace collectif par le *nous* sujet de la critique qui inclut implicitement mais très fortement un *je* personnel profondément révolté. Le *nous* semble émerger du *je* dans un mouvement qui part de la sphère individuelle et mène à un espace collectif. Le féminisme en constitue un exemple éclairant : « Il s'agit d'une prise de conscience d'abord individuelle, puis ensuite collective, suivie d'une révolte contre l'arrangement des rapports de sexe et la position subordonnée que les femmes y occupent dans une société donnée, à un moment donné de son histoire. [...] La révolte contre sa situation apparaît comme une condition *sine qua non* du féminisme²⁴¹. » Les activités critiques de Lapointe paraissent mues par cette révolte intérieure qui semble trouver son origine dans son éducation religieuse dont elle dénonce la tendance à la culpabilisation de l'individu et l'obscurantisme du discours moral : « Notre moralisme religieux,

²⁴¹ Louise Toupin, « Les courants de pensée féministe », dans *Qu'est-ce que le féminisme? : trousse d'information sur le féminisme québécois des vingt-cinq dernières années*, Montréal, Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine, 1997, p. 7.

codifié et quasi dogmatique, semble avoir absorbé tout ce que nous possédons de sens moral²⁴². » Pour y faire contrepoids, Lapointe valorise ce qu'elle désigne comme une vérité universelle, c'est-à-dire « l'expérience authentique des valeurs spirituelles²⁴³ ».

Cette authenticité devient aussi la clé du discours de Lapointe pour gagner la confiance du lectorat puis l'introduire dans sa rhétorique grâce à un *nous* solidaire. L'humanisme qu'elle fait valoir vise explicitement l'éveil des consciences chez un lectorat somme toute instruit. Lapointe donne donc à la prise de parole une responsabilité morale qui rappelle la conception de Savard : « le très bas niveau intellectuel et moral de certains discours politiques grotesques, de certains sermons, de certains spectacles atteint le peuple dans ce qu'il a de plus précieux, sa confiance dans ceux qui se servent de la parole²⁴⁴. » La critique littéraire de Lapointe se double d'une mission qui vise à transformer le monde en commençant par les mentalités. Lourde tâche qui commande un renouvellement des moyens que Lapointe a constamment effectué à travers les diverses périodes de sa vie. Pourtant, le mot d'ordre qu'elle semble avoir toujours suivi et qu'elle formule encore au pluriel souligne le caractère infini de cette mission : « remettons-nous à l'œuvre²⁴⁵. »

Ce mot d'ordre s'applique aussi à notre propre mission métacritique puisque, dans le cadre de ce mémoire centré sur le parcours critique de Jeanne Lapointe, nous ne pouvions explorer en profondeur la vie intellectuelle et l'engagement de Jeanne Lapointe ; nous avons donné des repères, proposé des pistes et établi un corpus qui pourrait s'enrichir d'autres inédits et de textes signés de pseudonymes à identifier. Projet de description inaugurale d'un parcours exceptionnellement étoffé, notre travail se clôt sur le mode de la suspension ne signifiant ni l'aboutissement ni la fin, mais bien la poursuite d'une réflexion. Remettons-nous à l'œuvre...

²⁴² Jeanne Lapointe, « Pour une morale de l'intelligence », dans *Le Devoir littéraire* (15 novembre 1955), p. 19.

²⁴³ *Id.*

²⁴⁴ *Id.*

²⁴⁵ Jeanne Lapointe, « Fantômes/réalités », dans Pauline Fahmy (dir.), *Les événements de Polytechnique. Analyses et propositions d'action*, Acte d'un colloque tenu à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval le 23 janvier 1990, Québec, Le GREMF édite, cahier 4, 1990, p. 38.

BIBLIOGRAPHIE

1) CORPUS

1.1 TEXTES DE JEANNE LAPOINTE

LAPOINTE, Jeanne, « Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination », dans *Cité Libre*, n° 10 (octobre 1954), p. 17-36 [repris dans Gilles MARCOTTE, *Présence de la critique. Critique et littérature contemporaines au Canada français*, Montréal, HMH, 1971 [1966], p. 103-120].

LAPOINTE, Jeanne, « De notre littérature. II- Réponse à la lettre précédente », dans *Cité Libre*, n° 12 (mai 1955), p. 34-39.

LAPOINTE, Jeanne, « Saint-Denys Garneau et l'image », dans *Cité Libre*, n° 27 (mai 1960), p. 26 à 28 et p. 32 [repris dans Gilles MARCOTTE, *Présence de la critique, op. cit.*, p. 123-130].

LAPOINTE, Jeanne, « Mystère de la parole par Anne Hébert », dans *Cité Libre*, n° 36 (avril 1961), p. 21-22 [repris dans Gilles MARCOTTE, *Présence de la critique, op. cit.*, p. 120-123].

LAPOINTE, Jeanne, « La sociologie comme critique de la littérature : commentaire », dans Fernand DUMONT et Jean-Charles FALARDEAU (dir.), *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval (Deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval), 1964, p. 241-244.

LAPOINTE, Jeanne, « Une petite aventure en littérature expérimentale », dans SCOTT, Frank et Anne HÉBERT, *Dialogue sur la traduction : à propos du Tombeau des rois*, Québec, Bibliothèque québécoise, 2000 [1970], p. 19 à 28.

LAPOINTE, Jeanne, « Attention flottante sur *La Chamade*, de Françoise Sagan. Où trouver le langage de l'inconscient dans un roman sans qualité? », Institut de psychothérapie du Québec (Québec), tapuscrit sans date.

LAPOINTE, Jeanne, « Notes sur rire narcissisme et intersubjectivité dans *Vous les entendez?*, roman de Nathalie Sarraute », Institut de psychothérapie du Québec (Québec), tapuscrit sans date.

LAPOINTE, Jeanne, « Lecture psychanalytique de *La Maison de Petrodava*, roman de Virgil Georghiu », dans *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 4 (décembre 1971), p. 130 à 154.

LAPOINTE, Jeanne, « *To the lighthouse*, de Virginia Woolf, et le monde de la féerie fusionnelle », dans *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 10 (juin 1972), p. 354 à 385.

LAPOINTE, Jeanne, « Du discours de domination », dans FRÉMONT, Gabrielle (dir.), *Études littéraires*, vol. 12, n° 3 (décembre 1979), p. 351 à 355.

LAPOINTE, Jeanne, « La femme comme non-sujet dans les sciences dites humaines », Institut Simone de Beauvoir, Université Concordia (Montréal), mai 1980, tapuscrit disponible au GREMF de l'Université Laval [Possiblement publié dans *Annual Report*, Institut Simone de Beauvoir, 1979-1980 (introuvable)]

LAPOINTE, Jeanne, « Research on Women : a Question of Life and Identity », dans *Le Bulletin/Newsletters*, Université Concordia, vol. 3, n° 6 (novembre 1982), p. 9 à 11.

LAPOINTE, Jeanne, « Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe », dans LAMY, Suzanne et Irène PAGÈS (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Remue-Ménage, 1983, p. 209-223 [*Les Cahiers du GRIF*, Bruxelles, mars 1983, p. 43 à 53].

LAPOINTE, Jeanne et EICHLER Margrit, *Le Traitement objectif des sexes dans la recherche*, Ottawa, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, 1985.

LAPOINTE, Jeanne, « Notes sur *Le Premier jardin* d'Anne Hébert », dans *Écrits du Canada français*, n° 65 (1989), p. 47 à 50.

LAPOINTE, Jeanne, « Perspectives féministes en littérature », dans MURA, Roberta (dir.), *Un savoir à notre image ? Critiques féministes des disciplines*, vol. 1, Montréal, Adage (Collection EF), 1991, p. 37 à 48.

LAPOINTE, Jeanne, « Hommage à Anne Hébert », dans *Arcade*, n° 49 (1996), p. 88 à 91.

1.2 AUTRES TEXTES

GÉLINAS, Pierre, « De notre littérature. I- Lettre à Jeanne Lapointe », dans *Cité Libre*, n° 12 (mai 1955), p. 24-34.

MAERTENS, Jean-Thierry, « Écrire le corps », dans FRÉMONT, Gabrielle (dir.), *Études littéraires*, vol. 12, n° 3 (décembre 1979), p. 339 à 350.

MAERTENS, Jean-Thierry, « Réplique de Jean-Thierry Maertens », dans FRÉMONT, Gabrielle (dir.), *Études littéraires*, vol. 12, n° 3 (décembre 1979), p. 356.

SAVARD, Félix-Antoine, « Dissidence », dans *Cité Libre*, n° 10 (octobre 1954), p. 37-39.

2) AUTRES ARTICLES DE JEANNE LAPOINTE

LAPOINTE, Jeanne, « L'écrivain et son style », quinze chroniques radiophoniques, Radio-Collège, du 9 janvier au 17 avril 1955 [documents personnels de Jeanne Lapointe, consultation autorisée par Claude Lapointe, Micheline Beauregard et Chantal Théry].

LAPOINTE, Jeanne, « L'éducation au Canada français », dans *Canada*, Paris/Montréal, Éditions Burin/Martinsart, 1967, p. 179 à 256.

LAPOINTE, Jeanne, « Fantasmies/réalités », dans FAHMY, Pauline (dir.), *Les Événements de Polytechnique. Analyses et propositions d'action*, Actes d'un colloque tenu à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval le 23 janvier 1990, Québec, Le GREMF édite, cahier 4, 1990, p. 35 à 38.

LAPOINTE, Jeanne, « Humanisme et humanités : étude présentée à la Commission du Programme de la Faculté des Arts de Laval », 1958, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Montréal), Centre de conservation, ms. 233158 CON.

LAPOINTE, Jeanne, « La prédication et son auditoire », dans *Revue dominicaine* (septembre 1956), vol. LXII, tome II, p. 74 à 84.

LAPOINTE, Jeanne, « Pour une morale de l'intelligence », dans *Le Devoir littéraire* (15 novembre 1955), p. 19.

LAPOINTE, Jeanne, « Sillage sur la Mer Caraïbe », dans *Regards*, 1^{ère} année, n° 3 (décembre 1940), p. 103 à 107.

LAPOINTE, Jeanne, « Vacances en URSS avec l'Intourist », dans *Cité Libre*, n° 24 (janvier-février 1960), p. 11 à 13.

Un professeur aux cours d'été, « Juillet 44 à l'Université Laval », dans *Le Travailleur*, vol. XIV, n° 42 (19 octobre 1944), p. 1-2.

3) TEXTES SUR JEANNE LAPOINTE

BEAUREGARD, Micheline et Chantal THÉRY, « Hommage à Jeanne Lapointe », dans *Recherches féministes*, vol. 19, n° 1 (2006), p. I-II.

BLAIS, Marie-Claire, « Jeanne Lapointe, une femme en avance sur son temps », dans *Recherches sociographiques*, vol. 47, n° 2 (mai-août 2006), p. 223-224.

GAGNON, Evelyn, « Jeanne Lapointe explique l'école nouvelle », dans *Châtelaine*, vol. 6, n° 3 (mars 1965), p. 38-39 et 101 à 104.

RÉDACTION, « Jeanne Lapointe (1915-2006) », dans *Recherches sociographiques*, vol. 47, n° 2 (mai-août 2006), p. 222.

ROBERT, Lucie, « La modernité littéraire », dans *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, p. 207-211.

SAMSON, Henri, « Une œuvre de Virginia Woolf analysée par Jeanne Lapointe. Introduction » dans *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 10 (juin 1972), p. 351-352.

SCHWARTZWALD, Robert, « Littérature d'imagination valorisée », dans *Institution littéraire, modernité et question nationale au Québec (1940 à 1976)*, thèse dactylographiée, Université Laval, Faculté des Études Supérieures, 1985, p. 69-97.

THÉRY, Chantal, « Jeanne Lapointe », document rédigé avec la collaboration de Micheline Beauregard, Marie-José des Rivières et Claudia Raby, en réponse à un appel d'article en vue de la publication à venir d'un ouvrage sur *Les études féministes et la recherche sur les femmes au Canada : 1965-1976*, par Margrit Eichler, Meg Luxton, Wendy Robbins et Francine Descarries, mai 2005.

4) LETTRES CITÉES

BÉLAND, André, non datée : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 5.

BERSIANIK, Louky, 10 juillet 1976 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 6.

BOISVERT, Réginald, 15 février 1956 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 8.

FINAS, Lucette, 11 novembre 1973 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 20.

GÉLINAS, Pierre, 12 janvier 1955 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 23.

GÉLINAS, Pierre, 27 [février 1955] : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 23.

JASMIN, Judith, 12 janvier 19?? : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 28.

JASMIN, Judith, 25 octobre 19?? : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 28.

LAPOINTE, Jeanne, 23 février 1954 : lettre à Félix-Antoine Savard, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 44.

SAVARD, Félix-Antoine, 11 février 1954 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 44.

TRUDEAU, Pierre-Elliot, 19 janvier 1955 : billet à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 51.

TRUDEAU, Pierre-Elliot, 2 février 1955 : lettre à Jeanne Lapointe, Bibliothèque et archives Canada (Ottawa), Fonds Jeanne Lapointe, ms. LMS0172 1990-16, série A, boîte 1, ch. 51.

5) AUTRES TEXTES CITÉS

5.1 ARTICLES DE CITÉ LIBRE

BOISVERT, Réginald, « Censure et liberté », dans *Cité Libre*, n° 23 (mai 1959), p. 15-21.

CHOQUETTE, Jérôme, « Le coût de la vie et l'échelle mobile de salaires », dans *Cité Libre*, vol. 2, n^{os} 1-2 (juin-juillet 1952), p. 33-42.

CITÉ LIBRE, « Dans ce numéro... », dans *Cité Libre*, vol. XXVIII, n^o 3 (été 2000), p. 3.

Cité Libre, n^o 17 (juin 1957), 68 pages.

CITÉ LIBRE, « Début d'une réflexion », dans *Cité Libre*, n^o 17 (juin 1957), p. 1.

CITÉ LIBRE, « La querelle des instituteurs », dans *Cité Libre*, vol. 1, n^o 4 (décembre 1951), p. 1-19.

DÉCARIE, OUELLET, LE MOYNE, « La liberté académique », dans *Cité Libre*, n^o 19 (janvier 1958), p. 1-15.

DESAUTELS, Andrée, « Trois balles dans la nuque », dans *Cité Libre*, vol. 1, n^o 3 (mai 1951), p. 38-41.

ÉLIE, Robert, « Réflexions sur le dialogue », dans *Cité Libre*, vol. 1, n^o 3 (mai 1951), p. 31-37.

GEOFFROY, Jean-Paul, « Le Procès Rocque : une abstraction », dans *Cité Libre* (mai 1951), vol. 1, n^o 3 (mai 1951), p. 12-16.

JUNEAU, Pierre, « Le cinéma canadien : illusions et faux calculs », dans *Cité Libre*, vol. 1, n^o 2 (février 1951), p. 15-23.

LAUZON, Adèle, « La femme est-elle exploitée? », dans *Cité Libre*, n^o 17 (juin 1957), p. 40-47.

LUSSIER, Charles, « Réhabilitation de l'autorité », dans *Cité Libre*, vol. 1, n^o 3 (mai 1951), p. 21-24.

PELLETIER, Gérard, « *Cité Libre* confesse ses intentions », dans *Cité Libre*, vol. 1, n^o 2 (février 1951), p. 2-9.

PELLETIER, Gérard, « Crise d'autorité ou crise de liberté? », dans *Cité Libre*, vol. 2, n^{os} 1-2 (juin-juillet 1952), p. 1-10.

PELLETIER, Gérard, « Dissidence », dans *Cité Libre*, vol. 3, n^o 8 (novembre 1953), p. 27-33.

PELLETIER, Gérard, « Refus de confiance au syndicalisme », dans *Cité Libre*, vol. III, n^o 7 (mai 1953), p. 1-9.

RAYMOND, Marie, « La femme et la civilisation », dans *Cité Libre*, n^o 17 (juin 1957), p. 3-13.

LA RÉDACTION, « Partie remise », dans *Cité Libre*, vol. 1, n^o 2 (février 1951), p. 1.

LA RÉDACTION, « Règle du jeu », dans *Cité Libre*, vol. 1, n^o 1 (juin 1950), p. 1-3.

TREMBLAY, Pauline, « Feuilles volantes », dans *Cité Libre*, n^o 17 (juin 1957), p. 37-39.

TRUDEAU, Pierre-Élliott, « L'élection fédérale : prodomes et conjectures », dans *Cité Libre*, vol. III, n° 8 (novembre 1953), p. 1-10.

TRUDEAU, Pierre-Élliott, « Politique fonctionnelle II », dans *Cité Libre*, vol. 1, n° 2 (février 1951), p. 24-29.

TRUDEAU, Pierre-Élliott, « Matériaux pour servir à une enquête sur le cléricanisme – 1 », dans *Cité Libre*, vol. 3, n° 7 (mai 1953), p. 29-37.

VADBONCOEUR, Pierre, « Critique de notre psychologie de l'action », dans *Cité Libre*, vol. 3, n° 8 (novembre 1953), p. 11-28.

VADBONCOEUR, Pierre, Maurice Blain et Jean-Guy Blain, « Pour une dynamique de notre culture », dans *Cité Libre*, vol. 2, n° 1-2 (juin-juillet 1952), p. 11-30.

5.2 TEXTES SUR LA PSYCHANALYSE

BRÛLÉ, Mélanie, « Le Cercle de littérature et psychanalyse renaît », dans *Au fil des événements* (page consultée le 21 octobre 2005), [En ligne], <http://www.scom.ulaval.ca/Au.fil.des.evenements/2000/02.10/cercle.html>.

« Littérature et psychanalyse : c'est reparti! », dans *Campus Express* (page consultée le 21 octobre 2005), [En ligne], <http://www.scom.ulaval.ca/Au.fil.des.evenements/2000/02.03/campus.html>.

ASSOUN, Paul-Laurent, *Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire*, Paris, Ellipses, « Thèmes et études », 1996.

BELLEMIN-NOËL, Jean, *La Psychanalyse du texte littéraire. Introduction aux lectures critiques inspirées de Freud*, Paris, Nathan, « 128 », 1996.

BELLEMIN-NOËL, Jean, *Psychanalyse et littérature*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je? », 1995.

CHODOROV, Nancy, « La psychanalyse et les femmes psychanalystes » dans MIJOLLA-MELLOR, Sophie de (dir.), *Les Femmes dans l'histoire de la psychanalyse*, Bordeaux, L'esprit du temps, « Perspectives psychanalytiques », 1999, p. 11 à 32.

DIATKINE Gilbert, « L'imaginaire », dans *Jacques Lacan*, Paris, Presses universitaires de France, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 1997.

DOR, Joël, *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Éditions Denoël, « L'espace analytique », 2002.

EAGLETON, Terry, « La psychanalyse », dans *Critique et théorie littéraires : une introduction*, Paris, Presses universitaires de France, « Formes sémiotiques », 1994, p. 151-190.

LACAN, Jacques, *Écrits I- II*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1999 [1966].

LAGACHE, Daniel (dir.), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, « Bibliothèque de psychanalyse », 1976.

MAURON, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique*, Paris, Corti, 1962.

PONGIS KHANDJIAN, Marie-Ange, « Il était une fois un pionnier... l'Institut de psychothérapie du Québec (I.P.Q.) » dans *Filigrane*, vol. 10, n° 2 (2001), p. 112 à 121.

ROUDINESCO, Élisabeth, « Création de la société française de psychanalyse », Université de Paris VII, page consultée le 8 juin 2005, [En ligne], <http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/celebrations2003/sfp.htm>.

SAMSON, Henri, « Lucidité devient *Études en psychothérapie* » dans *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 1 (septembre 1971), p. 3-9.

5.3 TEXTES SUR LA LITTÉRATURE ET LA CRITIQUE AU FÉMININ ET LE FÉMINISME

« Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes », dépliant informatif (disponible au GREMF, Université Laval).

« Groupe de recherche multidisciplinaire féministe », dépliant informatif (disponible au GREMF, Université Laval).
(www.fss.ulaval.ca/lef/)

BRODEUR, Violette, Suzanne G. CHARTRAND *et al.*, *Le mouvement des femmes au Québec : étude des groupes montréalais et nationaux*, Montréal, Centre de formation populaire, 1982.

DELMAR, Rosalind, « What is feminism? » dans HERRMANN, Anne C. et Abigail J. STEWART (dir.), *Theorizing Feminism : Parallel Trends in the Humanities and Social Sciences*, Boulder, Westview Press, 2001, p. 5 à 28.

DESCARRIES, Francine et Shirley ROY, *Le mouvement des femmes et ses courants de pensée : essai de typologie*, Ottawa, Institut canadien de recherches sur les femmes (Documents de l'ICREF), n° 19, 1988.

FORSYTH, Louise H., « La critique féministe au Québec : une démarche créatrice », dans SAINT-MARTIN, Lori (dir.), *L'autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois. Tome II*, Montréal, XYZ, 1992, p. 51-58.

FRÉMONT, Gabrielle, « Présentation », dans *Études littéraires*, vol. 12, n° 3 (décembre 1979), p. 313.

GALLOP, Jane, *The daughter's seduction : feminism and psychoanalysis*, Ithaca, Cornell University Press, 1982.

HARE-MUSTIN, Rachel T. et Jeanne MARECEK, « Gender and the Meaning of Difference : Postmodernism and Psychology » dans HERRMANN, Anne C. et Abigail J. STEWART (dir.), *Theorizing Feminism : Parallel Trends in the Humanities and Social Sciences*, Boulder, Westview Press, 2001, p. 78-109.

LE MOYNE, Jean, « La littérature canadienne-française et la femme », dans *Convergences*, Montréal, HMH, 1961, p. 101-108.

MASSÉ, Sylvie, *La Deuxième culture : la littérature féminine au Québec de 1935 à 1980*, thèse de doctorat, Université Laval, Faculté des études supérieures, 2 vol., 2000.

MICHEL, Andrée, *Le féminisme*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1979.

MILL, John Stuart, *De l'assujettissement des femmes*, Paris, Avatar, 1992 [1869].

Québec français, Dossier « Féminisme et littérature », n° 137 (printemps 2005), p. 30-58.

SAVOIE, Chantal, « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », dans *Voix et images*, vol. 27, n° 1 (automne 2001), p. 238-253.

SAVOIE, Chantal, « Persister et signer », dans *Voix et images*, vol. 30, n° 1 (automne 2004), p. 67-79.

TAYLOR, William E. Jr., « Présentation par le Président du Conseil », dans LAPOINTE, Jeanne et EICHLER Margrit, *Le traitement objectif des sexes dans la recherche*, Ottawa, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, 1985, p. 1.

TURCOTTE, Hélène, *Génétique littéraire québécoise : devenir auteure au tournant du siècle (1885-1925)*, thèse de doctorat, Université Laval, Faculté des études supérieures, 1996.

TOUPIN, Louise, « Les courants de pensée féministe », dans *Qu'est-ce que le féminisme ? : trousse d'information sur le féminisme québécois des vingt-cinq dernières années*, Montréal, Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine, 1997.

5.4 TEXTES SUR LA CRITIQUE ET LA VIE INTELLECTUELLE AU QUÉBEC

BÉLANGER, André J., *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, La JEC, Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977.

Le COLLECTIF CLIO, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992.

DUMONT, Fernand, « La sociologie comme critique de la littérature », dans DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU (dir.), *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval (Deuxième colloque de la revue Recherches

sociographiques du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval), 1964, p. 225-240.

DUMONT Fernand et Jean-Charles FALARDEAU, « Avant-propos », dans *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval (Deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval), 1964, p. 7-8.

FITCH, Brian T., *À l'ombre de la littérature. Pour une théorie de la critique littéraire*, Montréal, XYZ, « Théorie et Littérature », 1994.

FORTIN, Andrée, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993.

GALLAYS, François, « Essai de critique littéraire : de 1961 à 1980 », dans WYSZYNSKI, Paul, François Gallays et Sylvain Simard (dir.), *Archives des lettres canadiennes t. VI : l'essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, 1985, p. 109-141.

GENETTE, Gérard, « Poétique et histoire », dans *Figures III*, Paris, Seuil, « Poétique », 1972, p. 13-20.

GUAY, Hélène, « L'établissement des études classiques chez les religieuses de Jésus-Marie à Sillery, d'après un texte de sœur Léa Drolet », présentation et annotation d'Hélène Guay, dans *Recherches féministes*, vol. 3 n° 2, 1990, p. 179-194.

LEMIEUX, Louis-Guy, « La philosophie et la théologie comme art de vivre », dans *Le Soleil*, samedi 25 février 2006, p. D2.

MARCOTTE, Gilles, *Présence de la critique. Critique et littérature contemporaines au Canada français*, Montréal, HMH, 1971 [1966].

MONIÈRE, Denis, *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*, Montréal, Québec Amérique, 1977.

ROBERT, Lucie, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989.

ROBERT, Lucie, « Sociocritique et modernité au Québec », dans *Études françaises*, vol. 23, n° 3 (1988), p. 31-41.

SAINT-JACQUES, Denis et Maurice LEMIRE (dir.), *La vie littéraire au Québec t. V 1895-1918*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005.

SCHWARTZWALD, Robert, *Institution littéraire, modernité et question nationale au Québec (1940 à 1976)*, thèse dactylographiée, Université Laval, Faculté des Études Supérieures, 1985.